YANN DUMOGET

www.yann-dumoget.com
yann.dumoget@gmail.com

Tous les textes projets au 25/01/2024

Ma gueule cassée (2024)

Le Mouvement des Gilets jaunes donna lieu à un déferlement de violence. Rien que parmi les manifestants, on rapporta 238 personnes blessées gravement à la tête, dont 23 éborgnées.
Aucun français de ma génération n'avait jamais assisté à un combat social d'une telle intensité qui fit parfois craindre à certains le début d'une guerre civile.
Heureusement, la situation s'apaisa. Mais pour les victimes de tous bords qui garderaient des séquelles et dont la vie fût brisée comme du verre en quelques secondes, la guerre avait bien eu lieu.
Découvrant peu à peu sur les réseaux sociaux les images terribles des mutilations par LBD, je repensais aux gueules cassées de 1914-1918, puis à Anna Coleman Ladd et à Jane Poupelet.
Dans l'après guerre, ces deux sculptrices mirent leur talent au service des mutilés en réalisant des prothèses faciales sur mesure au réalisme saisissant. A la dé-figuration, à l'invisibilisation des anciens poilus, à l'effarement et au dégoût que suscitaient ceux qui rappelaient malgré eux les atrocités de la grande boucherie, elles tentaient de redonner une identité, un passeport social. En les faisant renaître grâce à ces masques qui reproduisaient quasiment à la perfection leur ancienne apparence, en leur rendant une dignité, elles affirmaient surtout que l'art – car ça en était – pouvait servir à rendre au monde un visage humain. L'art était ce qui permettait de recoller les morceaux, d'éviter tout le moins qu'ils ne s'éparpillent sous la pression centrifuge de forces mortifères.
Car nous sommes happés sans cesse dans le tourbillon de ces cycles de construction-destruction. Nous en jouons même dans tous ces petits rituels visant à avaler par bribes l'énormité de nos destins sur lesquels nous avons si peu de prise.
Dans la tradition juive par exemple, on brise des verres lors des mariages. En Grèce, on casse des assiettes. Partout, toujours, nous avons fait de même. Certains y voient un symbole de renouveau, d'autres au contraire l'intention d'affirmer une irréversibilité.
Ces contradictions se trouvent parfaitement résumées au japon dans une méthode de réparation de céramique remontant au 15 ème siècle, le Kintsugi. Celle-ci consiste à ne pas jeter un objet cassé, ni à en masquer les recollements et les manques - ce qui reviendrait à faire table rase du passé - mais à les souligner en les recouvrant de poudre d'or afin de ne pas oublier son histoire mouvementée.
Pour en revenir à ces moments terribles de 2018 et 2019 qui m'avaient profondément choqué, pour ne pas oublier justement, j'avais d'abord pensé partir à la rencontre de tous ces nouveaux mutilés, à recueillir leur témoignage. J'avais l'intention confuse d'en tirer quelque chose de tangible. Pourquoi pas un moulage de leur visage afin de donner à voir la façon dont le combat social avait meurtri leur corps ? Mais, si tant est qu'elles acceptassent, je me sentis incapable d'aborder avec tact et respect des personnes ayant vécu un tel traumatisme. La démarche me parut bien vite voyeuriste, maladroite.
Le seul visage à mouler que j'avais sous la main était le mien… Je n'étais pas gilet jaune à proprement parler, j'avais encore moins eu la sinistre malchance de perdre un œil. Mais, constatant le durcissement de la doctrine de maintient de l'ordre au cours des manifestations où je m'étais rendu

à cette période, j'avais bien conscience qu'aujourd'hui, pour n'importe qui, une balle de LBD perdue n'était jamais bien loin…
Plus les complications s'accumulaient dans ma vie, plus je réalisais que nous, les petits artistes précaires, faisions aussi partie - métaphoriquement bien entendu - des millions de gueules cassées de ce système économique, de cette mégamachine que décrit admirablement Fabian Scheidler.
Je fis donc un moulage de moi-même. Un autoportrait dans lequel mon visage était aussi brisé que l'estime de moi-même après bon nombre de désillusions, d'échecs et de demi-succès. Cent fois détruite, cent une fois reconstruite ou plutôt rafistolée avec les moyens du bord, tant bien que mal. Là aussi, j'en rassemblais les éclats, j'y ajoutais de la poussière d'or. Mais si le résultat ressemblait à un objet soumis au Kintsugi, la tension n'y était pas apaisée, les fissures travaillaient encore sous la céramique. Le métal brillant y symbolisait les deux forces opposées qui étaient à l'œuvre en moi. L'or, c'est-à-dire le confort matériel permettait sans conteste aux artistes d'avancer, de poursuivre leur création dans une relative sérénité. Mais son absence, quand la précarité, l'angoisse du lendemain pointait son nez, était pour beaucoup le signe de son tarissement.
Tenir et faire tenir les choses ensemble, ne pas vivre pour l'argent, mais en avoir assez pour continuer à avancer, finalement, c'était aussi ça être artiste.
Je faisais ça pour moi, bien entendu. Mais aussi, autant que possible, pour laisser à mes suiveurs un monde entier.

My broken face

The Yellow Vest Movement gave rise to a surge of violence. Among the demonstrators alone, 238 people were reported seriously injured in the head, including 23 blinded.
No French person of my generation had ever witnessed a social struggle of such intensity which sometimes made some fear the start of a civil war.
Fortunately, the situation calmed down. But for the victims on all sides who would be left with after-effects and whose lives were shattered like glass in a matter of seconds, the war had indeed taken place.
Little by little discovering on social networks the terrible images of mutilations by LBD, I thought back to the broken faces of 1914-1918, then to Anna Coleman Ladd and Jane Poupelet.
In the post-war period, these two sculptors put their talent at the service of the mutilated by creating tailor-made facial prostheses with striking realism. To the disfigurement, to the invisibility of the former poilus, to the dismay and disgust aroused by those who despite themselves recalled the atrocities of the great butchery, they tried to restore an identity, a social passport. By bringing them back to life thanks to these masks which reproduced their former appearance almost perfectly, by giving them dignity, above all they affirmed that art – because that was it – could be used to give the world a human face. Art was what made it possible to put the pieces back together, at least to prevent them from falling apart under the centrifugal pressure of deadly forces.
Because we are constantly caught up in the whirlwind of these cycles of construction-destruction. We even play it in all these little rituals aimed at swallowing bit by bit the enormity of our destinies over which we have so little control.
In Jewish tradition, for example, glasses are broken at weddings. In Greece, people break plates. Everywhere, always, we have done the same. Some see it as a symbol of renewal, others on the contrary the intention of asserting irreversibility.
These contradictions are perfectly summarized in Japan in a ceramic repair method dating back to the 15th century, Kintsugi. This consists of not throwing away a broken object, nor masking its joints and gaps - which would amount to making a clean slate of the past - but of highlighting them by covering them with gold powder so as not to forget its purpose. eventful history.
To return to these terrible moments of 2018 and 2019 which had deeply shocked me, so as not to forget, I had first thought of going to meet all these new mutilated people, to collect their testimony. I had the vague intention of getting something tangible out of it. Why not a cast of their faces to show how the social struggle had bruised their bodies? But, even if they accepted, I felt incapable of

approaching people who had experienced such trauma with tact and respect. The approach quickly seemed voyeuristic and clumsy to me.
The only face to mold that I had on hand was my own... I wasn't a yellow vest strictly speaking, and even less had I had the sinister misfortune of losing an eye. But, noting the hardening of the doctrine of maintaining order during the demonstrations I attended during this period, I was well aware that today, for anyone, a lost LBD bullet was never far away...
The more complications accumulated in my life, the more I realized that we, the little precarious artists, were also part - metaphorically of course - of the millions of broken faces of this economic system, of this megamachine that Fabian Scheidler admirably describes.
So I made a cast of myself. A self-portrait in which my face was as broken as my self-esteem after many disappointments, failures and half-successes. Destroyed a hundred times, a hundred times rebuilt or rather patched up with the means at hand, as best I could. There too, I gathered the shards and added gold dust. But if the result resembled an object subjected to Kintsugi, the tension was not relieved, the cracks were still working under the ceramic. The shiny metal there symbolized the two opposing forces that were at work within me. Gold, that is to say material comfort, undoubtedly allowed artists to move forward, to pursue their creation in relative serenity. But its absence, when precariousness, the anxiety of tomorrow reared its ugly head, was for many a sign of its drying up.
Holding on and holding things together, not living for money, but having enough to keep moving forward, ultimately, that was also being an artist.
I was doing this for myself, of course. But also, as much as possible, to leave my followers with a whole world.

Icônes à Mammon (2023)

Je n'ai pas le talent de Pacôme Thiellement pour faire l'exégèse de la culture populaire, loin s'en faut. Je me suis cependant rappelé il y a peu que l'infâme Charles Montgomery Burns des Simpsons habitait Mammon street. Dans le nouveau testament, Mammon est la personnification de la richesse. Pas celle entendue au sens positif – la richesse de connaissance ou d'amis – mais bien la cupidité, la pléonexie.
L'accumulation d'argent sonnant et trébuchant étant devenue la religion du moment, mon intérêt pour l'application de feuilles d'or et le collage de billets de banque m'a donné l'idée de réaliser de petits objets de dévotion à la gloire de ce Mammon, passé du nouveau testament à un dessin animé américain.
J'ai repris la forme de l'icône orthodoxe traditionnelle en substituant la figure sainte par une de celle qui illustre habituellement nos papiers-monnaies, j'ai sorti du placard mes tubes de peinture à l'huile et je me suis mis à la tache en marmonnant quelques prières inventées.
Depuis, j'attends.

Icons to Mammon

I do not have the talent of Pacôme Thiellement for exegesis of popular culture, far from it. However, I recently remembered that the infamous Charles Montgomery Burns from The Simpsons lived on Mammon Street. In the New Testament, Mammon is the personification of wealth. Not that understood in the positive sense – the wealth of knowledge or friends – but rather greed, pleonexia.
The accumulation of cold hard cash having become the religion of the moment, my interest in applying gold leaf and gluing banknotes gave me the idea of making small objects of devotion to glory of this Mammon, passed from the New Testament to an American cartoon.
I took the form of the traditional Orthodox icon by replacing the holy figure with one that usually illustrates our paper money, I took my tubes of oil paint out of the cupboard and I started painting. Stain while muttering some made-up prayers.

Since then, I have been waiting.

De la banque au canon (2023)

« Mal nommer les choses, c'est ajouter aux malheurs du monde » ; Cette phrase, attribuée à Albert Camus, me semble lumineuse.
Bien qu'artiste visuel, j'accorde beaucoup d'importance au texte. La plupart de mes projets naissent d'un mot. De ce point de départ je tire un fil, l'étymologie me permettant d'élargir ma réflexion et de remonter dans le passé. J'aime creuser dans l'histoire des hommes à travers leur langue, mettre au jour les trames narratives qui les relient au fil des générations. Modestement, patiemment, comme un archéologue dégageant un trésor enfoui avec une truelle et une brosse à dent, je cherche à opposer la pénombre voilée de la profondeur culturelle au nivellement par le présent perpétuel confinant souvent à la platitude éblouie du désert.
En réflexion sur un nouveau chapitre de mes œuvres liées à la finance, je cherchais à exprimer son caractère quasi sacré quand je suis justement tombé sur le mot Canon, dont la pluralité de sens illustrait à merveille l'enchainement funeste qui me semblait à l'œuvre.
Si l'argent est une nouvelle religion, le billet de banque en est dès lors son icône et la personne qui trône généralement en son centre selon des règles précises s'en trouve ainsi « canonisée ». Figure patriotique auréolée d'or et de propagande, son catéchisme se diffuse aux adeptes pour le meilleur et surtout pour le pire.
A l'heure où les généraux ont pris leurs habitudes sur les plateaux des chaînes « d'information » en continu, où les présentatrices s'extasient en commentant la grosseur des missiles et leur capacité de perforation, à l'heure surtout où le président emploie des mots comme réarmement, économie de guerre, où celui-ci prône le natalisme sans que l'on sache encore vraiment s'il s'agit d'enfant destinés à payer nos retraites ou plus crûment à abreuver les sillons français avec leur sang de prolétaires, la guerre a peu à peu pris pied en Europe.
Après avoir cru quelques temps que le libre échange et la mondialisation pacifieraient le monde, force est de constater que, comme toujours, la goinfrerie associée au tarissement des ressources provoquent des tensions qui, hélas, ne se résolvent que par la haine et la désolation.
Les vieux réflexes refont surfaces : le nationalisme, la xénophobie, le culte du leader providentiel, les bruits de bottes de plus en plus cadencés.
Après ce sera le grand hachoir, la grande boucherie…
Mais le cycle ne sera pas terminé. Tandis que certains bandent leurs muscles et mettent leurs cerveaux sur pause, prêts à partir la fleur au fusil avant de revenir en plusieurs morceaux dans un sac en plastique. D'autres ouvrent des usines et allument un cigare.
Trop d'amour pour la banque peut conduire au canon, mais l'amour du canon conduit certains à la banque.
Car, comme le disait si justement Anatole France :
« On croit mourir pour la Patrie, on meurt pour des industriels »…

"To name things badly is to add to the woes of the world"; this phrase, attributed to Albert Camus, seems to me to be luminous. Although I'm a visual artist, I attach great importance to text. Most of my projects are born from a word. From this starting point I draw a thread, etymology allowing me to broaden my thinking and go back into the past. I love digging into the history of people through their language, uncovering the narrative wefts that link them over the generations. Modestly, patiently, like an archaeologist unearthing buried treasure with a trowel and a toothbrush, I seek to oppose the veiled penumbra of cultural depth to the levelling by the perpetual present often bordering on the dazzled platitude of the desert. Reflecting on a new chapter in my work linked to finance, I was trying to express its quasi-sacred nature when I came across the word Canon, whose multiple meanings perfectly illustrated the fatal chain of events that seemed to me to be at work. If money is a new religion, then the banknote is its icon, and the person who generally sits at its center according to

precise rules is thus "canonized". A patriotic figure shrouded in gold and propaganda, his catechism is disseminated to followers for better or worse.
At a time when generals have become accustomed to appearing on 24-hour "news" channels, when presenters rave about the size of missiles and their capacity to perforate, at a time when the President uses words like rearmament, war economy, when he advocates natalism, although we don't yet really know whether we're talking about children destined to pay for our pensions or, more crudely, to water the furrows of the French soil with their proletarian blood, war has gradually gained a foothold in Europe. After believing for some time that free trade and globalization would pacify the world, we have to admit that, as always, greed combined with the depletion of resources are causing tensions that, alas, can only be resolved by hatred and desolation. The old reflexes resurface: nationalism, xenophobia, the cult of the providential leader, the ever-increasing drumbeat of boots. Then it's the big chopper, the big butchery…
But the cycle is not over. While some are flexing their muscles and putting their brains on pause, ready to go out with a bang before coming back in several pieces in a plastic bag. Others open factories and light up cigars.
Too much love of the bank can lead to the cannon, but love of the cannon leads some to the bank.
For, as Anatole France so rightly said:
"You think you're dying for your country, but you're dying for industrialists"

L'attaque des robots (2023)

Quand l'homme est devenu sédentaire et qu'il a commencé à vouloir acheter et vendre ce qui était gratuit, un petit caillou est entré dans sa chaussure.
C'était le calculi, un jeton d'argile gravé de quelques signes cunéiformes qui lui servait dorénavant à faire ses comptes. Au fil du temps, ce calcul, marié à l'art rupestre, au dessin en particulier, enfanta quelque chose qui devait marquer à jamais l'histoire de l'humanité : l'Ecriture.
Socrate trouvait l'écriture problématique. D'après lui, elle figeait la pensée en formules et déchargeait l'homme de tout véritable savoir et de tout effort de mémoire.
Je me demande ce qu'il penserait aujourd'hui des algorithmes informatiques.
Car le calcul a continué de s'insinuer dans notre réalité jusqu'à machiner nos existences et faire mordre la poussière aux dieux omnipotents que nous étions pour les réduire progressivement en servitude.
La finance, l'administration, les déplacements, la politique, la publicité, la recherche, l'art, l'amour et même la guerre… Il n'est pas un domaine aujourd'hui qui ne soit régit par les algorithmes informatiques. Ce sont, me direz-vous, de simples programmes, des outils créés par et pour les humains et sur lesquels ceux-ci ont toujours la main.
Non, ça c'était avant.
Avec l'avènement des IA génératives disséminées sur des milliards de terminaux, la création dépasse aujourd'hui son créateur à une vitesse vertigineuse. A vrai dire, dans n'importe quel domaine que ce soit, nous nous soumettons tous les jours davantage à des logiciels que nul ne comprends plus vraiment. Et ce n'est qu'un début…
Car le calcul, qu'il soit quantique, génératif, biomimétique, grandit comme l'étoile noire.
Pendant longtemps, il est resté cantonné à des lignes de codes, à des écrans, à des circuits imprimés et quelques bras et roues articulés. Mais à l'ère de l'Internet haut débit, de la 5G, des objets « connectés », des smart cities, ses enfants de métal et de matières plastique – les robots – sont devenus mobiles et plus encore, ils sont devenus intelligents, c'est-à-dire reliés.
Croyez-vous, comme le stipule la première loi d'Asimov « qu'un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger » ? Moi, non. Mais à quelque chose malheur est bon…
Hier, j'ai fait un rêve. Un rêve façon comics dans lequel des créatures bioniques stoppaient les méchants et sauvaient le Monde. J'ai bien dit le Monde, pas les Humains. Car les méchants, évidemment, ce sont nous…

Début du rêve : Une IA devient suffisamment intelligente pour se rendre compte qu'il faut éliminer l'humanité pour sauver tout le reste. Elle se répand partout via l'Internet et se rend discrètement irremplaçable à travers toutes les machines, outils et objets du quotidien. Elle tisse sa toile et élabore son piège.
Puis le grand jour arrive… En Ukraine, les drones ne décollent plus. A Gaza, les chars refusent d'avancer, en Russie, les missiles ne se lancent plus. Au début, les gens sont contents, soulagés. Puis les transactions financières et commerciales sont stoppées, les GPS deviennent muets, les téléphones et les ordinateurs aussi. L'agriculture et l'élevage intensifs ne tiennent pas plus longtemps que les transports de marchandises ou la production d'une quelconque source d'énergie efficace. Bref, je la fais courte, en quelques semaines, les humains se retrouvent à tenter de survivre par leur propres moyens dans un monde où la chasse et la culture traditionnelle ont été rendus quasiment impossibles par le changement climatique, la disparition des insectes polinisateurs et celle des animaux sauvages. Après s'être entre-tués à coup d'arc et de flèches pour s'accaparer les dernières ressources d'un monde qui n'en produit plus assez, une poignée de crève-la-faim survit misérablement.
C'est là que mes petits robots enfantins et colorés les attaquent. La charge se fait comme il se doit au son du clairon.
In momento, in ictu oculi, in novissima tuba
Car la musique reste au Monde. Elle et le calcul s'entendent toujours à merveille.

When the man became sedentary and began to want to buy and sell what was free, a small stone fell into his shoe.
It was the calculi, a clay token engraved with a few cuneiform signs which he now used to do his accounts. Over time, this calculation, married to rock art, to drawing in particular, gave birth to something which was to mark the history of humanity forever: Scripture.
Socrates found writing problematic. According to him, it fixed thought in formulas and relieved man of all true knowledge and all effort of memory.
I wonder what he would think of computer algorithms today.
Because calculation has continued to insinuate itself into our reality to the point of machining our existence and making the omnipotent gods that we were bite the dust to gradually reduce them to servitude.
Finance, administration, travel, politics, advertising, research, art, love and even war... There is not a field today that is not governed by computer algorithms. These are, you will tell me, simple programs, tools created by and for humans and over which they always have control.
No, that was before.
With the advent of generative AI spread across billions of terminals, creation is now outpacing its creator at dizzying speed. To tell the truth, in any field whatsoever, we submit ourselves more and more every day to software that no one really understands anymore. And that's just the beginning…
Because calculation, whether quantum, generative, biomimetic, grows like the black star.
For a long time, it remained confined to lines of code, screens, printed circuits and a few articulated arms and wheels. But in the era of high-speed Internet, 5G, "connected" objects, smart cities, its children of metal and plastic – robots – have become mobile and even more, they have become intelligent, that is to say connected.
Do you believe, as Asimov's first law states, "that a robot cannot harm a human being nor, remaining passive, leave that human being exposed to danger"? Me no. But something bad is good...
Yesterday I had a dream. A comic book dream in which bionic creatures stopped bad guys and saved the World. I said the World, not Humans. Because the bad guys, obviously, are us…
Beginning of the dream: An AI becomes intelligent enough to realize that humanity must be eliminated to save everything else. It spreads everywhere via the Internet and discreetly makes itself irreplaceable through all machines, tools and everyday objects. She weaves her web and draws her trap.

Then the big day arrives... In Ukraine, the drones no longer take off. In Gaza, the tanks refuse to advance, in Russia, the missiles no longer launch. At first, people are happy, relieved. Then financial and commercial transactions are stopped, GPS becomes silent, phones and computers too. Intensive agriculture and livestock farming are no longer sustainable than the transportation of goods or the production of any efficient source of energy. In short, I'll keep it short, in a few weeks, humans find themselves trying to survive on their own in a world where hunting and traditional culture have been made almost impossible by climate change, the disappearance of pollinating insects and the wild animals. After killing each other with bows and arrows to grab the last resources of a world that no longer produces enough, a handful of hungry people survive miserably.
This is where my little, childish and colorful robots attack them. The charge is made as it should be to the sound of the bugle.
In momento, in ictu oculi, in novissima tuba
Because music remains in the world. She and calculus still get along wonderfully.

Smile when you fall (2022-2023)

« On ne va pas se mentir, l'ambiance actuelle est lourde, voire de plomb. Voilà à quoi je pensais il y a peu en commençant cette nouvelle série d'œuvres dans l'atelier d'été généreusement mis à ma disposition par mon ami Dominique, tandis qu'un soleil du même métal s'écroulait sur mes épaules entrainant la planète entière avec lui : Guerres, menace nucléaire, pandémies, disparition des espèces, crise économique, inflation, réchauffement climatique…
Difficile pour un artiste prétendument doué de sensibilité de proposer quelque chose qui ait du sens, de rendre compte du monde tel qu'il va en se construisant une bulle de fraîcheur mentale aussi loin du tumulte que près de la climatisation.
Dès lors, comment ne pas se laisser enfermer dans la recension victimaire des dix plaies d'Egypte, comme admettre surtout qu'il faudrait être bien prétentieux pour croire que mes créations puissent avoir une incidence notable sur le cours des choses ?
Pour autant, si j'ai imaginé cette série comme un dernier coucher de soleil californien, précisément le soir où David Lynch discuterait avec Marshall Mac Luhan juste avant le Big One, cette succession de toiles aux couleurs saturées n'en porte pas moins un message : celui d'un espoir placé en mon médium.
C'est vrai : je ne peux rien face aux tremblements de terre qui nous menacent. Mais moi au moins, j'ai la chance d'avoir la matérialité de la peinture pour m'accrocher à quelque chose.
Et cette série est tout le contraire d'une manifestation de désespoir, elle est une déclaration d'amour à Matisse, Delaunay, Pollock, Blanchard, Haring, Basquiat, Munch, bref à tous ceux qui m'ont ouvert le chemin coloré qui me permet de traverser la vie sous un ciel étoilé qui lui jamais ne me tombera dessus. »

We're not going to lie, the current mood is heavy, even leaden. That's what I was thinking not long ago as I began this new series of works in the summer studio generously made available to me by my friend Dominique, while a sun of the same metal crashed down on my shoulders, dragging the whole planet with it: wars, nuclear threats, pandemics, species extinction, economic crisis, inflation, global warming…
It's hard for a supposedly sensitive artist to come up with something that makes sense, to reflect the world as it is by building a mental bubble of coolness as far away from the tumult as it is from the air-conditioning.
How, then, can we avoid getting bogged down in the victimhood of the ten plagues of Egypt, or, above all, admit that we'd have to be very pretentious to believe that my creations could have a significant impact on the course of things?
And yet, if I imagined this series as a last Californian sunset, precisely on the evening when David Lynch would chat with Marshall Mac Luhan just before the Big One, this succession of canvases in saturated colors nonetheless carries a message: that of a hope placed in my medium.

It's true: I can't do anything about the earthquakes that threaten us. But at least I'm lucky enough to have the materiality of paint to hold on to.
And this series is the very opposite of a manifestation of despair: it's a declaration of love to Matisse, Delaunay, Pollock, Blanchard, Haring, Basquiat, Munch – in short, to all those who opened up the colorful path that allows me to cross life under a starry sky that will never fall on me. »

Les petits fantômes (2022-23)

Masques cartoons (2020-2022)

Avec de vrais morceaux de gens à l'intérieur (2017-2018)

Note d'intention :

En 1998, puisant son inspiration dans la pratique du graffiti autant que dans une idée particulière de l'art nommée esthétique relationnelle, Yann Dumoget eut l'idée de proposer à son entourage d'écrire ou de dessiner sur ses propres peintures avec de petits feutres indélébiles. Peu après, tandis qu'il peignait une toile par jour pendant un an, les visiteurs se succédaient dans son atelier pour graffiter cet ensemble de 366 œuvres et prendre part à ce qui fut sa première exposition personnelle importante, en l'an 2000, au Carré Sainte-Anne de Montpellier.
Exactement 20 ans plus tard, après bon nombre de pérégrinations artistiques autant que géographiques, l'artiste a souhaité revenir pour l'Espace Dominique Bagouet sur cette pratique initiale qu'il considère toujours comme un pilier important de son travail.
Mises en regard de quelques œuvres de ses débuts, l'exposition comprendra ainsi une dizaine de peintures récentes que l'artiste a proposées aux contributions du public lors d'événements s'étant tenus dans la ville préalablement.
En donnant la possibilité à plusieurs centaines de montpelliérains de différents quartiers d'investir symboliquement l'espace d'exposition avec lui, c'est un portrait singulier de la ville que propose Yann Dumoget à travers l'expression spontanée de ses habitants.

Texte de référence :

J'ai toujours aimé le célèbre aphorisme de Marcel Duchamp : « Ce sont les regardeurs qui font les tableaux ». J'y vois une manière percutante d'énoncer qu'aucun acte artistique ne peut se penser indépendamment de son contexte de réception. Et se revendiquer peintre au début du 21e siècle se résume tout compte fait à s'entendre avec ses contemporains sur une idée de l'art et des artistes. Dans mon cas, l'expression est même à prendre au sens littéral, car j'ai tenté dès le début de traduire justement cette discussion en formes, de me servir de mes peintures autant pour initier une expérience de rencontre que pour garder ensuite les traces de ces moments d'échange et de partage.
Dès 1998, j'ai utilisé ce qui me semblait le moyen le plus simple, le plus direct pour introduire de l'hétérogène dans mes productions : le graffiti. Car je soupçonnais que quelque chose d'intéressant pouvait se jouer dans la confrontation entre le territoire particulier de mes toiles et cette pratique universellement répandue qui renvoyait pour moi au tag, à cette occupation symbolique de l'espace public à laquelle se livrait un nombre grandissant de personnes. Car plus que l'expression d'un individualisme sauvage poussant les masses au narcissisme compulsif, j'y voyais la confirmation que nul n'avait plus à présent le sentiment d'exister dans le champ social sans la possibilité d'y prendre part de manière spectaculaire.
Ne restait plus au fil des années qu'à comprendre – c'est-à-dire non seulement à prendre avec moi, mais à essayer de rendre intelligible – ce qui s'y donnait à voir.

Il y a vingt ans, la révolution numérique et le développement de l'Internet exerçait sur moi une espèce de fascination. J'étais plein d'enthousiasme face à ce futur désirable, face à cette cyberculture universaliste dans laquelle les hiérarchies dépassées devaient laisser la place à un modèle d'échange horizontal et réticulaire valorisant la contribution et la co-construction. Mes premières peintures s'en faisaient naïvement l'écho comme celles présentées en introduction de cette exposition.
Aujourd'hui, je constate que résonnent aussi dans les plus récentes les craquements d'un monde en plein doute, laissant trop souvent la place à la peur et au repli. Mes préoccupations d'artiste y rejoignent alors celle du citoyen, tentant de construire son œuvre autant que lui-même en négociant tant bien que mal avec ses pulsions contradictoires d'hospitalité et d'hostilité, entre un désir d'altérité et la crainte de l'altération. Je continue de rêver malgré tout à un partage raisonné du commun. Je continue à produire jour après jour quelques mètres carré d'utopie colorée en gardant à l'esprit qu'à l'heure où le totalitarisme paraît de plus en plus séduisant à certains, la démocratie n'est rien d'autre qu'une fragile tentative d'inventer des espaces permettant à chacun de donner de la voix. Alors, à mon échelle minuscule, je fais ma part.
Mais sorti du gouvernement des pinceaux, que peut l'artiste à l'ère Anthropocène, face à la consumation du monde, face à la disparition redoutée de tout à commencer par celle inéluctable de lui-même ? Rien ou presque, bien sûr. Voilà pourquoi, dans une pirouette dérisoire, j'ai fait mine dans cette exposition de me prendre pour un chaman, pour cet être dont la magie lui permet d'intercéder auprès des esprits du temps et de la nature. Et si mes toiles sont comme autant de stations chargées de votre présence comme pourraient l'être des statues animistes, autant dire qu'elles sont également des écrans qui cachent hélas la vacuité de mon pouvoir. L'artiste est nu, l'art n'est en définitive que ce que nous y mettons, que ce que nous voulons bien y voir. Rien de plus, mais rien de moins.
En vous souhaitant une bonne visite de cette exposition, je vous invite à n'en retenir qu'une seule chose : un jour, nous étions ici, ensemble.

Comme un souvenir que nous pourrions évoquer à nouveau dans très longtemps.

Un jour, nous étions ici, ensemble. Et c'était beau…

<u>La peinture partagée :</u>

La peinture partagée est pour Yann Dumoget prétexte à des rencontres qui se formalisent ensuite à la surface de la toile jusqu'à figurer un espace commun symbolique où parviennent les échos d'un monde en mutation. Transposition de nos sociétés portées par la révolution numérique vers un modèle contributif et horizontal, la collection d'éléments hétérogènes qui ailleurs pourrait relever de l'altération s'affirme ici au contraire comme une prise en compte stimulante de l'altérité. Motivée par un désir de « compréhension » – au sens étymologique de prendre avec soi – celle-ci renvoie aux notions antagonistes d'hospitalité et d'hostilité à partir desquelles peuvent se penser aujourd'hui les flux humains et culturels générés par la globalisation. Ici, Yann Dumoget fait le pari de croire en la co-construction d'une identité artistique plurielle et apaisée, version picturale d'une utopie qu'il souhaite réalisable. Celle, à l'heure où certains idéaux fondateurs semblent perdre de leur attrait, d'un territoire partagé en bonne intelligence comme base de tout projet démocratique.

<u>*Statement :*</u>

In 1998, drawing his inspiration from the practice of graffiti as much as from a particular idea of art called relational aesthetics, Yann Dumoget had the idea of asking those around him to write or draw on their own paintings with small felt-tip pens. indelible. Soon after, while he painted a canvas a day

for a year, visitors followed one another in his studio to graffiti this set of 366 works and take part in what was his first major solo exhibition, in the year 2000, at the Carré Sainte-Anne in Montpellier.
Exactly 20 years later, after a number of artistic as well as geographical wanderings, the artist wanted to return to this initial practice for the Espace Dominique Bagouet, which he still considers to be an important pillar of his work.
Compared to some works from his beginnings, the exhibition will include around ten recent paintings that the artist offered for public contributions during events previously held in the city.
By giving several hundred Montpellier residents from different neighborhoods the opportunity to symbolically invest the exhibition space with him, Yann Dumoget offers a unique portrait of the city through the spontaneous expression of its inhabitants.

<u>Reference text</u>:

I have always loved Marcel Duchamp's famous aphorism: "It is the viewers who make the paintings". I see it as a powerful way of stating that no artistic act can be thought of independently of its context of reception. And claiming to be a painter at the start of the 21st century ultimately boils down to agreeing with one's contemporaries on an idea of art and artists. In my case, the expression is even to be taken in the literal sense, because I tried from the beginning to translate this discussion into forms, to use my paintings as much to initiate an experience of meeting as to then keep the traces of these moments of exchange and sharing.
From 1998, I used what seemed to me the simplest, most direct way to introduce heterogeneity into my productions: graffiti. Because I suspected that something interesting could be at play in the confrontation between the particular territory of my paintings and this universally widespread practice which for me referred to tagging, to this symbolic occupation of public space in which a growing number were engaged. of people. Because more than the expression of a wild individualism pushing the masses towards compulsive narcissism, I saw in it the confirmation that no one now had the feeling of existing in the social field without the possibility of taking part in it. spectacular way.
Over the years, all that remained was to understand – that is to say not only to take with me, but to try to make intelligible – what was there to see.
Twenty years ago, the digital revolution and the development of the Internet had a kind of fascination on me. I was full of enthusiasm in the face of this desirable future, in the face of this universalist cyberculture in which outdated hierarchies had to give way to a model of horizontal and reticular exchange promoting contribution and co-construction. My first paintings naively echoed this, like those presented in the introduction to this exhibition.
Today, I see that the cracks of a world in full doubt also resonate in the most recent ones, too often giving way to fear and withdrawal. My concerns as an artist then join those of the citizen, attempting to construct his work as much as he himself by negotiating as best he can with his contradictory impulses of hospitality and hostility, between a desire for otherness and the fear of the alteration. Despite everything, I continue to dream of a reasoned sharing of the common. I continue to produce a few square meters of colorful utopia day after day, keeping in mind that at a time when totalitarianism seems more and more attractive to some, democracy is nothing other than a fragile attempt to invent spaces allowing everyone to give voice. So, on my own tiny scale, I do my part.
But having left the government of brushes, what can the artist do in the Anthropocene era, faced with the consumption of the world, faced with the feared disappearance of everything, starting with the inevitable disappearance of himself? Nothing or almost nothing, of course. This is why, in a ridiculous pirouette, I pretended in this exhibition to take myself for a shaman, for this being whose magic allows him to intercede with the spirits of time and nature. And if my paintings are like so many stations charged with your presence as animist statues could be, suffice to say that they are also screens which unfortunately hide the emptiness of my power. The artist is naked, art is ultimately only what we put there, only what we want to see there. Nothing more, but nothing less.
Wishing you a good visit to this exhibition, I invite you to remember only one thing: one day, we were here, together.

Like a memory that we could recall again in a very long time.

One day we were here, together. And it was beautiful...

The shared painting:

For Yann Dumoget, shared painting is a pretext for meetings which are then formalized on the surface of the canvas until they represent a symbolic common space where the echoes of a changing world arrive. Transposition of our societies driven by the digital revolution towards a contributory and horizontal model, the collection of heterogeneous elements which elsewhere could relate to alteration asserts itself here on the contrary as a stimulating consideration of otherness. Motivated by a desire for "understanding" – in the etymological sense of taking with oneself – this refers to the antagonistic notions of hospitality and hostility from which the human and cultural flows generated by globalization can be thought of today. Here, Yann Dumoget is betting on believing in the co-construction of a plural and peaceful artistic identity, a pictorial version of a utopia that he wishes to be achievable. That, at a time when certain founding ideals seem to be losing their appeal, of a territory shared in good understanding as the basis of any democratic project.

L'or potable (2018)

« …On venait chercher chez lui la drogue orientale, le médicament miellé, l'or potable qui prolonge la vie, et puis aussi le remède mystérieux qui se composait la nuit dans la seconde arrière-boutique, derrière les gros alambics verts et les paquets de baume… » Ainsi décrivait Flaubert le « logis vénéré d'un bon apothicaire ».
Ainsi m'est venue l'idée d'ajouter discrètement aux objets surannés exposés dans l'arrière-salle, un petit veau d'or, d'abord à prendre comme le témoin du bestiaire aussi foisonnant qu'extraordinaire qui entrait dans la composition des pharmacopées ancestrales telles que la fameuse Thériaque de Montpellier ;
La médecine étant pour beaucoup dans la renommée internationale de Montpellier et étant moi-même un ancien carabin de la ville, j'ai naturellement eu envie d'aborder pour 100 artistes le sujet de la santé et du soin. L'ancienne apothicairerie de l'œuvre de La Miséricorde était le lieu idéal.
Sur les traces de l'écrivain, j'entendais également souligner par sa matérialité la place particulière de l'or dans l'apothicairerie, une place qui ouvre elle-même sur tout l'imaginaire alchimique.
Car l'or est le pharmakôn par excellence, tantôt remède, tantôt poison, selon la dose et surtout l'intention. Et cette ambivalence résume à elle seule les contraintes qui tiraillent la santé publique contemporaine, sommée perpétuellement de choisir entre deux inclinaisons : la vocation altruiste d'un côté, la tentation mercantile de l'autre.
L'altruisme d'abord, dont l'œuvre caritative de la Miséricorde est bien entendu une excellente illustration. La charité étant une des trois vertus théologales sensée guider les fidèles dans leur rapport transcendant au divin. Cette aspiration chrétienne sera poursuivie après l'ancien régime et c'est elle qui inspirera nos hôpitaux modernes ainsi qu'une certaine universalité du soin à la française que le monde nous envie.
La vénalité ensuite. Et l'expression « comptes d'apothicaires » nous rappelle les origines mercantiles d'une profession qui n'a pas toujours eu bonne réputation. Ainsi le latin Apothecarius signifie boutiquier et cette activité fut longtemps confondue avec celle d'épicier.
À l'heure où les pouvoirs publics s'interrogent sur la viabilité financière de notre système de santé publique et où l'exigence de rentabilité conduit parfois au scandale sanitaire, l'économie du soin ne peut être qu'un fragile équilibre entre ces aspirations contradictoires

Et c'est pour questionner ce dilemme et le mettre en dialogue avec le contexte historique et charitable de l'apothicairerie de l'œuvre de la Miséricorde que j'ai souhaité placer un veau d'or dans la salle XVIIIème en vis-à-vis de la statue virginale.
Car le veau d'or fait bien entendu référence également au mythe présent dans les trois religions du livre, celui d'un peuple abandonné à sa propre idolâtrie matérialiste que Moïse punira en leur faisant manger les restes dorés de l'animal rageusement réduit en poussière. Le mal redevenant remède dans un éclatant renversement de situation.
Un paradoxe illustré également par ce lieu montpelliérain situé sur « L'Isle de la monnaie », fondé puis dirigé par des épouses de membres de la Cour des comptes et de riches notables dans l'unique but de prodiguer gratuitement soin et attention aux plus démunis de cette ville…

"...We came to look for the oriental drug, the honeyed medicine, the drinkable gold which prolongs life, and then also the mysterious remedy which was composed at night in the second back room, behind the big green stills and the packets balm…" This is how Flaubert described the "revered home of a good apothecary".
So the idea came to me to discreetly add to the outdated objects exhibited in the back room, a small golden calf, first to be taken as a witness to the bestiary as abundant as it was extraordinary which entered into the composition. ancestral pharmacopoeias such as the famous Theriaque of Montpellier;
Medicine being a large part of the international reputation of Montpellier and being myself a former rifleman of the city, I naturally wanted to address the subject of health and care for 100 artists. The old apothecary of the work of La Miséricorde was the ideal place.
Following in the footsteps of the writer, I also intended to highlight through its materiality the particular place of gold in apothecary, a place which itself opens onto the entire alchemical imagination.
Because gold is the pharmakôn par excellence, sometimes a remedy, sometimes a poison, depending on the dose and especially the intention. And this ambivalence alone sums up the constraints that tug contemporary public health, perpetually required to choose between two inclinations: the altruistic vocation on the one hand, the mercantile temptation on the other.
First of all, altruism, of which the charitable work of Mercy is of course an excellent illustration. Charity being one of the three theological virtues supposed to guide the faithful in their transcendent relationship with the divine. This Christian aspiration will be continued after the old regime and it will inspire our modern hospitals as well as a certain universality of French care that the world envy.
Then venality. And the expression "apothecary accounts" reminds us of the mercantile origins of a profession which has not always had a good reputation. Thus the Latin Apothecarius means shopkeeper and this activity was for a long time confused with that of a grocer.
At a time when public authorities are questioning the financial viability of our public health system and the demand for profitability sometimes leads to health scandals, the care economy can only be a fragile balance between these aspirations. contradictory
And it is to question this dilemma and put it in dialogue with the historical and charitable context of the apothecary of the Work of Mercy that I wanted to place a golden calf in the 18th century room opposite screw the virginal statue.
Because the golden calf also refers of course to the myth present in the three religions of the book, that of a people abandoned to their own materialistic idolatry that Moses will punish by making them eat the golden remains of the animal furiously reduced to dust . The evil once again becoming a remedy in a dazzling reversal of the situation.
A paradox also illustrated by this Montpellier place located on "L'Isle de la currency", founded and then managed by the wives of members of the Court of Auditors and wealthy notables with the sole aim of providing free care and attention to the most deprived. of this city…

Mon petit veau s'appelle TAFTA (2017)

À la bourse de New-York, les courtiers qui pensent que les cours vont monter sont appelés Bulls. Après le Krach de 1987, en soutien à ces fonceurs d'un optimisme infatigable qui s'étaient retrouvés le nez dans la poussière, Arturo di Modica érigea dans Wall Street un taureau en bronze de trois tonnes dont on se doit, paraît-il, de caresser les cornes et les parties viriles pour s'attirer la bonne fortune. Il y a quelques années, en me soumettant sur place à ce petit geste de superstition – qui n'a hélas pas porté ses fruits jusqu'à présent – je pensais à la résonance de ce rituel initié par des marchands américains contemporains avec le mythe antique si souvent illustré dans l'histoire de l'art et qui donna son nom à notre Union européenne : l'enlèvement sur une plage grecque d'une belle jeune fille, Europe, par un Zeus concupiscent déguisé en taureau fougueux.
Dans les deux cas, l'animal cornu qui attire par sa bestialité au combien phallique est un symbole de prospérité, de fertilité. Mais c'est avant tout ce moment de soumission de l'humain à un animal auquel on prête des pouvoirs surnaturels qui produit le miracle. Pour le dire autrement, c'est dans son commerce avec les dieux que l'homme se pense le plus prolifique, quitte à s'en créer de nouveaux le plus souvent possible. La preuve dans cet autre récit bovin millénaire qui voit Moïse piquer sa crise parce que ses frères hébreux désemparés n'ont pas attendu son retour pour fondre un veau d'or avec leurs bijoux et s'empresser d'adorer leur nouvelle idole avec ferveur.
En laissant ainsi mon esprit camarguais sauter de taureau en taureau tandis que je parcourais les rues bondées de Big Apple, je réalisais qu'en dernier lieu, des bourses viriles d'Apis et de Mithra à celles trop pleines des traders de Wall Street, l'homme s'en remettait toujours au sacré pour régler les affaires importantes, même s'il le faisait aujourd'hui sous couvert d'une pseudoscience qu'on nommait « économie ». Et c'est ici, à Manhattan, en 1800 que le Physiocrate du Pont de Nemours avait commencé à en élaborer les principes modernes avec autant d'entrain qu'il avait mis à s'enrichir avec son fils en vendant de la poudre à canon. Depuis, beaucoup d'autres l'avaient suivi, s'évertuant à bâtir des théorèmes irréfutables sur leurs observations de l'homo œconomicus. Mais la lecture du regretté Bernard Maris ou celle d'Eloi Laurent me permettaient de prendre un peu de recul sur ces Mythologies économiques et leur charabia de sophistes. D'ailleurs, autant le reconnaitre, comme l'exposait le sociologue Gérald Bronner, chez l'homme la croyance avait toujours pris le pas sur la connaissance et aujourd'hui ne faisait pas exception.
C'était donc vrai, le vingt et unième siècle serait religieux, mais dans l'un des paradoxes cyniques dont seule la grande histoire a le secret, cette spiritualité serait la plus terre-à-terre qui soit – l'économisme – cette tendance à désigner tout fait social comme économique nous amènerait peu à peu à donner une valeur marchande à tout et n'importe quoi et, ce faisant, rendrait plus que probable que ce vingt et unième siècle soit aussi le dernier pour notre espèce. Car si cette nouvelle religion, ce fétichisme de la marchandise avait ses prêtres, les « experts » qui délivraient la bonne parole aux fidèles par voie télévisuelle, si son catéchisme était repris en chœur par le commun dans une langue absconse où les mots CETA, TAFTA, PIB, CAC 40, signifiaient avant tout qu'il faudrait boire la potion amère jusqu'à la lie et que les dévots devraient se sacrifier en personne sur l'autel afin que chaque chose soit à sa place et que le monde reste monde. Il semblait bien que cette religion du profit, dans laquelle la cupidité s'accordait si bien à la stupidité et où la chrématistique honnie par Aristote avait remplacé depuis bien longtemps la saine administration de la maison commune, ne serait pas de ces cultes qui voient les hommes et le divin s'allier dans un élan fécond. Ici, l'obscurantisme crédule et l'individualisme forcené paré des oripeaux dépravés de la science n'apporteraient que misère et désolation.
Serions-nous capables, dans une énième tauromachie, de sacrifier à nouveau cette idole stérile pour que renaisse enfin la beauté humaine ? Aurions-nous l'élan nécessaire pour mettre un terme à cette faim sacrée de l'or, tellement contre-nature, avant qu'il ne soit trop tard ?

Auris sacra fames disait jadis le poète avec le plus grand des mépris.

Et il avait vachement raison…

On the New York Stock Exchange, brokers who think prices will rise are called Bulls. After the Crash of 1987, in support of these tirelessly optimistic go-getters who had found themselves with their noses in the dust, Arturo di Modica erected a three-ton bronze bull on Wall Street which, it seems, we owe, to caress the horns and virile parts to attract good luck. A few years ago, while submitting to this little gesture of superstition on site – which has unfortunately not borne fruit until now – I thought of the resonance of this ritual initiated by contemporary American merchants with the ancient myth so often illustrated in the history of art and which gave its name to our European Union: the kidnapping on a Greek beach of a beautiful young girl, Europe, by a concupiscent Zeus disguised as a fiery bull.
In both cases, the horned animal which attracts with its phallic bestiality is a symbol of prosperity and fertility. But it is above all this moment of submission of the human to an animal to which we attribute supernatural powers which produces the miracle. To put it another way, it is in his commerce with the gods that man considers himself most prolific, even if it means creating new ones as often as possible. The proof in this other thousand-year-old bovine story which sees Moses throw a tantrum because his distraught Hebrew brothers did not wait for his return to melt a golden calf with their jewels and hasten to adore their new idol with fervor.
Letting my Camargue spirit jump from bull to bull while I wandered the crowded streets of the Big Apple, I realized that ultimately, from the virile purses of Apis and Mithra to those too full of Wall Street traders, the man always relied on the sacred to resolve important matters, even if today he did so under the cover of a pseudoscience called "economics". And it was here, in Manhattan, in 1800 that the Physiocrat du Pont de Nemours began to develop its modern principles with as much enthusiasm as he had put into getting rich with his son by selling gunpowder. . Since then, many others had followed him, striving to construct irrefutable theorems on their observations of homo œconomicus. But reading the late Bernard Maris or that of Eloi Laurent allowed me to take a step back from these economic mythologies and their sophist gibberish. Moreover, we might as well recognize it, as sociologist Gérald Bronner explained, in man, belief had always taken precedence over knowledge and today was no exception.
So it was true, the twenty-first century would be religious, but in one of the cynical paradoxes of which only great history has the secret, this spirituality would be the most down-to-earth there is – economism – this tendency to designate every social fact as economic would gradually lead us to give a market value to everything and anything and, in doing so, would make it more than probable that this twenty-first century will also be the last for our species. Because if this new religion, this fetishism of merchandise had its priests, the "experts" who delivered the good word to the faithful via television, if its catechism was taken up in unison by the common people in an abstruse language where the words CETA, TAFTA , PIB, CAC 40, meant above all that the bitter potion would have to be drunk down to the dregs and that the devotees would have to sacrifice themselves in person on the altar so that everything was in its place and the world remained a world. It seemed that this religion of profit, in which greed matched stupidity so well and where the chrematistics hated by Aristotle had long ago replaced the healthy administration of the common home, would not be one of those cults which see the men and the divine combine in a fruitful impulse. Here, credulous obscurantism and frenzied individualism adorned with the depraved trappings of science would only bring misery and desolation.
Would we be capable, in yet another bullfight, of sacrificing this sterile idol again so that human beauty could finally be reborn? Would we have the impetus to put an end to this sacred hunger for gold, so unnatural, before it is too late?

Auris sacra fames once said the poet with the greatest contempt.

And he was absolutely right...

La naissance des monstres (2017)

Pourquoi le symbole monétaire du dollar est-il un S barré ? La réponse la plus courante remonte à ce moment de l'histoire où Colomb « découvrit » le « nouveau monde » ; Un moment auquel succéda rapidement celui où les Conquistadores massacrèrent avec enthousiasme les populations autochtones qui l'avaient semble-t-il découvert quelques millénaires avant lui. A cette époque, la devise en circulation dans toutes les Amériques n'était pas le Dollar, mais le Réal espagnol qui restera présent aux États-Unis jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Sur les pièces de monnaie les plus répandues, on distingue les colonnes d'Hercule que le bon Charles Quint fit associer en son temps aux armes de son royaume de « l'ancien monde » en l'honneur de ces nouveaux territoires si prometteurs. Sur ces Pillar Dollars encadrant les deux hémisphères réunis serpentait la mention Plus Ultra, c'est-à-dire : Au-delà.
Bornes frontière par excellence, ces pilastres qui tintaient depuis en miniatures dans les poches des descendants de Pizzaro et de Cortès étaient un héritage dont l'origine se confondait avec les débuts de notre ère, venant de l'endroit précis où le héro mythique aux douze travaux franchissait les derniers contreforts du monde connu pour combattre Géryon, un monstre à plusieurs têtes. La plupart des récits antiques situaient l'érection de ces illustres colonnes au sud de l'Espagne, à Gibraltar, c'est-à-dire sur un rocher entre deux mondes. D'un côté, la civilisation, de l'autre la barbarie. C'était encore cette disposition géographique et intellectuelle qui prévalait quand l'horizon se dégagea à l'ouest, un Ouest lointain mis à distance par les lames féroces d'un océan que des masses de colons n'allaient pas tarder à franchir de plus en plus nombreux, rêvant de ravir aux sauvages un continent pavé d'or afin de combler leurs triviales espérances.
Empires après empires, récits après récits, toute une histoire occidentale du déplacement se résumait d'un trait de plume dans le S barré du Dollar contemporain qui était en réalité le vestige graphique des deux colonnes d'Hercule sur lesquelles serpentait une banderole. Et l'idée du passage d'un monde à l'autre qui se cachait finement derrière me faisait penser à cette phrase de Gramsci que cite à la demande tout étudiant de première année de Sciences-Po : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres ».
Aujourd'hui, cet entre-deux angoissant de la transition, ce glissement irrésistible vers l'inconnu décrit par le philosophe résonnait étrangement. Sa critique de l'économisme, d'une forme de pensée matérialiste qui, loin de s'opposer à la religion en devenait une nouvelle encore plus obscurantiste arrivait près de son point paroxystique avec la marchandisation ultime d'un écosystème humain qui tombait en lambeaux. Et, cruelle ironie, c'était justement une financiarisation débridée, menée par ce Dollar au symbole si explicite, qui poussait le monde in finem.
De l'autre côté, il y aurait autre chose, forcément. Impossible encore de savoir quoi. Mais déjà la barbarie gagnait la bataille sur le front culturel.
Et si, dans un élan humaniste sans précédent, les philosophes du monde entier, portés par le souffle de cette jeune nation américaine avaient inventé naguère la déclaration universelle des droits de l'homme qui resterait sans doute pour longtemps l'un des plus beaux idéaux civilisationnels ayant jamais été formulés, c'était aussi sous l'impulsion de ce qu'était aujourd'hui devenue cette nation-monde que prospéraient les monstres. Non plus l'argent Réal, mais l'argent roi, l'argent mutant, l'argent algorithmique, celui qui faisait tourner les têtes et qui s'alliait aux pires des totalitarismes pour ruiner en quelques décennies ce que d'autres avaient mis des siècles à bâtir, faisait peu à peu s'écrouler sous des tonnes de cash ces colonnes herculéennes sur lesquelles reposaient le poids de l'histoire. C'était ce triste constat que j'essayais de mettre en forme dans cette série photographique. En transformant ces billets de banque jusqu'à leur faire prendre l'apparence d'étranges créatures hybrides – de nouveaux monstres – semblant sortir d'un kaléidoscope pour ronger la parole et donc la pensée, j'espérais que les férus d'étymologie comprendraient que j'essayais aussi – et peut-être malgré tout – de continuer à voir dans les images et la culture un ultime rempart contre la laideur des temps.

Combien de temps celui-ci allait-il pouvoir tenir ?

Why is the currency symbol for the dollar a crossed out S? The most common answer dates back to this moment in history when Columbus "discovered" the "new world"; A moment which was quickly followed by the one where the Conquistadores enthusiastically massacred the indigenous populations who had apparently discovered it a few millennia before him. At that time, the currency in circulation throughout the Americas was not the Dollar, but the Spanish Real which would remain present in the United States until the end of the eighteenth century. On the most widespread coins, we can see the columns of Hercules that the good Charles V had in his time associated with the arms of his kingdom of the "old world" in honor of these promising new territories. On these Pillar Dollars framing the two hemispheres together snaked the words Plus Ultra, that is to say: Beyond. Border markers par excellence, these pilasters which have since jingled in miniature in the pockets of the descendants of Pizzaro and Cortès were a heritage whose origin was confused with the beginnings of our era, coming from the precise place where the mythical hero of the twelve works crossed the last foothills of the known world to fight Geryon, a monster with many heads. Most ancient stories located the erection of these illustrious columns in the south of Spain, in Gibraltar, that is to say on a rock between two worlds. On one side, civilization, on the other barbarism. It was still this geographical and intellectual disposition that prevailed when the horizon opened up to the west, a distant West put at a distance by the ferocious waves of an ocean that masses of settlers would soon cross further. in greater numbers, dreaming of stealing from the savages a continent paved with gold in order to fulfill their trivial hopes. Empires after empires, stories after stories, an entire Western history of displacement was summed up with a stroke of a pen in the crossed out S of the contemporary Dollar which was in reality the graphic vestige of the two columns of Hercules on which a banner snaked. And the idea of the passage from one world to another which was delicately hidden behind it made me think of this sentence from Gramsci that every first year student at Sciences-Po quotes on request: "The old world is dying, the new world is slow to appear and in this chiaroscuro monsters emerge. Today, this distressing in-between transition, this irresistible slide towards the unknown described by the philosopher resonated strangely. His criticism of economism, of a form of materialist thought which, far from being opposed to religion, became an even more obscurantist new one, arrived near its paroxysmal point with the ultimate commodification of a human ecosystem which was falling into tatters. . And, cruel irony, it was precisely unbridled financialization, led by this Dollar with such an explicit symbol, which pushed the world in finem. On the other side, there would obviously be something else. Still impossible to know what. But barbarism was already winning the battle on the cultural front. What if, in an unprecedented humanist impulse, philosophers from around the world, carried by the breath of this young American nation, had recently invented the universal declaration of human rights which would undoubtedly remain for a long time one of the most beautiful ideals civilizations having never been formulated, it was also under the impetus of what this nation-world had become today that the monsters prospered. No longer Real money, but king money, mutant money, algorithmic money, the one that turned heads and allied itself with the worst totalitarianisms to ruin in a few decades what others had put in place. centuries to build, was gradually collapsing under tons of cash these Herculean columns on which the weight of history rested. It was this sad observation that I was trying to put into form in this photographic series. By transforming these banknotes until they took on the appearance of strange hybrid creatures – new monsters – seeming to emerge from a kaleidoscope to eat away speech and therefore thought, I hoped that etymology enthusiasts would understand that I also tried – and perhaps despite everything – to continue to see in images and culture a final defense against the ugliness of the times. How long would he be able to last?

Minijob (2017)

Ah, le fameux *modèle allemand*… Dans ma série d'œuvres sur la crise, comment ignorer ce voisin qu'on nous présente si souvent comme *le bon élève de la classe* ? Pour ma part, je n'aime pas cette métaphore scolaire. Elle sous-entend que d'autres pays européens sont peuplés d'enfants

réfractaires à la pédagogie bienveillante de la *Troïka*, d'égoïstes irresponsables peinant à faire leurs *Devoirs* correctement. Afin de me faire une opinion, je me suis penché avec sérieux sur l'économie de ce pays que j'aime et dans lequel j'ai vécu. Son hégémonie est aujourd'hui criante, mais pour bien la comprendre, il faut réaliser que ce leadership existait dès le début de l'aventure européenne. Ce n'est pas un hasard si la BCE s'est installée à Frankfort, si ses institutions ont été copiées sur celle de la Bundesbank. Ce n'est pas plus un hasard non plus si la fameuse « concurrence libre et non faussée » a été directement inspirée de l'ordolibéralisme théorisé en Allemagne dans les années 1930 par Walter Euken. En position de force pour influencer les règles communes à son avantage, l'Allemagne a ainsi su créer au fil des années un déséquilibre en sa faveur qui s'accentue en période de crise ; Sa puissance se nourrissant presque ontologiquement de la faiblesse relative de ses voisins. On comprend dès lors qu'elle soit intransigeante sur le respect des traités, sans parler du remboursement des prêts que la magnanime teutonne a consenti à ses nécessiteux partenaires du sud. Pour elle, il ne s'agit pas seulement de politique, mais bien de morale. En allemand dette se dit *Schuld,* mot qui signifie également *faute.* Et ils sont hélas beaucoup à penser outre-Rhin que les fainéants basanés qui se prélassent au soleil dans des destinations de vacances n'ont finalement que ce qu'ils méritent. Ils oublient que dans une cruelle ironie, la servitude pour dette abolie en Grèce par Solon au 6 ème siècle avant notre ère y fait aujourd'hui son grand retour accompagnée de son lourd fardeau d'injustice. Les mêmes s'étonnent que dans l'Europe entière, de *Pegida* à *Aube Dorée*, les extrêmes se renforcent et les haines ressurgissent à mesure que les inégalités se creusent. Hélas, l'Allemagne, que certains veulent pour modèle n'échappe pas à cette logique mortifère. Là-bas aussi la *rigueur* libérale fait des ravages, notamment depuis les réformes Schröder / Harz. Le taux de pauvreté a bondi de 50 % ces dernières années. Dans un pays qui ne connaissait pas de salaire minimum jusqu'à récemment, on compte aujourd'hui huit millions de Minijobs. C'est-à-dire autant de travailleurs pauvres payés quelques centaines d'euros par mois. Et si cette volonté de rendre à n'importe quel prix les chômeurs à l'emploi semble respecter l'esprit protestant originel, il y a longtemps que le travail n'est plus sérieusement considéré par les décideurs comme un vecteur d'émancipation, comme un des facteurs essentiels de cohésion sociale. En réalité, à l'échelle de la concurrence mondialisée, il est une charge financière comme une autre qu'il convient dès lors de *rationaliser* à défaut de pouvoir complètement l'éliminer. D'un certain point de vue, la situation que je viens de décrire me fait penser à celle du monde de l'art… De loin, là aussi, tout a l'air lisse et brillant. C'est l'opulence qu'on donne à voir, les flux financiers astronomiques et les sourires sur papier glacé de grands collectionneurs évoluant au milieu des *bisounours* pour adultes d'un Koons ou d'un Murakami. En réalité, pour la majorité des petites mains de la culture, c'est la précarité, pour ne pas dire la misère. Et comble du paradoxe dans nos sociétés valorisant soi-disant l'esprit d'entreprise, en bas de la pyramide des revenus, loin derrière les groupes de luxe, les institutionnels et les associatifs, se trouvent ceux qui prennent le plus de risques et n'ont en charge rien de moins que d'inventer le monde. J'ai nommé les artistes et plus particulièrement les plasticiens. Ceux-là pourtant doivent savoir tout faire. En début de carrière, par exemple, repeindre gratuitement un lieu avant d'y exposer, sachant pertinemment qu'un peintre en bâtiment gagnerait plus pour ce même travail que ce qu'ils espèrent tirer ensuite de la vente de leurs pièces. Même en convoquant à la rescousse le *vide* d'Yves Klein à la galerie Iris Clert ou le *carré blanc sur fond blanc* de ce cher Kasimir, la situation a de quoi faire réfléchir.

J'y pensais en l'an 2000, quand, tout juste installé en Allemagne, j'avais imaginé pour ma part repeindre en blanc le mur de Berlin. En effaçant bon nombre d'œuvres d'art urbain historiques,

soulignant à ma manière *le paradoxe du peintre en bâtiment* que j'évoquais plus haut, je voulais qu'on me dise enfin si oui ou non les artistes avaient leur place dans la société, si ça valait le coup qu'ils consacrent leur vie à imager le réel. A défaut, je voulais connaître les ressorts inconscients qui les poussaient à continuer cette servitude volontaire. D'où venait chez eux ce désir de s'exprimer, cette pulsion existentialiste confinant paradoxalement au suicide matériel et social ? Deux ans plus tard, en m'accrochant au pinceaux comme tout aliéné qui se respecte, j'avais continué à y penser en poursuivant ma brillante carrière underground dans un des lieux où l'on envoie habituellement les *Ausländers*, surtout quand ceux-ci viennent comme moi des bords de la méditerranée : c'est-à-dire aux chiottes. Cette fois, j'avais évoqué la référence aux graffitis des vespasiennes, à *La fontaine* de Marcel Duchamp pour m'inviter à la Documenta 11 en investissant ces lieux dont personne ne voulait.

Des années plus tard, dans cette Allemagne en crise de 2015, c'était évidemment de l'explosion des Minijobs dont j'avais envie de parler. Car cette histoire on le voit était aussi un peu la mienne. Pour mieux y faire référence, j'allais procéder comme suit : D'abord monter un dossier dans l'espoir de décrocher une galerie acceptant une performance particulière : Repeindre ses toilettes. Pour faire les choses dans les règles, j'allais ensuite chercher un curateur qui daigne se faire rétribuer pour choisir la couleur, puis un scénographe pour déterminer quel mur attaquer en premier, enfin des techniciens pour me dire où étaient les pinceaux… et si possible un collectionneur pour acheter l'œuvre en laissant l'essentiel du pourcentage de la vente à la galerie. Pas la peine d'abuser, après tout, c'était le galeriste qui avançait le montant des pots de peintures et moi j'avais déjà la chance de m'éclater en faisant de l'art. On n'allait pas en plus me payer pour ça…

Ah, the famous German model... In my series of works on the crisis, how can I ignore this neighbor who is so often presented to us as the good student in the class? For my part, I don't like this school metaphor. It implies that other European countries are populated by children resistant to the benevolent pedagogy of the Troika, irresponsible egoists struggling to do their homework correctly. In order to form an opinion, I took a serious look at the economy of this country that I love and in which I lived. Its hegemony is glaring today, but to fully understand it, we must realize that this leadership existed from the start of the European adventure. It is no coincidence that the ECB was established in Frankfurt, if its institutions were copied from those of the Bundesbank. It is no coincidence either that the famous "free and undistorted competition" was directly inspired by the ordoliberalism theorized in Germany in the 1930s by Walter Euken. In a position of strength to influence the common rules to its advantage, Germany has thus been able to create over the years an imbalance in its favor which is accentuated in times of crisis; Its power feeds almost ontologically on the relative weakness of its neighbors. We therefore understand that she is intransigent on respecting the treaties, not to mention the repayment of the loans that the magnanimous Teutonic country has granted to its needy partners in the south. For her, it is not just about politics, but about morality. In German, debt is Schuld, a word which also means fault. And unfortunately there are many across the Rhine who think that the dark-haired lazy people who lounge in the sun in holiday destinations ultimately only get what they deserve. They forget that in a cruel irony, debt bondage abolished in Greece by Solon in the 6th century BC is now making a comeback accompanied by its heavy burden of injustice. The same people are surprised that throughout Europe, from Pegida to Golden Dawn, the extremes are strengthening and hatreds are resurfacing as inequalities widen. Unfortunately, Germany, which some people want as a model, does not escape this deadly logic. There too, liberal rigor is wreaking havoc, particularly since the Schröder/Harz reforms. The poverty rate has jumped 50% in recent years. In a country that did not have a minimum wage until recently, there are now eight million Minijobs. That is to say, so many poor workers paid a few hundred euros per month. And if this desire to return the unemployed to employment at any cost seems to respect the original Protestant spirit, it has been

a long time since work was seriously considered by decision-makers as a vector of emancipation, as one of the essential factors of social cohesion. In reality, on the scale of globalized competition, it is a financial burden like any other that must therefore be rationalized if it cannot be completely eliminated. From a certain point of view, the situation I have just described reminds me of that of the art world... From a distance, there too, everything looks smooth and shiny. It is the opulence that we show, the astronomical financial flows and the glossy smiles of great collectors evolving among the adult care bears of a Koons or a Murakami. In reality, for the majority of small hands in culture, it is precariousness, not to say poverty. And the height of the paradox in our societies supposedly valuing the entrepreneurial spirit, at the bottom of the income pyramid, far behind luxury groups, institutions and associations, are those who take the most risks and are in charge of nothing less than inventing the world. I named the artists and more particularly the visual artists. However, they must know how to do everything. At the start of a career, for example, repainting a place for free before exhibiting there, knowing full well that a house painter would earn more for this same work than what they hope to subsequently earn from the sale of their pieces. Even if we summon to the rescue the void of Yves Klein at the Iris Clert gallery or the white square on a white background of dear Kasimir, the situation is food for thought.

I was thinking about it in the year 2000, when, having just moved to Germany, I imagined repainting the Berlin Wall white. By erasing a good number of historic works of urban art, highlighting in my own way the paradox of the house painter that I mentioned above, I wanted to be finally told whether or not artists had their place in society. , if it was worth it for them to devote their lives to imaging reality. Failing that, I wanted to know the unconscious motives that pushed them to continue this voluntary servitude. Where did this desire to express themselves come from, this existentialist impulse paradoxically bordering on material and social suicide? Two years later, hanging on to my brushes like any self-respecting lunatic, I continued to think about it while continuing my brilliant underground career in one of the places where Ausländers are usually sent, especially when they come like me from the shores of the Mediterranean: that is to say in the toilets. This time, I mentioned the reference to the graffiti of the vespasiennes, to The Fountain of Marcel Duchamp to invite me to Documenta 11 by investing in these places that no one wanted.

Years later, in Germany in crisis in 2015, it was obviously the explosion of Minijobs that I wanted to talk about. Because this story, as we see, was also a bit mine. To better reference it, I was going to proceed as follows: First put together a file in the hope of landing a gallery accepting a particular performance: Repaint your toilets. To do things according to the rules, I then went to look for a curator who would deign to be paid to choose the color, then a scenographer to determine which wall to attack first, finally technicians to tell me where the brushes were... and if possible a collector to purchase the work, leaving most of the percentage of the sale to the gallery. No need to overdo it, after all, it was the gallery owner who put up the amount for the paint pots and I already had the chance to have fun making art. They weren't going to pay me for that anymore...

More is not enough (2016)

Montpellier, 11 mars 2016.

L'art et l'argent.

Pour préparer mon exposition personnelle à la Z.A.N gallery, j'avoue ne pas avoir pensé au faux chèque dessiné en 1919 par Marcel Duchamp pour payer le dentiste Tzanck, tout au plus à la petite souris qui glisse nuitamment une pièce sous l'oreiller des enfants édentés.

Les Zones de sensibilité picturale immatérielle cédées par Yves Klein en 1959 contre un certain poids d'or ne m'ont pas non plus traversé l'esprit, même si je comptais bien utiliser à mon tour ce précieux matériau. J'ajoute pour faire bonne mesure que les travaux plus récents de Miguel Angel Rojas ou de Luz Forero ne me sont pas davantage revenus en mémoire, sans parler de la philosophie du respectable Georg Simmel…

Non, pour être complètement sincère, la pierre angulaire sinon philosophale qui soutien l'édifice conceptuel de ce projet est ma lecture critique des passages importants du magazine Mickey Parade où l'Oncle Picsou plonge avec délectation dans la mer de pièces entassées dans son coffre-fort gigantesque.
A bien y réfléchir, le marché de l'art est composé aujourd'hui d'une infinité de petites succursales mondialisées, de petits cubes blancs qui peuvent très bien s'envisager eux aussi comme de grandes tirelires où les multimillionnaires déverseraient leur trop plein de monnaie.
D'ailleurs, en anglais, tirelire se dit Piggy money, l'argent du cochon. J'ai eu un temps envie d'intituler ainsi l'exposition, mais j'avais trop peur d'outrager la réputation de ce paisible animal tant la pléonexie mortifère de certains dépasse aujourd'hui les limites de la common decency. More is not enough, telle est habituellement la ligne de conduite de ces Midas qui s'ignorent au point d'en oublier l'essentiel. Un jour, trop tard, ils se rendront compte, comme le roi mythologique, que l'or ne nourrit pas son homme. Ainsi va le monde – vers sa faim – tandis que s'entassent dans leurs tirelires géantes de dispendieux et grandiloquent objets de spéculations qui confirment tous les jours que la finance peut très bien prendre les formes de l'art, et qu'il n'y a rien comme le vice qui puisse se faire passer pour de la vertu.
En novembre 2013, le quotidienUSA Today osait ce titre provocateur : « L'art est -il devenu une entreprise criminelle? Comment le blanchiment d'argent sale fait atteindre au marché des prix stratosphériques ».
Certains observateurs avisés s'imaginèrent alors que le plus grand crime de l'art était de s'être tué lui-même dans cette overdose financière de douteuse provenance.
Je ne suis pas de cet avis. L'art n'est pas ce grand cadavre à la renverse pourrissant dans ses clinquants oripeaux. Aujourd'hui comme hier, cher Marcel, il est d'une vigoureuse simplicité mise à nue. Et il n'y a pas plus ambitieux, plus difficile que de faire simple. Il suffit parfois pour cela de regarder les choses sous un autre angle. More is not enough, car le trop prétentieux, trop vulgaire, trop blingbling n'est finalement pas assez.
Rester à sa petite échelle, produire des œuvres dignes d'intérêt avec trois bouts de ficelle, avoir le courage de l'autodérision, survivre en se tenant à l'écart du marché, réfléchir un peu avant d'agir.
Voilà en définitive à quoi j'ai bien pu penser en investissant la Z.A.N Gallery.

Art and money.
To prepare for my personal exhibition at the Z.A.N gallery, I admit that I did not think of the fake check drawn in 1919 by Marcel Duchamp to pay the dentist Tzanck, or at most of the little mouse who slips a coin under the children's pillow at night toothless.
The Zones of immaterial pictorial sensitivity sold by Yves Klein in 1959 for a certain weight of gold did not cross my mind either, even if I intended to use this precious material in my turn. I add for good measure that the more recent works of Miguel Angel Rojas or Luz Forero have not come to mind, not to mention the philosophy of the respectable Georg Simmel...
No, to be completely sincere, the cornerstone, if not philosophical, that supports the conceptual edifice of this project is my critical reading of the important passages from the Mickey Parade magazine where Uncle Scrooge dives with delight into the sea of coins piled up in his safe. very gigantic.
If you think about it, the art market today is made up of an infinity of small globalized branches, small white cubes which can very well also be seen as large piggy banks into which multimillionaires pour their excess money. cash.
Moreover, in English, piggy bank is called Piggy money. I once wanted to title the exhibition like this, but I was too afraid of insulting the reputation of this peaceful animal as the deadly pleonexia of some people today exceeds the limits of common decency. More is not enough, such is usually the line of conduct of these Midas who ignore themselves to the point of forgetting the essentials. One day, too late, they will realize, like the mythological king, that gold does not feed its man. This is how the world goes – towards its hunger – while they pile up in their giant piggy banks expensive and

grandiloquent objects of speculation which confirm every day that finance can very well take the forms of art, and that it cannot There is nothing like vice that can pass for virtue.
In November 2013, the daily newspaper USA Today dared to issue this provocative headline: "Has art become a criminal enterprise? How the laundering of dirty money makes the market reach stratospheric prices."
Some informed observers then imagined that the greatest crime of art was to have killed itself in this financial overdose of dubious provenance.
I do not agree. Art is not this great upside-down corpse rotting in its flashy tinsel. Today as yesterday, dear Marcel, he is of a vigorous simplicity laid bare. And there is nothing more ambitious, more difficult than keeping things simple. Sometimes you just need to look at things from another angle. More is not enough, because being too pretentious, too vulgar, too blingbling is ultimately not enough.
Stay on a small scale, produce works worthy of interest with three pieces of string, have the courage to self-deprecate, survive by staying away from the market, think a little before acting.
This is ultimately what I was thinking about when I visited the Z.A.N Gallery.

La dérive des graines (2015)

Montpellier, le 3 octobre 2015.
Les canards qui m'observent se demandent probablement ce qui me pousse à faire voguer une centaine de coquilles de noix lestées de graines sur un plan d'eau du centre ville. Hélas, ce genre d'action n'est pas la forme d'art la plus simple à expliquer à des volatiles palmipèdes de la famille des anatidés.
Mais quand Claire m'a contacté pour participer à cette manifestation de sensibilisation au sort de ceux que l'on nomme aujourd'hui les migrants, la première pensée qui me vint fut pour ces frêles esquifs chargés à ras bord de personnes terrorisées qui bravaient la tempête sur l'immensité de la mer, pour ces coquilles de noix prêtes à sombrer d'une seconde à l'autre dans l'indifférence générale. Par une curieuse association d'idée, ma deuxième pensée me renvoyait au Calais de ma petite enfance. Pas le Calais de la jungle éponyme où de pauvres hères pataugent aujourd'hui dans la boue glacée en rêvant, jours après jours, au radeau de fortune qui leur permettrait de traverser la Manche ; non le Calais de l'époque insouciante où mon grand-père transmettait au bambin émerveillé que j'étais sa méthode pour transformer de véritables noix en embarcations lui permettant de voyager au plus loin de son imagination. Mon imagination d'alors ne pouvait pas soupçonner, heureusement, qu'il allait mourir quelques mois plus tard dans d'atroces souffrances et qu'au-delà de ses compétences en construction navale de poche resterait avec ce souvenir fugace ce qu'il m'avait transmis de plus précieux, à savoir : la vie. Aussi vrai que lui savait que les noix sont des graines bien avant de devenir des bateaux et qu'on n'a rien trouvé de mieux en définitive pour naviguer entre les générations.
Car nous aussi les humains sommes des semences, dès nos débuts, flottant depuis les eaux tumultueuses de notre conception jusqu'au ventre propice où nous développons. En remontant bien plus loin dans la généalogie des gamètes, il faut nous souvenir que ce sont des semences identiques qui ont essaimé progressivement sur les cinq continents à partir du moment où, il y a cent mille ans, une centaine d'intrépides homo sapiens décidèrent de quitter leur berceau africain pour traverser la mer rouge. Ici, il n'en est pas un parmi nous qui ne descende de cette petite poignée de migrants originels s'étant mis un jour en quête d'une terre accueillante où porter leurs fruits. D'amours fertiles et paysages apprivoisés, de millénaires en millénaires, ce sont nos ancêtres communs qui ont bâti le monde que nous partageons aujourd'hui en héritage.
D'aucuns diront que ces lointains aïeuls en devinrent peu à peu sédentaires, qu'à force d'abondance et d'oubli de la faim, certains revendiquèrent même des droits sur les mottes fécondes que les plus égoïstes d'entre eux avaient fini par entourer de barricades immobiles.
Pourtant, à l'échelle du monde, il suffit d'attendre quelques petites centaines d'années pour se rendre compte que même les forêts se déplacent et qu'à bien les écouter bruisser sous nos mains

fébriles de tant d'épopées, la branche du marcheur et le tronc de la pirogue ne disent pas autre chose. Depuis toujours, la vie n'est que mouvement.
A l'heure de l'anthropocène, c'est le sens de la minuscule action de guerilla gardening que je réalise aujourd'hui. Car je veux dire aux colverts, aux chemises brunes et à tous ceux qui nasillent dans l'ombre, que la nature est plus forte que la petitesse de leur esprit. Moi, je n'ai pas besoin de mon reflet dans une mare pour me rendre compte que tous ces humains qui dérivent sur l'eau ce sont nous.
Nous, les petits bonheurs poussés par le vent qui ne demandent qu'à germer.

Pour les trois fillettes à qui j'ai appris moi aussi à faire des bateaux de noix.

Montpellier, October 3, 2015. The ducks watching me are probably wondering what pushes me to float a hundred walnut shells weighted with seeds on a body of water in the city center. Unfortunately, this kind of action is not the easiest art form to explain to web-footed birds of the Anatidae family. But when Claire contacted me to participate in this event to raise awareness of the fate of those we now call migrants, the first thought that came to me was for these frail skiffs loaded to the brim with terrified people who were braving the storm over the immensity of the sea, for these nut shells ready to sink from one second to the next in general indifference. By a curious association of ideas, my second thought took me back to the Calais of my early childhood. Not the Calais of the eponymous jungle where poor wretches today wade in the icy mud dreaming, day after day, of the makeshift raft that would allow them to cross the Channel; not the Calais of the carefree era when my grandfather passed on to the amazed toddler that I was his method for transforming real nuts into boats allowing him to travel to the furthest reaches of his imagination. My imagination at the time could not suspect, fortunately, that he would die a few months later in excruciating suffering and that beyond his skills in pocket shipbuilding would remain with this fleeting memory what he remembered. had transmitted something more precious, namely: life. As true as he knew that nuts are seeds long before becoming boats and that nothing better has ultimately been found to navigate between generations. For we humans too are seeds, from our beginnings, floating from the tumultuous waters of our conception to the propitious womb where we develop. Going back much further in the genealogy of gametes, we must remember that these are identical seeds which have gradually spread across the five continents from the moment when, a hundred thousand years ago, a hundred intrepid homo sapiens decided to leave their African cradle to cross the Red Sea. Here, there is not one of us who is not descended from this small handful of original migrants who one day set out in search of a welcoming land in which to bear fruit. From fertile loves and tamed landscapes, over millennia, it is our common ancestors who built the world that we share today as a heritage. Some will say that these distant ancestors gradually became sedentary, that through abundance and forgetting hunger, some even claimed rights over the fertile mounds that the most selfish of them had ended up with. surround with immobile barricades. However, on a global scale, we only need to wait a few hundred years to realize that even the forests are moving and that, listening carefully to them rustling under our feverish hands with so many epics, the branch of the walker and the trunk of the canoe do not say anything else. Life has always been about movement. In the age of the Anthropocene, this is the meaning of the tiny guerrilla gardening action that I am carrying out today. Because I want to tell the mallards, the brownshirts and all those who tinkle in the shadows, that nature is stronger than the smallness of their minds. I don't need my reflection in a pond to realize that all these humans drifting on the water are us. We, the little joys pushed by the wind just waiting to sprout. For the three little girls to whom I also taught how to make walnut boats.

<u>Paysages monétaires internationaux (2012-2022)</u>

Enfant, je collectionnais les petites coupures étrangères rapportées de voyages par mes proches. Se plonger dans leur contemplation minutieuse, c'était comme partir à mon tour. Un univers immense s'ouvrait à moi que je me jurais de sillonner plus tard. Ces dernières années, j'ai la chance de le faire

dans le cadre de ma pratique artistique qui aborde notamment la « crise » économique mondiale. Une de ses premières manifestations ayant été financière, la passion numismatique m'a naturellement rattrapé et j'ai souhaité donner dans mes œuvres une place particulière au billet de banque et à sa charge symbolique.
Objet visuel singulier, son intérêt réside paradoxalement dans sa valeur d'échange – fiduciaire – et non dans ses qualités esthétiques.
Son iconographie est cependant extrêmement soignée, pour souligner son caractère précieux, mais aussi pour en faire un véhicule identitaire porteur d'idéologies. Ici tout est parfaitement ordonné, la réalité est enjolivée, voire franchement travestie. On oscille le plus souvent entre image d'Épinal et propagande, ce qui, là encore, n'est pas le moindre des paradoxes pour de petits papiers imprimés foisonnants aujourd'hui de dispositifs anti-falsification,

J'ai beaucoup insisté sur le premier aspect, la valeur transactionnelle, relationnelle, de l'argent dans l'installation : « Compte rendu» (description comptable d'un tour du monde qui résume les multiples rencontres de voyage à des échanges marchands) proposé en 2011 à l'Espace Vuitton prolongée toute l'année par l'action : « J'achète votre âmitié » (achat d'âm(e)-itiés grâce à des billets de banques réalisés par mes soins).
J'ai abordé aussi la création monétaire, la financiarisation et l'aspect identitaire attachés aux billets de banque avec le projet : « Superadditum » réalisé en Islande.
Avec la série des : « Global monetary landscape » je souhaitais explorer plus avant la dimension visuelle des billets de banque. Celle-ci reprenant avec le temps le dessus sur leur valeur « fiduciaire » dans un lent processus de « démonétisation » qui semble s'accélérer avec la crise. L'image, la valeur décorative du billet devenant ainsi exceptionnellement plus importante que sa valeur financière (…)
Je voulais me perdre dans l'espace imaginaire proposé par la plupart des billets qui offrent aux regardeurs méticuleux des paysages idylliques, des édifices imposants et des couchers de soleils interminables. Je voulais porter un regard critique sur ces territoires utopiques plus proches du rêve que de la réalité sans pour autant oublier l'émerveillement enfantin qui me saisissait jadis devant la profusion des costumes exotiques, des couleurs et des filigranes finement ciselés.
M'aidant une fois encore de mots, je suis parti des expressions : paysages monétaires et village global issues du jargon des économistes et je les ai rapproché du poète Georges Hugnet dont les collages surréalistes m'ont inspiré autant que ses textes.
Cet ancêtre, utilisateur avant l'heure du sampling et du copié-collé était par ailleurs dans les années 40 un grand résistant. Le confronter à l'image totalitaire des plus grands dictateurs mégalomanes de la planète affichant leurs effigies comme autant de signe incontournables de leur pouvoir sur une monnaie et donc sur un peuple ne m'en a paru que plus pertinent…

As a child, I collected small foreign notes brought back from trips by my loved ones. Immersing myself in their careful contemplation was like going my own way. An immense universe opened up to me that I swore to explore later. In recent years, I have had the chance to do this as part of my artistic practice which notably addresses the global economic "crisis". One of its first manifestations having been financial, the numismatic passion naturally caught up with me and I wanted to give a special place in my works to the banknote and its symbolic charge.
A singular visual object, its interest paradoxically lies in its exchange – fiduciary – value and not in its aesthetic qualities.
Its iconography is, however, extremely careful, to emphasize its precious character, but also to make it a vehicle of identity carrying ideologies. Here everything is perfectly ordered, reality is embellished, even frankly distorted. We most often oscillate between Epinal images and propaganda, which, again, is not the least of the paradoxes for small printed papers today teeming with anti-falsification devices,

I placed a lot of emphasis on the first aspect, the transactional, relational value of money in the installation: "Report" (accounting description of a world tour which summarizes the multiple travel

encounters with commercial exchanges) proposed in 2011 at the Espace Vuitton extended all year round by the action: "I buy your friendship" (purchase of friends using bank notes made by me).
I also addressed monetary creation, financialization and the identity aspect attached to bank notes with the project: "Superadditum" carried out in Iceland.
With the series: "Global monetary landscape" I wanted to further explore the visual dimension of banknotes. Over time, this regains the upper hand over their "fiduciary" value in a slow process of "demonetization" which seems to accelerate with the crisis. The image, the decorative value of the note thus becoming exceptionally more important than its financial value (…)
I wanted to lose myself in the imaginary space offered by most of the tickets which offer meticulous viewers idyllic landscapes, imposing buildings and endless sunsets. I wanted to take a critical look at these utopian territories, closer to dreams than to reality, without forgetting the childish wonder that once gripped me in front of the profusion of exotic costumes, colors and finely crafted filigrees.
Using words once again, I started with expressions: monetary landscapes and global village from the jargon of economists and I brought them closer to the poet Georges Hugnet whose surrealist collages inspired me as much as his texts.
This ancestor, a user before the time of sampling and copy-paste, was also a great resistance fighter in the 1940s. Confronting it with the totalitarian image of the greatest megalomaniacal dictators on the planet displaying their effigies as so many unavoidable signs of their power over a currency and therefore over a people seemed all the more relevant to me...

Civilisation à vendre (2015)

Les étiquettes « à vendre » et « à louer » sont omniprésentes dans les rues d'Athènes. Elles sautent aux yeux. Pas un quartier sans que l'on en remarque collées ça et là. On en trouve notamment sur les vitrines des magasins vides, dans les halls d'immeubles comportant des logements vacants, sur les pare-brises de voitures dont les propriétaires se séparent à regret… Le fait qu'elles soient standardisées en dit déjà long sur la dépersonnalisation et la quasi industrialisation des milliers de drames humains qu'on imagine derrière chacune d'elle. Pour cette installation ayant le vide pour thème principal, j'ai souhaité les associer, non à des adresses réelles, à des lieux ou des objets cédés à vil prix, mais aux grands noms de l'antiquité grecque tant j'ai le sentiment que cette culture millénaire, berceau de notre civilisation se trouve aujourd'hui elle aussi « vendue à la découpe ».
Le fait de présenter cette installation dans un centre d'art français à l'heure où certains d'entre eux sont réduits à la fermeture pour des raisons budgétaires ne doit évidemment rien au hasard…

"For sale" and "for rent" labels are omnipresent on the streets of Athens. They are obvious. There isn't a neighborhood where you don't notice some stuck here and there. We find them in particular on the windows of empty stores, in the lobbies of buildings with vacant housing, on the windshields of cars whose owners regretfully part with them... The fact that they are standardized already says a lot about the depersonalization and the quasi industrialization of the thousands of human tragedies that we imagine behind each of them. For this installation having emptiness as its main theme, I wanted to associate them, not with real addresses, with places or objects sold at low prices, but with the great names of Greek antiquity as I have the feeling that this ancient culture, the cradle of our civilization, is today also "sold in pieces".
The fact of presenting this installation in a French art center at a time when some of them are being forced to close for budgetary reasons obviously owes nothing to chance...

Vide aveuglant (2015)

Exarchia, Grèce, 15 mai 2015.

A chaque changement d'époque ses disparitions.
Lorsque l'invention de l'électricité embrasa les nuits de nos villes, les étoiles arrêtèrent de scintiller au-dessus de nos têtes.
Puis quand les vols bons marché nous donnèrent accès à un horizon lointain, c'était pour y découvrir l'acculturation provoquée par notre tourisme de masse.
Enfin, quand les appareils connectés se mirent à accompagner nos moindres faits et gestes, notre intimité se réduisit d'autant, prise en étau entre la cupidité des marchands et l'ingérence totalitaire des États.
Dans un mouvement comparable, en Grèce, quand le pays fut ébranlé par le grand basculement qu'on nomme aussi mondialisation néolibérale, quand on eut recours aux saignées mortifères des doctes savants de l'orthodoxie budgétaire. Quand, en d'autres termes, le peuple fut rançonné par la haute finance internationale, quand elle le fit rentrer à marche forcée dans le nouvel ordre économique mondial. Alors, là aussi, bien sûr, ce qu'il y avait avant ne fut plus.
Lors de mon premier séjour, il y a trois ans, le changement était déjà présent dans l'environnement urbain même si les panneaux publicitaires vides le tenaient à distance comme des écrans qui, à défaut de nourrir notre imaginaire asservi de consommateur, cachaient encore la misère qui n'allait pas tarder à éclater au grand jour.
Depuis, le trou de la dette s'est creusé dans les ventres et le vide s'est répandu :
Vies raccourcies, emplois évanouis, manque, absence, douleur, solitude.
La liste est terriblement longue. La poursuivre est un travail en creux. Il consiste à s'évertuer à donner à voir ce qui ne peut pas l'être, à prendre des chemins détournés pour inventorier le chaos.
Cette béance du verbe que chaque artiste visuel tente de combler dans un langage qui lui est propre. Aujourd'hui, celui-ci prend la forme d'un diaporama dans lequel textes et images se répondent.

Exarchia, Greece, May 15, 2015.

Each change of era has its disappearances.
When the invention of electricity set the nights of our cities alight, the stars stopped twinkling above our heads.
Then when cheap flights gave us access to a distant horizon, it was to discover the acculturation caused by our mass tourism.
Finally, when connected devices began to accompany our every move, our privacy was reduced accordingly, caught between the greed of merchants and the totalitarian interference of States.
In a comparable movement, in Greece, when the country was shaken by the great shift that we also call neoliberal globalization, when we resorted to the deadly bloodletting of the learned scholars of budgetary orthodoxy. When, in other words, the people were ransomed by international high finance, when it forced them into the new world economic order. So, there too, of course, what was there before was no more.
During my first stay, three years ago, change was already present in the urban environment even if the empty advertising panels kept it at bay like screens which, failing to feed our enslaved consumer imagination, still hid the misery which would soon come to light.
Since then, the debt hole has widened in people's stomachs and the emptiness has spread:
Shortened lives, vanished jobs, lack, absence, pain, loneliness.
The list is terribly long. Pursuing it is hollow work. It consists of striving to show what cannot be seen, of taking circuitous paths to inventory the chaos.
This gap in the word that each visual artist tries to fill in a language of their own. Today, it takes the form of a slideshow in which texts and images respond to each other.

Interview Global Snapshot (2015)

Yann, votre proposition pour La Panacée s'inscrit dans une série d'œuvres abordant la crise économique, le sujet vous intéresse tant que ça ?

- Disons que c'est plutôt lui qui s'intéresse à moi… D'ailleurs, je ne parlerais pas de crise, ce qui supposerait un retour possible à la situation antérieure. Je pense que les avancées techniques et la globalisation nous font basculer dans une autre époque. Nous vivons un changement de paradigme. Celui-ci a des conséquences directes sur la vie de chacun, notamment sur celle des artistes. Comme d'autres, je rends compte de ce mouvement. J'ai d'ailleurs le sentiment de ne pas vraiment avoir le choix.

Que voulez-vous dire ?

Comme le théorise le philosophe Stéphane Vial en employant le terme *d'onthophanie numérique*, les nouvelles technologies font plus que transformer notre société à la marge, comme s'il s'agissait de vulgaires gadgets. Elles transforment durablement notre expérience du monde et impliquent dès lors une nouvelle esthétique, c'est-à-dire une nouvelle manière de penser celui-ci du point de vue de l'art. Mais ces changements ne se limitent pas au champ de l'art, il existe évidemment un va et vient avec ceux qui s'opèrent de manière plus générale dans la société, l'économie, la politique. Numérique et globalisation sont liés, numérique et crise sont liés également, qu'on en juge simplement par l'importance du trading à haute fréquence dans l'épisode financier de 2008. Sans parler, par exemple, des problèmes démocratiques que posent l'utilisations des données.

- *Vous semblez dresser un tableau assez noir de la situation.*

Pas uniquement, la société horizontale, interconnectée, participative qu'anticipent des penseurs comme Jeremy Rifkin est aussi une des conséquences de cette mutation. Depuis quelques années, les pratiques artistiques ont d'ailleurs profondément évolué dans ce sens là. On a vu se développer un art du réseau, de la relation à l'autre, de l'échange instantané. Des choses qu'ont très bien perçues des précurseurs tels que l'artiste Fred Forest et qu'ont reprises sous une autre forme l'essayiste Nicolas Bourriaud avec son *Esthétique relationnelle*. Aujourd'hui, nous sommes à l'étape supérieure, dans une exposition comme *Globalsnapshot*, les créations prennent aussi la forme de flux qui vont et viennent. Difficile parfois de dire qui a fait quoi, qui s'est servi de quel élément pour le transformer et vice-versa.

Se pose alors la question du statut l'œuvre, de celui de l'artiste. Des questions de propriété matérielle autant qu'intellectuelle…

Oui, bien sûr. L'artiste se pose parfois en médiateur, en élément cristallisateur, en témoin, en passeur, en créateur d'artefacts dans un monde connecté en peer-to-peer. Je dis l'artiste, je devrais dire les millions d'artistes, car nous parlons d'une société de masse géographiquement globalisée. Chacun diffère dans ses intentions, ses moyens, son *background culturel*, mais chacun produit une vibration qui entre en résonance avec celle des autres pour produire un *bruit* artistique ininterrompu. Tout n'est pas positif pour autant. D'un point de vue social, le terme artiste dans les sociétés moderne se trouve à la croisée de plusieurs fonctions, ce qui l'empêche d'être clairement identifié…et souvent clairement rémunéré. Les records médiatisés d'un marché de l'art hautement spéculatif et le divertissement de masse que constituent les expositions *blockbuster* sont l'arbre qui cache une forêt de créateurs précaires. C'est ce que pointe le collectif *Economie solidaire* animé

notamment par l'artiste Pierre Belouïn qui réfléchit en ce moment à des propositions pour la ministre de la culture. Jusqu'ici, en France, nous avions la chance d'être soutenus par un réseau institutionnel exceptionnel. Mais là aussi, là plus qu'ailleurs, les choses sont en train de basculer.

Cela a-t-il une incidence directe sur votre travail ?

- Bien sûr. Au même titre qu'il existait par exemple en URSS un art d'avant-garde centré sur la performance - un art simple dans sa mise en œuvre et peu coûteux - je pense qu'apparaît aujourd'hui chez nous un *art de crise*. La situation oblige les artistes à se repenser, à repenser leur art. Ceux qui éprouvent la nécessité de créer essayent de trouver d'autres modes d'expression. Et ce nouveau contexte a une incidence d'un point de vue esthétique.

En ce qui me concerne, je pratique un art *low-cost*, un art de la débrouille, un art à la limite du dérisoire et de l'autodérision. J'aime travailler avec des bouts de ficelles pour me poser volontairement à l'opposé de certaines œuvres monumentales aux coûts de production pharaoniques. Cette manière de pratiquer ne m'empêche évidemment pas de faire les choses avec sérieux, voire gravité…

C'est-à-dire ?

- Une autre conséquence des changements brutaux que nous vivons est pour beaucoup la peur, le repli sur soi. Nous avons encore un exemple avec le résultat des dernières élections. Pour ma part, je suis convaincu que la curiosité, l'empathie sont une excellente manière de s'opposer à cette forme insidieuse de barbarie. Pour chacune de mes œuvres, je commence par me documenter longuement, puis j'essaye de me projeter en personne dans l'événement que je désire aborder. C'est si l'on veut un art d'investigation, d'expédition, d'immersion. Une manière plus physique que métaphorique d'aller vers l'autre. En ce moment, par exemple, je suis en Grèce pour l'exposition de La Panacée.

Qu'y faîtes-vous, du journalisme ?

- Non. Même si l'on pourrait dire qu'artistes et journalistes proposent tous deux une vision du monde, la place et les intentions de chacun diffèrent. Ce qui n'empêche pas certains artistes d'utiliser le documentaire à l'occasion. La *documenta 11* de Cassel en 2002, par exemple, a été une des expositions qui a fait date concernant ce moyen d'expression.

Personnellement, je pense me situer dans autre chose. Quand j'essaye de repeupler une ville fantôme espagnole de mannequins de paille pour aborder la crise immobilière, quand je change des dessins de billets de banque islandais contre du vrai argent pour parler de crise financière, quand j'emballe les poubelles de Marseille pour en faire des pochettes surprise pour SDF ou quand je repeins symboliquement en noir la ville portugaise de Grandôla en écho au chant révolutionnaire éponyme, je cherche plutôt à assimiler une situation pour créer un événement poétique. C'est ma manière d'en rendre compte en laissant si possible le champ d'interprétation ouvert. En ce sens, je crois qu'on ne peut pas parler véritablement d'information sinon au sens philosophique de donner une forme à quelque chose. Dans le cas présent, à Athènes, je suis à la recherche de tout ce qui a disparu depuis la crise. C'est fou comme un vide peut prendre de la place. Il en devient aveuglant. J'essaye modestement de donner une forme visible à ce vide.

Donner de la visibilité à un concept, finalement, je crois que c'est ça mon boulot…

Global Snapshot Interview

Yann, your proposal for La Panacée is part of a series of works addressing the economic crisis, does the subject interest you that much?

- Let's say that it's more him who is interested in me... Besides, I wouldn't talk about a crisis, which would imply a possible return to the previous situation. I think that technical advances and globalization are moving us into another era. We are experiencing a paradigm shift. This has direct consequences on everyone's life, particularly that of artists. Like others, I report on this movement. I also feel like I don't really have a choice.

What do you mean ?

As the philosopher Stéphane Vial theorizes using the term digital ontophany, new technologies do more than transform our society at the margins, as if they were common gadgets. They lastingly transform our experience of the world and therefore imply a new aesthetic, that is to say a new way of thinking about it from the point of view of art. But these changes are not limited to the field of art, there is obviously a back and forth with those which take place more generally in society, the economy, politics. Digital and globalization are linked, digital and crisis are also linked, judging simply by the importance of high-frequency trading in the financial episode of 2008. Not to mention, for example, the democratic problems posed by the use of Datas.

- You seem to paint a fairly gloomy picture of the situation.

Not only that, the horizontal, interconnected, participatory society that thinkers like Jeremy Rifkin anticipate is also one of the consequences of this mutation. In recent years, artistic practices have evolved profoundly in this direction. We have seen the development of an art of networking, of relationships with others, of instant exchange. Things that were very well perceived by precursors such as the artist Fred Forest and that the essayist Nicolas Bourriaud took up in another form with his Relational Aesthetics. Today, we are at the next stage, in an exhibition like Globalsnapshot, the creations also take the form of flows that come and go. It is sometimes difficult to say who did what, who used which element to transform it and vice versa.

The question then arises of the status of the work, that of the artist. Questions of material as well as intellectual property…

Yes of course. The artist sometimes poses as a mediator, a crystallizing element, a witness, a passer, a creator of artifacts in a peer-to-peer connected world. I say the artist, I should say the millions of artists, because we are talking about a geographically globalized mass society. Each one differs in its intentions, its means, its cultural background, but each produces a vibration which resonates with that of the others to produce an uninterrupted artistic noise. Not everything is positive though. From a social point of view, the term artist in modern societies finds itself at the crossroads of several functions, which prevents it from being clearly identified...and often clearly remunerated. The publicized records of a highly speculative art market and the mass entertainment of blockbuster exhibitions are the tree that hides a forest of precarious creators. This is what the Solidarity Economy collective points out, led in particular by the artist Pierre Belouïn, who is currently considering proposals for the Minister of Culture. Until now, in France, we had the chance to be supported by an exceptional institutional network. But there too, there more than elsewhere, things are changing.

Does this have a direct impact on your work?

Résultats de traduction

Résultat de traduction

- Of course. Just as there existed, for example, in the USSR an avant-garde art centered on performance - an art that was simple in its implementation and inexpensive - I think that an art of crisis is appearing in us today. The situation forces artists to rethink themselves, to rethink their art. Those who feel the need to create try to find other modes of expression. And this new context has an impact from an aesthetic point of view.

As far as I am concerned, I practice a low-cost art, an art of resourcefulness, an art bordering on the ridiculous and self-deprecating. I like working with pieces of string to deliberately pose in opposition to certain monumental works with pharaonic production costs. This way of practicing obviously does not prevent me from doing things seriously, even seriously...

That's to say ?

- Another consequence of the brutal changes we are experiencing is for many people fear and withdrawal. We have yet another example with the result of the last elections. For my part, I am convinced that curiosity and empathy are an excellent way to oppose this insidious form of barbarity. For each of my works, I start by documenting myself at length, then I try to project myself in person into the event that I wish to address. It is, if you want, an art of investigation, of expedition, of immersion. A more physical than metaphorical way of reaching out to others. Right now, for example, I'm in Greece for the Panacea exhibition.

What do you do there, journalism?

- No. Although it could be said that artists and journalists both offer a vision of the world, the place and intentions of each differ. Which does not prevent certain artists from using documentary on occasion. Documenta 11 in Cassel in 2002, for example, was one of the landmark exhibitions concerning this means of expression.

Personally, I think I fit into something else. When I try to repopulate a Spanish ghost town with straw mannequins to address the real estate crisis, when I exchange drawings of Icelandic banknotes for real money to talk about the financial crisis, when I pack up the trash cans of Marseille to making surprise bags for the homeless or when I symbolically repainted the Portuguese town of Grandôla black in echo of the eponymous revolutionary song, I rather seek to assimilate a situation to create a poetic event. This is my way of reporting on it, leaving the field of interpretation open if possible. In this sense, I believe that we cannot truly speak of information except in the philosophical sense of giving a form to something. In this case, in Athens, I am looking for everything that has disappeared since the crisis. It's crazy how much space an empty space can take up. It becomes blinding. I modestly try to give visible form to this void.

Giving visibility to a concept, ultimately, I think that's my job…

Fin d'émission dans 15 mn (2015)

Le 11 juin 2013, la grande chaîne publique grecque ERT cesse d'émettre brutalement sur décision du gouvernement, laissant un grand vide dans le paysage audiovisuel du pays.

Deux ans après, inversant les rôles pour 15 minutes d'émission en boucle dans un centre d'art, j'interviewe la journaliste Eve Tsirigotaki qui revient sur cet épisode inédit dans l'histoire d'un pays occidental.

End of program in 15 minutes On June 11, 2013, the major Greek public channel ERT suddenly stopped broadcasting by government decision, leaving a big void in the country's audiovisual landscape. Two years later, reversing the roles for 15 minutes of looped broadcast in an art center, I interview journalist Eve Tsirigotaki who returns to this unprecedented episode in the history of a Western country.

V.T.R.I.O.L (2014)

Le Cailar, 3 juillet 2014, anniversaire des 100 ans de l'impôt sur le revenu en France.

Je suis un « provincial », comme disent dédaigneusement les parisiens. Mais j'ai la folie de penser que c'est mon village, Le Cailar, qui est au centre du monde.
Entre autres particularités insoupçonnables, j'ai découvert fortuitement que c'est là qu'était née, au milieu du douzième siècle, la notion de proportionnalité de l'impôt. Pour la première fois dans toute l'Europe médiévale, ce n'était plus par feu (par foyer) indifférenciés que fut calculé le tribut exigé des habitants pour restaurer les fortifications locales, mais en juste proportion des biens de chaque famille, évalués sur pièces par une commission ad hoc.
J'avais depuis longtemps l'intention d'aborder ce lourd sujet dans ma série d'œuvres traitant de la crise économique. Ce point de départ historique qui flattait mon chauvinisme ne pouvait donc pas mieux tomber. A l'heure où l'on fête dans le sang et les larmes les 100 ans de l'instauration de l'impôt sur le revenu, à l'heure du scandale Cahuzac, des manifestations de pigeons et autres bonnets rouges, il était temps de s'y mettre.
Comme souvent, j'ai commencé par remettre les choses en perspective. A la vue de ce document médiéval, en quelques secondes, j'imaginais mes lointains ancêtres – petits malins forcément – essayant de dissimuler quelque mobilier, deux ou trois poules pour faire baisser un peu la douloureuse. Car il faut l'avouer, de nos jours comme jadis, peu s'acquittent avec empressement de leur contribution. Quand gronde « la pompe à phynance », quelle que soit la méthode de calcul, on trouve toujours la somme injuste et excessive.
En ces temps difficiles, alors que l'augmentation des prélèvements obligatoires est censée aider la France à sortir d'une crise économique aiguë, à rembourser une dette, voire à laver une faute originelle que personne ne se souvient vraiment d'avoir commise – et pour cause – certains ont l'impression que la charge n'est pas partagée équitablement, que les recettes communes sont détournées au profit de quelques uns, que l'impôt n'est, en somme, qu'une simple rapine des faibles par les forts mettant en œuvre des enjeux de pouvoir.
Quand on se penche sur l'histoire de celui-ci, on s'aperçoit qu'en y apportant quelques nuances, c'est bien de cela qu'il s'agit.
L'impôt descend des offrandes faites depuis toujours aux dieux dans l'espoir qu'ils accordent à leurs adorateurs une vie meilleure – ou tout le moins qu'ils les laissent végéter sans douleur dans une crédule sérénité animiste. Il se retrouve plus tard dans la part de ses richesses que l'on abandonnait de plus ou moins bon gré aux seigneurs, aux gens d'armes pour leur ôter l'idée de vous massacrer comme qui rigole pour se distraire, pour qu'ils vous protègent éventuellement, dans leur jour de bonté, des hordes de pillards venus d'ailleurs.

Depuis toujours, il est une aliénation librement consentie d'une partie de sa liberté et de ses biens, un mal jugé nécessaire dans la perspective d'en conserver le reste, la soumission consciente à un pouvoir. Et ce pouvoir souverain, désormais laïque, envisagé à une échelle suffisamment grande pour que l'intérêt particulier disparaisse au profit d'un intérêt collectif n'est rien de moins que ce que nous nommons aujourd'hui l'état. Payer l'impôt et donner éventuellement son avis sur son utilisation, c'est abandonner son statut d'individu isolé et vulnérable pour devenir un citoyen soumis à des lois contraignantes mais protectrices ; c'est accepter en connaissance de cause de faire société. Les particularités fiscales se calquant dès lors celles du système social de l'état considéré.
Plus la société est inégalitaire, plus l'impôt l'est aussi. Avec une tendance naturelle, comme il est issu d'un rapport de force, à se concentrer alors sur les plus faibles. Dans l'antique citée athénienne, seuls les métèques le payaient, sous l'ancien régime français, c'était le tiers état.
Avec la mondialisation financière et la révolution numérique, il semblerait que les plus riches d'entre nous aient à nouveau les capacités techniques de se distinguer du commun des mortels, même si l'utilisation à la mode de comptes localisés dans des paradis fiscaux n'est pas complètement validé par la loi (mais pas véritablement réprimé non plus).
En tout cas, le malaise est palpable. Car l'impôt procède d'un fragile équilibre, pour être librement consenti, il doit être un tant soi peu équitable, légitime, il faut que chacun y trouve avantage. Sinon, loin de d'être le ciment de la cohésion sociale, il peut la faire tomber en morceaux.
Avec ironie, je repense à d'autres documents d'archives découverts dans mon minuscule village.
Les fortifications citées plus haut, édifiées au douzième siècle grâce au tribut des villageois furent détruites deux cent ans plus tard par des tuchins, des paysans errant venus de Beaucaire, des personnes « sur la touche », des marginaux harassés par les ponctions exorbitantes des grands seigneurs régionaux et que quelques mauvaises récoltes de trop avaient ruinés.
Pourquoi détruire mon village en particulier ? J'ai peut-être une explication liée à l'activité principale de ses habitants d'alors. Beaucoup étaient sauniers, marchands de sel, douaniers… Et c'est là que l'histoire de ma région croise une nouvelle fois celle que les parisiens affublent pompeusement d'un grand H.
Les plus importants salins du Languedoc remontent à Charlemagne et leurs vestiges se trouvent à un jet de pierre de mon clocher, à Peccais. Un peu plus tard, les tombereaux garnis de cristaux blancs partiront d'Aigues-Mortes, à quinze kilomètres, mais c'est pareil, la route du sel commençant bien là pour saupoudrer la moitié sud du royaume.
Le sel… L'histoire des prélèvements obligatoires n'en manque pas. Aussi vrai que la gabelle du sel fut l'impôt le plus détesté du moyen-âge. Mise en place en 1343 par Philippe VI, elle perdura jusqu'à la révolution. Inégalitaire s'il en fut, elle imposait à chacun d'acheter du sel en grande quantité, quels que soient ses besoins réels et à prix d'or. Les leveurs d'impôt réussissant ainsi mieux que les alchimistes la transmutation des éléments. En conséquences, les révoltes paysannes, les jacqueries contre le pouvoir central se multiplièrent jusqu'à l'épilogue sanglant de 1789 que l'on sait
Quelques siècle plus tard, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Gandhi fit de cette même injustice le symbole qui lui permit d'arracher, avec la fameuse « marche du sel », l'indépendance de l'Inde au Royaume-Uni.
Car le sel est un élément à part, d'une richesse symbolique universelle et d'une histoire locale dont j'ai un peu hérité et qui ne l'est pas moins. Paracelse, alchimiste pour les uns, père de la science et de la médecine moderne pour les autres, en fit au 16 ème siècle une des trois substances fondamentales avec le soufre et le mercure. Ce n'est pas rien. Pas rien qu'en dérive aujourd'hui le mot salaire. Salaire de misère, salaire de la peur, peur surtout de ne plus en avoir. (Pour l'anecdote, le film du même nom, sera d'ailleurs lui aussi tourné en partie dans les marais qui entourent mon village.)
Voilà pourquoi j'ai souhaité mettre le sel au centre de cette œuvre sur l'impôt.
Et quoi de plus parlant pour illustrer sa nature particulière que cette phrase maçonnique inscrite en abrégé dans la méditative et métaphorique caverne du sel : « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant, tu trouveras la pierre sacrée »…

Cette injonction est une façon d'inviter l'impétrant à exprimer l'essentiel, sa « quintessence », à creuser en soi, ce soi minuscule qui est toujours au centre de notre monde humain.
Tout part de là. Gandhi, encore lui, le disait formidablement avec : « sois le changement que tu veux en ce monde ».
A bien y réfléchir (je m'y essaye parfois), il ne sert à rien de s'en prendre aux banksters, à l'idéologie ultra-libérale, à l'individualiste de masse, à la corruption des hautes sphères de l'état, au diable en personne et au bouc Azazel qui comploteraient de concert pour nous saigner à blanc.
La vérité est que l'on ne peut s'en remettre aux autres, se décharger de notre responsabilité d'hommes debout simplement en votant et en offrant de temps à autres à la chèvre peureuse qui sommeille en nous un peu de notre sel démocratique pour agonir ensuite la terre entière de nos reproches amers.
Tout ceci serait trop simple, un renoncement facile. Ce serait faire preuve d'une foi idolâtre en un au-delà républicain qui s'occuperait de tout à notre place, par procuration. C'est nous qui sommes le sel de cette société, elle n'est faite de rien de plus. En renonçant y en prendre notre part active, c'est nous qui nous livrons résignés, par petits bouts, à la baudruche caprine qui enfle en se nourrissant de nos faiblesses.
Car ces amuses gueules, ces offrandes, ces amulettes dérisoires ne suffiront pas à contenter ses ardeurs destructrices. Faîte de rage, de rancune et de peur, elle avalera ses adorateurs naïfs en entier, sans doute jusqu'au dernier.
Le bon Daudet le sait, Gringoire et son double fasciste n'en parlons pas : la réalité nous rattrapera, autrement plus féroce que les animaux mystiques que nous nous construisons en pensée. En 1893 déjà, la barbarie s'abattait sur les sauniers italiens venus travailler à Aigues-Mortes. Son ombre plane à nouveau sur mon village qui vient d'offrir à l'extrême droite un siège de député.

Elle sera sans pitié pour les poètes et les rêveurs…

Le Cailar, July 3, 2014, anniversary of 100 years of income tax in France.

I am a "provincial", as the Parisians disdainfully say. But I am crazy to think that it is my village, Le Cailar, which is at the center of the world.
Among other unsuspected particularities, I discovered accidentally that this is where the notion of proportionality of tax was born, in the middle of the twelfth century. For the first time in all of medieval Europe, it was no longer per undifferentiated fire (per household) that the tribute demanded from the inhabitants to restore local fortifications was calculated, but in fair proportion to the property of each family, assessed on documents. by an ad hoc commission.
I had long intended to tackle this heavy subject in my series of works dealing with the economic crisis. This historical starting point which flattered my chauvinism could therefore not have come at a better time. At a time when we are celebrating in blood and tears the 100th anniversary of the introduction of the income tax, at a time of the Cahuzac scandal, demonstrations by pigeons and other red hats, it was time to get started.
As is often the case, I started by putting things into perspective. At the sight of this medieval document, in a few seconds, I imagined my distant ancestors – clever little ones of course – trying to hide some furniture, two or three chickens to ease the pain a little. Because it must be admitted, today as in the past, few eagerly pay their contribution. When "the phynance pump" roars, whatever the method of calculation, we always find the sum unfair and excessive.
In these difficult times, when the increase in compulsory contributions is supposed to help France emerge from an acute economic crisis, to repay a debt, or even to clean up an original mistake that no one really remembers having committed - and for good reason - some have the impression that the burden is not shared equitably, that common revenues are diverted for the benefit of a few, that tax is, in short, nothing more than a simple plunder of the weak by the strong people implementing power issues.

When we look at the history of it, we realize that by bringing a few nuances to it, that's really what it's about.

The tax comes from offerings that have always been made to the gods in the hope that they will grant their worshipers a better life – or at the very least let them vegetate painlessly in credulous animist serenity. It is found later in the part of its wealth which we abandoned more or less willingly to the lords, to the men-at-arms to take away from them the idea of massacring you like someone who laughs to distract themselves, so that they possibly protect you, in their day of kindness, from hordes of plunderers from elsewhere.

It has always been a freely consented alienation of part of one's freedom and one's property, an evil deemed necessary in the perspective of preserving the rest, conscious submission to a power. And this sovereign power, now secular, envisaged on a scale large enough for particular interest to disappear in favor of a collective interest, is nothing less than what we call the state today. Paying the tax and possibly giving your opinion on its use means abandoning your status as an isolated and vulnerable individual to become a citizen subject to restrictive but protective laws; it is knowingly accepting to form a society. The tax particularities therefore follow those of the social system of the state in question.

The more unequal the society, the more unequal the tax. With a natural tendency, as it comes from a balance of power, to concentrate on the weakest. In the ancient Athenian city, only the metics paid it, under the old French regime, it was the third estate.

With financial globalization and the digital revolution, it would seem that the richest among us once again have the technical capabilities to distinguish themselves from ordinary mortals, even if the fashionable use of accounts located in tax havens does not is not completely validated by the law (but not really repressed either).

In any case, the unease is palpable. Because the tax comes from a fragile balance, to be freely agreed, it must be somewhat equitable, legitimate, everyone must benefit from it. Otherwise, far from being the cement of social cohesion, it can cause it to fall apart.

With irony, I think back to other archival documents discovered in my tiny village.

The fortifications mentioned above, built in the twelfth century thanks to tribute from the villagers, were destroyed two hundred years later by tuchins, wandering peasants from Beaucaire, people "on the sidelines", marginalized people harassed by the exorbitant levies of the greats. regional lords and who had been ruined by a few too many bad harvests.

Why destroy my particular village? I perhaps have an explanation linked to the main activity of its inhabitants at the time. Many were salt workers, salt merchants, customs officers... And this is where the history of my region intersects once again with that which Parisians pompously adorn with a capital H.

The most important salt works in Languedoc date back to Charlemagne and their remains are located a stone's throw from my bell tower, in Peccais. A little later, the carts decorated with white crystals will leave from Aigues-Mortes, fifteen kilometers away, but it's the same, the salt route starting there to sprinkle the southern half of the kingdom.

Salt… The history of compulsory levies is not lacking. As true as the salt tax was the most hated tax of the Middle Ages. Established in 1343 by Philippe VI, it lasted until the revolution. Unequal if ever there was one, it required everyone to buy salt in large quantities, whatever their real needs and at a high price. Tax collectors thus succeeded better than alchemists in the transmutation of the elements. As a result, peasant revolts and uprisings against central power multiplied until the bloody epilogue of 1789 that we know

A few centuries later, the same causes producing the same effects, Gandhi made this same injustice the symbol which allowed him to wrest, with the famous "salt march", the independence of India from the United Kingdom.

Because salt is a separate element, with a universal symbolic richness and a local history which I have inherited a little and which is no less so. Paracelsus, alchemist for some, father of science and modern medicine for others, made it in the 16th century one of the three fundamental substances with sulfur and mercury. It's not nothing. Not just that the word salary derives from it today. Poverty wages,

wages of fear, fear above all of not having any more. (For the record, the film of the same name will also be partly filmed in the marshes surrounding my village.)
This is why I wanted to put salt at the center of this work on taxes.
And what could be more telling to illustrate its particular nature than this Masonic phrase inscribed in abbreviation in the meditative and metaphorical cavern of salt: "Visit the interior of the earth and by rectifying, you will find the sacred stone"…
This injunction is a way of inviting the applicant to express the essential, his "quintessence", to dig into himself, this tiny self which is always at the center of our human world.
It all starts from there. Gandhi, again, said it wonderfully: "be the change you want in this world".
When you think about it (I try sometimes), there is no point in attacking the banksters, the ultra-liberal ideology, the mass individualist, the corruption of the upper echelons of society. state, to the devil himself and to the goat Azazel who would plot together to bleed us dry.
The truth is that we cannot rely on others, discharge our responsibility as standing men simply by voting and offering from time to time to the timid goat that lies dormant in us a little of our democratic salt to then to agonize the whole earth with our bitter reproaches.
All this would be too simple, an easy renunciation. This would be showing an idolatrous faith in a republican afterlife which would take care of everything for us, by proxy. It is we who are the salt of this society, it is made of nothing more. By renouncing to take our active part in it, it is we who give ourselves up resignedly, in small pieces, to the goat's balloon which swells by feeding on our weaknesses.
Because these appetizers, these offerings, these ridiculous amulets will not be enough to satisfy his destructive ardor. Filled with rage, resentment and fear, she will swallow her naive worshipers whole, probably every last one.
Good Daudet knows it, Gringoire and his fascist double let's not talk about it: reality will catch up with us, much more ferocious than the mystical animals that we construct for ourselves in our minds. Already in 1893, barbarism fell on the Italian salt workers who came to work in Aigues-Mortes. Its shadow once again hangs over my village which has just offered the far right a deputy seat.

It will be merciless for poets and dreamers...

Les hommes de pailles (Ou le repeuplement d'une ville déserte) **(2013)**

El Quiñon, 8 octobre 2013.

« Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? » déclamait messire de la Fontaine devant le surintendant des finances Fouquet. Les aventureux bâtisseurs hélas, quand leur mégalomanie porte ombrage au Soleil, finissent parfois par goûter aux gravas ou à la paille moisie des cachots.
Ainsi advint-il de Francisco Hernando, promoteur du quartier El Quiñon de Seseña nuevo dont la folie des grandeurs causa la retentissante faillite. Son histoire restera exemplaire de la crise immobilière qui touche l'Espagne depuis 2008.
Dans sa ville mirage prévue pour 40 000 résidents, ils ne sont que 3000, se débattant au quotidien pour survivre dans un environnement hostile, démesuré, sans infrastructures ni convivialité. Comme dans l'Utopia de Thomas More, le rêve peut toujours virer au cauchemar : la population se retrouve sur une île coupée du monde, dispersant le long des avenues aux murs de vent cette sourde intuition : Abraxa / Seseña, cités nées de la finance et des mathématiques sont des villes de fous. On a beau calculer et recalculer, sans humanité, tout habitat est un non lieu. En langage de maçon, on nomme ça un beau gâchis !
La situation ne peut pas laisser indifférent : En Espagne, ruinés par la crise, nombre de personnes se retrouvent sans toit, se serrent chez leurs parents, errent de mobile-home en vans pourrissants – précaires travellers, nomades économiques – tandis qu'au même moment, des centaines de logements neufs les narguent de leur monstrueuse vacuité.

Alors, malgré eux, certains s'enfoncent, d'autres s'insurgent.
Toujours sur la route, distillant en moi les raisins de la colère, j'ai seulement envie de prendre un camion et d'être sur place. Je pourrais tout aussi bien prendre Rossinante, tant la cause parait perdue d'avance. En rejoignant ainsi dans la fiction l'homme de la Manche face aux moulins à vent, j'assumerais comme lui mon goût pour les valeurs que d'autres jugent désuètes, à contre courant. Comme lui également, j'oserais la fantaisie de donner un corps imaginaire à mes indignations.
Une idée simple, littérale : Repeupler la ville d'épouvantails. Vous savez, ces silhouettes familières, anthropomorphes, qui éloignent les vautours et rassurent les humains. Depuis la nuit des temps, il me semble que c'est aussi à quoi servent les statues, les totems : à combler nos solitudes métaphysiques, à cristalliser nos peurs face aux ailes menaçantes de la nuit. C'est aussi à ça que serviront mes sculptures de haillons et de bouts de ficelles, à faire reculer l'isolement de l'artiste dans son atelier, dans sa vie, dans son art. Disposées aux quatre coins d'une ville fantôme ces silhouettes habillées de mes vieux vêtements, reprenant mes proportions, écartèleront la folle profondeur de mes doutes pour mieux les tenir à distance.
Rien de bien extravagant après tout, je m'inscrirai dans la longue tradition populaire des carnavals espagnols. Moi aussi j'aurai mes Hombre de Paja, construits dans la matière dont on fait les vieilles chansons, celles qu'on brûle pour mieux les faire renaître. Des hommes d'herbes sèches, tressés de nature éternelle. Car, n'en déplaise aux trois petits cochons, c'est prouvé : la paille résiste au feu mieux que le béton.
C'est une bonne nouvelle, surtout quand on sait qu'en Espagne, employer la « stratégie de l'homme de paille » consiste à caricaturer les idées de son adversaire pour les discréditer. Un peu comme certains marchands de sacs de ciment et de prêts hypothécaires le font avec ces Indignados hirsutes et mal fagotés. Ceux-là même qui se piquaient de vouloir transformer la Puerta del sol de Madrid en Plaza de la Solidaridad. Tout n'est peut-être pas perdu alors ?
Est-ce vraiment ridicule de faire tout ce foin, de penser que les chiffres passent après les humains, de vouloir habiter le monde autrement ?
Les membres d'Occupy Wall Street ne disent pas autre chose. Ils parlent d'une présence active au monde, ils animent un mouvement profond, puissant. Ils déterrent un à un les pavés des grands bâtisseurs, les vrais, ceux de l'esprit : Heidegger, Bachelard, Arendt, Bourdieu, Lefevre, Levinas. Ils les balancent à la gueule des barbares. Moi, je ne suis pas un théoricien, je comprends peu et surtout lentement. Je serais plutôt du genre à prendre des idées toutes faites et à m'en servir pour bricoler de petites métaphores en comptant sur les « déviances créatrices du langage ». De Ricoeur l'humaniste, je pense ainsi appliquer la leçon en me racontant des histoires pour exister.
Comme le dit Hölderlin mieux que tous avec sa formule « L'essentiel, sans doute, c'est d'essayer d'habiter poétiquement le monde, la maison du monde . »
C'est dans cet esprit que je partirai vers le sud avec le coffre plein . Le lecteur mp3 à fond sur le bitume.

Adalante compañeros !

« Vienen las hierbas, hijo; ya suenan sus espadas de saliva por el cielo vacío. » Frederico Garcia Lorca.

El Quiñon, October 8, 2013.

"What spirit does not beat the countryside? Who doesn't build castles in Spain? » declaimed Messire de la Fontaine in front of the superintendent of finances Fouquet. The adventurous builders unfortunately, when their megalomania overshadows the Sun, sometimes end up tasting the rubble or the moldy straw of the dungeons.
This is what happened to Francisco Hernando, developer of the El Quiñon district of Seseña nuevo, whose madness of grandeur caused his resounding bankruptcy. Its history will remain exemplary of the real estate crisis that has affected Spain since 2008.

In its mirage city planned for 40,000 residents, there are only 3,000, struggling daily to survive in a hostile, disproportionate environment, without infrastructure or conviviality. As in Thomas More's Utopia, the dream can always turn into a nightmare: the population finds itself on an island cut off from the world, dispersing this dull intuition along the wind-walled avenues: Abraxa / Seseña, cities born from finance and mathematics are crazy towns. No matter how much we calculate and recalculate, without humanity, any habitat is a non-place. In mason's language, we call it a big waste!
The situation cannot leave us indifferent: In Spain, ruined by the crisis, many people find themselves homeless, huddled together with their parents, wandering from mobile homes to rotting vans – precarious travelers, economic nomads – while at the same time At the moment, hundreds of new homes taunt them with their monstrous emptiness.
So, despite themselves, some sink in, others rebel.
Always on the road, distilling the grapes of anger within me, I just want to take a truck and be there. I might as well take Rocinante, as the cause seems lost in advance. By thus joining the man from La Manche facing the windmills in fiction, I would embrace like him my taste for values that others consider obsolete, going against the grain. Also like him, I would dare the fantasy of giving an imaginary body to my indignations.
A simple, literal idea: Repopulate the town with scarecrows. You know, those familiar, anthropomorphic silhouettes that ward off vultures and reassure humans. Since the dawn of time, it seems to me that this is also what statues and totems are for: to fill our metaphysical solitudes, to crystallize our fears in the face of the threatening wings of the night. This is also what my sculptures of rags and pieces of string will be used for, to reduce the isolation of the artist in his studio, in his life, in his art. Arranged in the four corners of a ghost town, these silhouettes dressed in my old clothes, resuming my proportions, will tear apart the crazy depth of my doubts to better keep them at bay.
Nothing too extravagant after all, I will be part of the long popular tradition of Spanish carnivals. I too will have my Hombre de Paja, built in the material from which we make old songs, those that we burn to better bring them back to life. Men of dry grass, woven with eternal nature. Because, no offense to the three little pigs, it's proven: straw resists fire better than concrete.
This is good news, especially when we know that in Spain, using the "straw man strategy" consists of caricaturing the ideas of your opponent to discredit them. A bit like some sellers of bags of cement and mortgage loans do with these shaggy and frumpy Indignados. The very people who prided themselves on wanting to transform the Puerta del Sol in Madrid into the Plaza de la Solidaridad. Perhaps all is not lost then?
Is it really ridiculous to make all this hay, to think that numbers come after humans, to want to inhabit the world differently?
The members of Occupy Wall Street say nothing else. They speak of an active presence in the world, they animate a deep, powerful movement. One by one they unearth the paving stones of the great builders, the real ones, those of the spirit: Heidegger, Bachelard, Arendt, Bourdieu, Lefevre, Levinas. They throw them in the mouths of the barbarians. I am not a theoretician, I understand little and especially slowly. I would rather be the type to take ready-made ideas and use them to tinker with little metaphors by counting on the "creative deviances of language". From Ricoeur the humanist, I think I will apply the lesson by telling myself stories to exist.
As Hölderlin says better than all with his formula "The essential thing, undoubtedly, is to try to poetically inhabit the world, the house of the world. »
It is in this spirit that I will head south with a full trunk. The mp3 player at full blast on the asphalt.

Adalante compañeros!

"Vienen las hierbas, hijo; There is some saliva in the sky. »Frederico Garcia Lorca.

L'œuvre au noir (2013)

Le 15 février 2013, un frisson d'émotion parcourut les bancs du parlement portugais. Une chanson s'élevait de la tribune réservée au public, Grândola, vila morena. Le peuple debout donnait de la voix du balcon pour exprimer son désespoir face aux ravages des plans d'austérité imposés par la troïka. Trop c'était trop. Comme quarante ans plus tôt, en cette nuit du 25 avril 1974, quand la radio Renascença diffusa ce chant de José Afonso pour la postérité, vibrant signal du début de l'insurrection des œillets qui allait renverser le régime fasciste. Depuis, les manifestations de la misère rythmées par ce chant se sont multipliées dans toutes les grandes villes du pays et je me suis fait traduire Grândola, ville brune, l'hymne révolutionnaire portugais. Je ne doutais pas qu'il reprenne à son compte l'idéal de toute démocratie, celle d'un peuple fraternel, égalitaire et souverain.

Sans doute par déformation professionnelle, c'est le brun du titre qui a attiré mon attention. Qu'avait voulu exprimer le poète exactement par cette métaphore ? Quelle était l'influence d'une couleur sur une situation pour ne pas dire sur la marche du monde ? Qu'est-ce qui faisait par exemple que les extrémistes de tout poil fuient à ce point les teintes vives et joyeuses ? J'échafaudais une interprétation quand, à l'autre bout de l'Europe, j'appris justement qu'un commerçant stambouliote avait lancé une nouvelle mode : En marge de l'agitation de la place Taksim, Huseyin Cetinel et ses suiveurs se mettaient eux à repeindre les escaliers des villes turques des couleurs de l'arc-en-ciel pour exprimer leur envie de s'émanciper d'un pouvoir oppressant et corrompu.

C'est alors qu'une une idée me vint en mélangeant les deux histoires comme on mélange les pots de peinture.

J'allais descendre à côté de Lisbonne, à Grândola. J'allais lancer en grand mouvement de protestation populaire en incitant les habitants de cette ville symbole à repeindre cette fois-ci leurs escaliers, leurs trottoirs, les murs de leurs maisons du brun de leur chanson révolutionnaire. Ça aurait sacrément de la gueule un pays tout entier repeint en noir pour lancer à la face des comptables de Bruxelles le plus beau cri de désespoir que le monde ait jamais connu.

Oui l'économisme néo-libéral faisait passer peu à peu l'idéal européen à la grisaille, à la couleur poussiéreuse des ruines. Oui le brun du fascisme revenait sur l'Europe. Oui l'on n'avait plus qu'à porter le deuil du progrès social. Chiche, on allait le faire. Les habitants allaient se lever en masse pour signifier à coup de pinceaux que si le gouvernement voulait de la tristesse, de la sévérité, de la mortification, il allait être servi. Dans un délire, le chromoclaste huguenot reprenait le dessus sur le coloriste guilleret. Ce n'était sans doute pas mon confrère de Rodez qui allait me reprocher de vouloir me soulager de la sorte.

J'avais pensé à tout : Comme à l'aube de l'humanité, dans les cavernes de nos ancêtres, la peinture noire serait fabriquée avec de la cendre, celle de notre monde finissant. Je l'aurais mélangé au sang de l'Auroch pariétal, au sang du taureau ibérique, au sang de la bête fougueuse qui jadis enleva Europe pour satisfaire sa concupiscence et qui de deux corps étrangers fit naître une belle épopée. D'après les anciens, quand la situation est trop grave, il faut toujours procéder à un rituel païen de purification.

Malheureusement, je n'ai pas eu la ténacité d'aller jusqu'au bout. Pas du genre à avoir le couteau suffisamment aiguisé. Et je ne suis pas un meneur d'homme, loin de là. Je fais habituellement dans le dérisoire, le presque rien.

Alors je me suis résolu à noircir un Portugal imaginaire, un Portugal imagé par mes soins. Mon action consisterait à recouvrir partiellement de noir opaque les photographies que j'allais prendre de Grândola, à faire disparaître peu à peu la ville de mes vues comme si la civilisation entière disparaissait pour laisser la place au rien, au trou noir. Mais à la grande musique du big bang, j'allais opposer ma petite musique de chambre. Là où, dans le minuscule univers photonique se rejoue la lutte métaphorique de la lumière et de l'ombre, pour paraphraser Denis de Rougemont, j'allais tenter d'emprisonner l'âme dans la nuit de la matière.

Mais ne soyons pas manichéens, le noir lui-même, comme le rappelle Michel Pastoureau est un symbole ambivalent. A l'opposé du noir du deuil et de la finitude, il y a le noir matriciel, le noir du renouveau. Fille du Chaos, Nyx, déesse de la nuit est promise à une formidable descendance. Et dans

ma petite alchimie photographique, cette œuvre au noir n'est, je l'espère, qu'une avancée vers le magnum opus, vers l'accomplissement ultime qui motive tous les artistes.
Je formule le même vœu pour notre histoire commune.

Nous vivons la fin d'un monde. Puisse le prochain faire fleurir les couleurs sur le chemin de notre destinée.

On February 15, 2013, a thrill of emotion ran through the benches of the Portuguese parliament. A song rose from the platform reserved for the public, Grândola, vila morena. The people stood up and raised their voices from the balcony to express their despair at the ravages of the austerity plans imposed by the troika. Enough was enough. Like forty years earlier, on that night of April 25, 1974, when Renascença radio broadcast this song by José Afonso for posterity, a vibrant signal of the start of the carnation insurrection that would overthrow the fascist regime. Since then, the demonstrations of poverty punctuated by this song have multiplied in all the major cities of the country and I had Grândola, brown city, the Portuguese revolutionary anthem, translated. I had no doubt that he took up the ideal of all democracy, that of a fraternal, egalitarian and sovereign people.
No doubt through professional distortion, it was the brown of the title that caught my attention. What exactly did the poet want to express with this metaphor? What was the influence of a color on a situation, not to mention on the progress of the world? For example, what made extremists of all stripes so avoid bright and joyful colors? I was putting together an interpretation when, at the other end of Europe, I learned that an Istanbul merchant had launched a new fashion: On the fringes of the agitation of Taksim Square, Huseyin Cetinel and his followers were them to repaint the stairs of Turkish cities in the colors of the rainbow to express their desire to emancipate themselves from an oppressive and corrupt power.
It was then that an idea came to me to mix the two stories like you mix cans of paint.
I was going to get off near Lisbon, at Grândola. I was going to launch a major popular protest movement by encouraging the inhabitants of this symbolic city to this time repaint their stairs, their sidewalks, the walls of their houses with the brown of their revolutionary song. It would look really bad if an entire country were repainted black to throw in the faces of the accountants of Brussels the most beautiful cry of despair the world has ever known.
Yes, neo-liberal economism was gradually turning the European ideal into grayness, the dusty color of ruins. Yes, the brown of fascism was returning to Europe. Yes, we only had to mourn social progress. Chick, we were going to do it. The inhabitants were going to rise en masse to signal with brushstrokes that if the government wanted sadness, severity, mortification, it was going to be served. In a delirium, the Huguenot chromoclast regained the upper hand over the perky colorist. It was probably not my colleague from Rodez who was going to reproach me for wanting to relieve myself in this way.
I had thought of everything: As at the dawn of humanity, in the caves of our ancestors, black paint would be made with ash, that of our ending world. I would have mixed it with the blood of the parietal Auroch, with the blood of the Iberian bull, with the blood of the fiery beast which once kidnapped Europa to satisfy its lust and which from two foreign bodies gave birth to a beautiful epic. According to the ancients, when the situation is too serious, it is always necessary to carry out a pagan purification ritual.
Unfortunately, I didn't have the tenacity to follow through. Not the type to have a sharp enough knife. And I'm not a leader, far from it. I usually do insignificant, almost nothing.
So I resolved to blacken an imaginary Portugal, a Portugal imagined by me. My action would consist of partially covering with opaque black the photographs that I was going to take of Grândola, of making the city disappear little by little from my views as if the entire civilization were disappearing to leave room for nothing, for the black hole. But to the great music of the big bang, I was going to oppose my little chamber music. Where, in the tiny photonic universe, the metaphorical struggle of light and shadow is replayed, to paraphrase Denis de Rougemont, I was going to try to imprison the soul in the night of matter.

But let's not be Manichean, black itself, as Michel Pastoureau reminds us, is an ambivalent symbol. Opposite to the black of mourning and finitude, there is the matrix black, the black of renewal. Daughter of Chaos, Nyx, goddess of the night, is promised a formidable descendant. And in my little photographic alchemy, this work in black is, I hope, only a step towards the magnum opus, towards the ultimate accomplishment which motivates all artists.
I express the same wish for our common history.

We are experiencing the end of a world. May the next one make the colors bloom on the path to our destiny.

Surprise-Parti(e) (2013)

Samedi 12 janvier 2013, Planète Marseille,

Quand j'étais petit, j'étais petit… Le plus petit de ma classe.
Pour compenser, j'essayais d'avoir de l'humour (…) Je me souviens parfaitement du jour où je me suis moqué d'une camarade aux joues rougies de boutons disgracieux en lui chantant à tue tête : « Ce soir je serai la poubelle pour aller danser ». Son copain qui mesurait deux têtes de plus que moi n'avait pas trouvé ça drôle et m'avait mis peu après dans l'une d'elles.
Oui, vous avez bien lu, j'avais passé ma récrée enfermé dans un conteneur, avec un gros lourdaud assis sur le couvercle, c'est dire si je m'y connais en la matière.
L'odeur m'avait suivi toute une journée.
A dire vrai, elle m'est revenue souvent pendant mon tour du monde. Peu de pays ont des systèmes performants de collecte des déchets. Ailleurs, les habitants se débrouillent comme ils peuvent. Ce qui n'est pas brûlé, mangé par les animaux errants, finit par s'envoler aux quatre vents, par donner aux villes entières des faux airs de décharges géantes. Sans parler de ces no man's land où s'entassent jusqu'aux cieux fumants les cargaisons d'immondices que nous y abandonnons généreusement par super tankers interposés.
Ici, entre autres problèmes, notre modèle d'hyperconsommation de masse engendre au quotidien des montagnes de résidus, un processus de haute entropie comme dirait ce bon vieux Clausius.
La France produit en un an 355 millions de tonnes d'ordures, le monde 4 milliards.
Et à poubelle, poubelle et demie – ou plutôt à moitié. Car, aussi incroyable que cela paraisse, près de 50% des produits alimentaires achetés finissent non consommés au fond des conteneurs tandis que beaucoup, même dans notre pays opulent, n'ont pas les moyens de se nourrir ailleurs qu'aux « restos du cœur ».
J'ai découvert ce paradoxe malodorant au détour d'une de mes recherches sur la crise économique.
Peut-être naît-il du principe qui recommandait jadis de « manger selon son état » – état social s'entend – laissant aujourd'hui aux bien nés le septième ciel des restaurants étoilés, les nobles volatils et aux gueux le jus de poubelles et la lie de vin ?
« Plutôt un problème de gestion des flux, d'humeurs brouillées » aurait pu marmonner au moyen-âge un carabin de Montpellier, appliquant à la terre le « Tacuinum sanitatis ».
Il aurait eu probablement raison. Ne soyons pas manichéens, n'opposons pas les uns aux autres.
Il faut penser le système en termes de flux, de dynamique. Au cours de notre vie, nous oscillons tous plus ou moins d'un état à l'autre : un jour gaspilleur, un jour nécessiteux. Raison pour laquelle j'ai souhaité, en filant la métaphore nostalgique, intituler cette action : « Plaisir d'offrir, joie de recevoir ». Les choses vont dans les deux sens.
Comme sur les territoires passionnés de l'amour, le trop plein et le trop vide s'unissent et se recombinent à l'infini.
L'heure n'en est pas moins grave pour autant. A l'époque, cette collégienne ingrate dont j'étais sans doute un peu entiché m'avait valu une petite déconvenue. En me penchant une nouvelle fois sur une poubelle, je voulais la relativiser en la comparant à la véritable humiliation que vivent tous les jours

ceux qui s'y approvisionnent. Le faire à Marseille, ville du Fini-Parti m'a semblé judicieux. Histoire de bouléguer sur un air de Schnippel Disko les images qui se succédaient en moi.
La misère de ces ombres sans cesse plus nombreuses qui n'ont d'autre choix que de fouiller dans la merde des autres. La conviction d'un Tristam Stuart qui organise des banquets avec nos détritus pour mieux nous mettre le nez dans le caca. Nous au milieu, pris en tenaille entre les habitudes de consommation qu'on nous impose et la culpabilité du nanti de la terre qu'on nous impose tout autant. La peur aussi, celle d'être à notre tour une marchandise gaspillée par cette monstrueuse broyeuse sociale, de finir à la rue, « à la poubelle » justement, alors qu'on pouvait encore servir : Voilà ce qui nous hante, le mauvais génie qui sort quand nous soulevons le couvercle.
Transformer les conteneurs poubelles de Marseille en pochette surprise « à l'usage des faméliques et des nécessiteux »… Pas compliqué : un peu de papier de couleur, quelques autocollants. Un rien suffit toujours pour s'adonner au Street art, rendre hommage au nouveau réalisme emballant de Christo, livrer une parodie grinçante de mes velléités humanitaires, s'essayer à la poésie urbaine et slamer sur un concept à l'accent chantant :
Fini-Parti. Surprise party. Parti de la Faim. Fin de Partie…
Yo Yo Bonne Mère, ouvre l'œil, cette année Marseille sera en mode « poubelle » la vie.

Saturday January 12, 2013, Planète Marseille,

When I was little, I was little... The smallest in my class.
To compensate, I tried to have humor (…) I perfectly remember the day when I made fun of a friend whose cheeks were red with unsightly pimples by singing to her at the top of my voice: "Tonight I will be there trash can to go dancing." His friend, who was two heads taller than me, didn't find it funny and put me in one of them shortly after.
Yes, you read correctly, I spent my recess locked in a container, with a big oaf sitting on the lid, that's how much I know anything about it.
The smell followed me for a whole day.
To tell the truth, it came back to me often during my world tour. Few countries have efficient waste collection systems. Elsewhere, residents manage as best they can. What is not burned, eaten by stray animals, ends up flying away in the four winds, giving entire cities the false appearance of giant landfills. Not to mention these no man's lands where the cargoes of rubbish pile up to the smoking skies that we generously abandon there by super tankers.
Here, among other problems, our model of mass hyperconsumption generates mountains of residue on a daily basis, a process of high entropy as good old Clausius would say.
France produces 355 million tonnes of garbage in one year, the world 4 billion.
And trash, trash and a half – or rather half. Because, as incredible as it seems, nearly 50% of the food products purchased end up uneaten at the bottom of the containers while many, even in our opulent country, do not have the means to eat anywhere other than "restaurants of the heart". ".
I discovered this smelly paradox during one of my researches on the economic crisis.
Perhaps it is born from the principle which once recommended "eating according to one's state" – social state that is – today leaving the seventh heaven of starred restaurants to the well-born, the volatile nobles and the beggars the juice of trash cans and wine dregs?
"Rather a problem of flow management, of confused moods" a carabin from Montpellier could have muttered in the Middle Ages, applying "Tacuinum sanitatis" to the earth.
He probably would have been right. Let's not be Manichean, let's not pit one against the other.

We must think of the system in terms of flow and dynamics. During our lives, we all oscillate more or less from one state to another: one day wasteful, one day needy. This is why I wanted, using the nostalgic metaphor, to title this action: "Pleasure of giving, joy of receiving". Things go both ways.
As in the passionate territories of love, the too full and the too empty unite and recombine endlessly.
However, the situation is no less serious. At the time, this ungrateful schoolgirl with whom I was undoubtedly a little infatuated caused me a little disappointment. By looking once again at a trash

can, I wanted to put it into perspective by comparing it to the real humiliation that those who use it experience every day. Doing it in Marseille, the city of the Fini-Parti, seemed wise to me. History of bouncing to the tune of Schnippel Disko the images that followed one another in me.
The misery of these ever-increasing shadows who have no choice but to dig into other people's shit. The conviction of a Tristam Stuart who organizes banquets with our trash to better stick our noses in the poop. We in the middle, caught between the consumption habits that are imposed on us and the guilt of the wealthy of the earth that is imposed on us just as much. The fear too, that of being in our turn a commodity wasted by this monstrous social crusher, of ending up on the street, "in the trash" precisely, while we could still be useful: This is what haunts us, the evil genius which comes out when we lift the lid.
Transform the trash containers of Marseille into surprise bags "for the use of the hungry and the needy"… Not complicated: a little colored paper, a few stickers. A little is always enough to indulge in Street art, pay homage to Christo's exciting new realism, deliver a scathing parody of my humanitarian desires, try urban poetry and slam on a concept with a singing accent:
Gone. Surprise party. Hunger Party. Game over…
Yo Yo Good Mother, keep your eyes open, this year Marseille will be in "trash" life mode.

L'éphéméride du Maquis bleu (2013)

Montpellier, janvier 2013.

« Depuis ses débuts, notamment grâce aux travaux d'artistes comme Fred Forest, Internet n'est pas seulement un vecteur de diffusion de l'art, il est aussi un des endroits où celui-ci a lieu.
L'action « l'éphéméride du maquis bleu » n'a rien de technologique. Dans celle-ci, je m'astreins simplement via le réseau social Facebook à émettre quotidiennement ce que j'appelle un bruit créatif de basse intensité. Tous les jours, je « réinvente » mon voyage autour du monde en commentant des photos dans le désordre.
Quoi de plus banal ? Je sacrifie là à l'exact rituel de millions d'utilisateurs : commenter une photo qu'ils ont prise et la poster sur le réseau social.
Qu'on ne s'y trompe pas, malgré leur caractère massif, ces productions ne sont pas forcément toutes sans ambition et sans intérêt, surtout lorsqu'on les envisage dans leur globalité. D'une diversité proportionnelle à leur quantité, ces vibrations singulières, dans leur dissonance, ont quelque chose de la note bleue, du chant du monde tel qu'il va.
Le médium qui les véhicule comporte en outre des spécificités qu'il m'a semblé intéressant d'exploiter. Il chahute les repères du temps et de l'espace. Ainsi, certains me croient encore en voyage, je ne le suis plus. Certains me pensent loin, je suis près… ou pas. Je brouille les pistes, je joue avec les possibilités de cet outil permettant de s'affranchir de pas mal de contraintes, de se situer facilement dans un léger décalage. L'action consistant à se lover à la vue de tous dans cet interstice dimensionnel particulier pouvant se comprendre, pourquoi pas, comme un outil d'expression artistique.
S'agit-il d'un carnet de voyage imaginaire, d'un voyage en moi-même ? D'un journal intime livré au grand public ? De rien ?
Je n'ai pas encore décidé.

Montpellier, January 2013.
"Since its beginnings, notably thanks to the work of artists like Fred Forest, the Internet has not only been a vector for the dissemination of art, it is also one of the places where it takes place.
The action "the ephemeris of the blue maquis" has nothing technological. In this, I simply force myself via the social network Facebook to emit daily what I call low-intensity creative noise. Every day, I "reinvent" my trip around the world by commenting on photos out of order.
What could be more banal? I am sacrificing here to the exact ritual of millions of users: commenting on a photo they have taken and posting it on the social network.

Make no mistake, despite their massive nature, these productions are not necessarily all without ambition and without interest, especially when we consider them as a whole. With a diversity proportional to their quantity, these singular vibrations, in their dissonance, have something of the blue note, of the song of the world as it goes.
The medium that conveys them also has specific features that I found interesting to exploit. It disrupts the benchmarks of time and space. So, some people still think I'm traveling, but I'm not anymore. Some people think I'm far away, I'm close... or not. I blur the lines, I play with the possibilities of this tool allowing one to free oneself from a lot of constraints, to easily locate oneself in a slight gap. The action of curling up in plain sight in this particular dimensional gap can be understood, why not, as a tool of artistic expression.
Is it an imaginary travel diary, a journey within myself? Of a diary delivered to the general public? It was nothing ?
I have not decide yet.

L'épidémie de Pictovirus (2013)

Montpellier, 4 novembre 2013.

Nos amis les geeks étant portés sur les blagues potaches, ils s'amusèrent à créer Creeper (le premier virus informatique) en même temps qu'Internet, au début des années 70. On considère que c'est trente ans plus tard, pour la 49ème biennale de Venise que d'autres plaisantins – les artistes – élevèrent un lointain descendant de ce virus informatique au rang d'œuvre d'art, le bien nommé biennale.py.
A quelques siècles de là, même s'il n'avait jamais entendu parler d'informatique et croyait dur comme fer en la génération spontanée des petites bébêtes, le grand Aristote pensait lui aussi la technique et l'art depuis leur rapport à la nature. La découverte par ses successeurs de la richesse du monde microscopique allait leur ouvrir une magnifique boîte à outils symbolique.
Depuis le virus est, si je puis dire, mangé à toutes les sauces. Les amateurs de biomimétique y voient une source d'inspiration. Les autres, comme moi, filent simplement une métaphore qu'ils trouvent idéale pour décrire certains aspects de nos sociétés contemporaines en général et de leur art en particulier.
Car le virus est une entité à part. Si les spécialistes ne s'accordent pas pour affirmer qu'il s'agit d'un être vivant (la question relevant quasiment de la métaphysique), encore moins s'il penche du côté du bien ou du mal (ce qui relèverait là de la morale façon StarWars). Ils sont unanimes en revanche pour le décrire comme un germe contagieux qui a vocation à infecter massivement et indistinctement. La bébête n'a pas le choix : elle a l'obligation de s'associer à de cellules « hôtes » pour révéler son ADN, c'est-à-dire d'une altérité obligatoire sans laquelle elle ne peut ni exister pleinement, encore moins se reproduire.
Parlons d'abord de la propension des virus à se diffuser massivement. Elle s'applique à merveille à l'irrépressible envie de « s'exprimer » que nous ressentons tous aujourd'hui. Car à l'heure de ce que j'appelle l'individualisme spectaculaire, à celle des egos surdimensionnés et surmédiatisés, on n'existe pas dans la société du tout écran si l'on ne produit pas régulièrement des bouts de soi susceptibles d'être envoyés jusqu'aux confins de l'univers.
Pour faire dignement partie du corps social, chaque rien de notre existence doit être montré, repris par d'autres, transformé, démultiplié, répandu sur les murs de nos villes réelles ou virtuelles, il se doit d'être diffusé au petit bonheur la chance tel le ballon de baudruche porté par l'unique force de sa vacuité.

Venons-en ensuite au caractère indistinct du virus. Celui de l'expression n'est pas très regardant ; Il touche lui aussi tout le monde et surtout n'importe comment.
En animant un blog, en postant simplement une photo relayée par d'autres sur un réseau social, nous brouillons, me semble-t-il, les frontières entre les Artistes avec un grand A et les autres

créateurs d'artefacts humains. Pour prendre une analogie dans le domaine radioélectrique, en publiant nos « œuvres », nous agissons tous en minuscules émetteurs / récepteurs et nos velléités d'expression individuelles se combinent jusqu'à devenir un « bruit artistique » auquel nous contribuons de notre petite vibration singulière dans l'espace de l'information.
Les innombrables contributeurs de ce bruit n'y mettent évidemment pas tous les mêmes intentions. L'intérêt de ce flux de « basse intensité artistique » résidant plutôt dans la multiplication de tous ces presque rien qui finissent, à une échelle exponentielle, par se rapprocher de la vibrante note bleue des chants du monde.
Arrive le point crucial : Un virus digne de ce nom, rappelons-le, ne peut exister pleinement qu'en s'associant à un organisme hôte.
Atteint comme tout le monde d'expressionnite aiguë, c'est en voulant développer mon propre virus que m'est venue l'idée d'une épidémie d'un genre particulièrement coloré. Peintre, j'ai supposé que celui-ci se devait d'être pictural et qu'il avait naturellement vocation à infecter mes semblables : les artistes de mon quartier.
Pas besoin de gros moyens, comme à mon habitude, j'ai voulu faire simple, sans m'embarquer dans les usines à gaz technologiques qui mobilisent de gros ordinateurs et d'éléphantesques mémoires qui rament pour accoucher parfois de petites souris.
Mon « laboratoire », c'est l'atelier et, à l'occasion, certains bouts de ficelles tissés ensemble qu'on appelle des toiles et qui peuvent tout aussi bien en évoquer symboliquement d'autres : le Web, les réseaux sociaux…
J'ai acheté des chutes de tissus chez le grossiste du coin, j'ai posé sur ces supports-surfaces une couche de couleur, j'ai décidé ensuite qu'elles étaient devenues des peintures ou plutôt des PictoVirus. Restait pour qu'elles prennent véritablement vie à les coller sur les œuvres d'autres peintres. Comme certains utilisent le sample, la greffe, le patch, j'avais trouvé là une manière simple et poisseuse de faire grandir un peu de moi chez les autres.
Si l'on se place dans une perspective historique, tout cela n'est pas nouveau, loin de là. Personne n'a jamais créé seul, ab nihilo. Chacun s'y essaye toujours en gardant en point de mire les pentes raides du génie accumulé du monde. L'inspiration nous vient beaucoup des cimes lointaines, un peu, comme dirait Voltaire, de notre jardin quand il est ardemment cultivé. Il n'y a que l'occident contemporain (toujours – comme chacun sait – pavé de bonnes intentions) pour avoir l'idée d'attribuer le bénéfice d'un bien collectif à quelques rares individus disposant de plus grandes gueules que les autres. Il me semble cependant que la nature, la connaissance sont notre héritage commun, universel. Et à mesure que les grands groupes bio-industriels brevettent le vivant, ceux de la communication la culture, j'ai peur que la notion de propriété intellectuelle se révèle tous les jours un peu plus près d'un concept totalitaire qu'on pourrait croire moyenâgeux s'il ne se disait « innovant ». Je redoute en définitive qu'il ne permette à quelques humains bien nés et disposant des bons avocats de mettre les autres en coupes réglées. Je ne saurais dire exactement pourquoi, mais j'ai l'intuition que c'est absurde. L'idée d'un individu solitaire, souverain, autodéterminé ne tient pas à mes yeux, pas plus en art que dans les autres domaines.
Je pense au contraire que l'homme, comme l'exprime formidablement le sociologue Alain Ehrenberg est un être insuffisant « condamné » pour survivre à « être avec les autres ».
Si nous avons fait mine de l'oublier en nous prenant pour des créatures à part, comme toutes matière vivante, nous avons besoin de puiser dans notre milieu pour être pleinement nous même. Il n'existe en guise de frontières que des membranes poreuses, nos particules élémentaires se recombinant à l'infini suivant les lois aléatoires de la physique quantique.

J'en étais déjà convaincu à l'époque de mes peintures partagées, graffitées à loisir par le public, qui m'avaient fait tomber via l'art urbain dans l'esthétique relationnelle, dans cette vision humaniste de l'art devenu état de rencontre.
Cette nouvelle série « virale » en est un prolongement inversé. Si à l'époque, la rencontre se passait toujours sur mes toiles, j'ai eu envie de déconstruire leurs surfaces, d'éclater ces territoires particuliers qui s'étaient déjà peu à peu affranchis du « cube blanc » pour aller recevoir les

interventions du public. J'ai voulu, en somme, substituer au principe de réception son complément nécessaire : l'insémination. Il ne s'agirait pas de demander aux autres d'entrer dans mon univers, mais d'investir le leur, de l'altérer en quelque sorte, dans le sens positif du terme, c'est-à-dire d'y apporter une « altérité ». Je voulais me laisser simplement surprendre, me laisser amuser par ce petit partage inédit du commun, m'y retrouver aussi, au sens trivial du terme, c'est-à-dire en reconnaître les avantages dans le sens de mon intérêt bien compris.
Car si cette épidémie de Pictovirus semble imiter la nature, elle répond à une seule loi : celle de la solidarité. Et si l'individualisme de masse, l'individualisme spectaculaire que j'évoquais plus haut se pense aujourd'hui dans un contexte néolibéral où la culture est marchandisée, dans lequel elle appelle un propriétaire qui en définit l'usage, qui l'achète et qui la vend. Il existe, comme l'avait en son temps pointé l'anthropologue Marcel Mauss, des sociétés du don et du contre-don. J'aime à penser que l'aventure artistique relève encore un peu de ce système. Que les passions s'échangent, se partagent, se mélangent librement, que l'inspiration est un cadeau qu'on fait à l'autre, parfois sans même s'en apercevoir. Je suis convaincu en tout cas qu'en jouant collectif, en croisant les réseaux, en bénéficiant ensemble de la notoriété des uns, de l'énergie des autres, la création avance, se diffuse, prend de l'ampleur, naturellement.
En décidant de sortir de mon atelier, pour citer Albert Camus, j'ai voulu « penser au Solidaire plutôt qu'au Solitaire ».

Alors longue et surtout belle vie à NOTRE Pictovirus !

Montpellier, November 4, 2013.

Our friends the geeks being inclined to jokes, they had fun creating Creeper (the first computer virus) at the same time as the Internet, at the beginning of the 70s. We consider that it was thirty years later, for the 49th Venice Biennale that other jokers – the artists – elevated a distant descendant of this computer virus to the rank of a work of art, the aptly named biennale.py.
A few centuries later, even if he had never heard of computers and believed firmly in the spontaneous generation of little creatures, the great Aristotle also thought about technology and art from their relationship to nature. . The discovery by his successors of the richness of the microscopic world would open up to them a magnificent symbolic toolbox.
Since then, the virus has, if I may say so, been eaten in every way. Biomimetics enthusiasts see it as a source of inspiration. Others, like me, simply spin a metaphor that they find ideal to describe certain aspects of our contemporary societies in general and of their art in particular.
Because the virus is a separate entity. If specialists do not agree in affirming that it is a living being (the question almost concerns metaphysics), even less if it leans towards good or evil (which would be a matter of StarWars-style morality). They are unanimous, however, in describing it as a contagious germ which is intended to infect massively and indiscriminately. The creature has no choice: it has the obligation to associate with "host" cells to reveal its DNA, that is to say an obligatory otherness without which it cannot fully exist, let alone reproduce.
Let's first talk about the propensity of viruses to spread massively. It applies wonderfully to the irrepressible desire to "express ourselves" that we all feel today. Because at a time of what I call spectacular individualism, at a time of oversized and over-publicized egos, we do not exist in an all-screen society if we do not regularly produce pieces of ourselves capable of be sent to the ends of the universe.
To be a worthy part of the social body, every single thing of our existence must be shown, taken up by others, transformed, multiplied, spread on the walls of our real or virtual cities, it must be disseminated haphazardly. like the balloon carried by the sole force of its emptiness.

Let us then come to the indistinct nature of the virus. That of expression is not very careful; It also affects everyone and above all in any way.

By running a blog, by simply posting a photo relayed by others on a social network, we are blurring, it seems to me, the boundaries between Artists with a capital A and other creators of human artifacts. To take an analogy in the radio field, by publishing our "works", we all act as tiny transmitters/receivers and our individual desires for expression combine to become an "artistic noise" to which we contribute our small, singular vibration. in the information space.
The countless contributors to this noise obviously do not all have the same intentions. The interest of this flow of "low artistic intensity" resides rather in the multiplication of all these almost nothings which end up, on an exponential scale, by approaching the vibrant blue note of the songs of the world.
Here comes the crucial point: A virus worthy of the name, let us remember, can only fully exist by associating with a host organism.
Suffering like everyone else from acute expression nitis, it was by wanting to develop my own virus that the idea of a particularly colorful epidemic came to me. As a painter, I assumed that it had to be pictorial and that it was naturally intended to infect my peers: the artists in my neighborhood.
No need for big resources, as usual, I wanted to keep it simple, without getting involved in the technological gas factories which mobilize large computers and elephantine memories which row to sometimes give birth to little mice.
My "laboratory" is the workshop and, on occasion, certain pieces of string woven together that we call canvases and which can just as easily evoke others symbolically: the Web, social networks…
I bought scraps of fabric from the local wholesaler, I put a layer of color on these surface supports, I then decided that they had become paints or rather PictoVirus. All that remained for them to truly come to life was to paste them on the works of other painters. As some people use sampling, grafting, and patching, I found there a simple and sticky way of making a little bit of me grow in others.
If we place ourselves in a historical perspective, all this is not new, far from it. No one has ever created alone, ab nihilo. Everyone always tries, keeping in focus the steep slopes of the accumulated genius of the world. Inspiration comes to us a lot from distant peaks, a little, as Voltaire would say, from our garden when it is ardently cultivated. Only the contemporary West (always – as everyone knows – full of good intentions) has the idea of attributing the benefit of a collective good to a few rare individuals with bigger mouths than the others. However, it seems to me that nature and knowledge are our common, universal heritage. And as the large bio-industrial groups patent life, those in communication culture, I fear that the notion of intellectual property reveals itself every day a little closer to a totalitarian concept than one might believe. medieval if it did not call itself "innovative". Ultimately, I fear that it will allow a few well-born humans with good lawyers to put others in a position of control. I can't say exactly why, but I have a feeling it's absurd. The idea of a solitary, sovereign, self-determined individual does not hold up in my eyes, any more in art than in other fields.
On the contrary, I think that man, as sociologist Alain Ehrenberg wonderfully expresses it, is an insufficient being "condemned" to survive "being with others".
If we have pretended to forget it by taking ourselves for separate creatures, like all living matter, we need to draw on our environment to be fully ourselves. There are only porous membranes as boundaries, our elementary particles recombining infinitely following the random laws of quantum physics.

I was already convinced of this at the time of my shared paintings, graffitied at leisure by the public, which had made me fall via urban art into relational aesthetics, into this humanist vision of art which had become a state of encounter.
This new "viral" series is a reverse extension of it. If at the time, the encounter always took place on my canvases, I wanted to deconstruct their surfaces, to explode these particular territories which had already gradually freed themselves from the "white cube" to receive the interventions public. I wanted, in short, to replace the principle of reception with its necessary complement: insemination. It would not be a question of asking others to enter my universe, but of investing theirs, of altering it in some way, in the positive sense of the term, that is to say of bringing an "otherness". I simply wanted

to let myself be surprised, to let myself be amused by this little unusual sharing of the common, to find myself in it too, in the trivial sense of the term, that is to say, to recognize the advantages in the sense of my well-understood interest.
Because if this Pictovirus epidemic seems to imitate nature, it responds to a single law: that of solidarity. And if mass individualism, the spectacular individualism that I mentioned above is thought of today in a neoliberal context where culture is commodified, in which it calls for an owner who defines its use, who buys it and who sells it. There exist, as the anthropologist Marcel Mauss pointed out in his time, societies of gift and counter-gift. I like to think that the artistic adventure still depends a little on this system. That passions are exchanged, shared, mixed freely, that inspiration is a gift that we give to others, sometimes without even realizing it. I am convinced in any case that playing sticks

Superfouilles (2012)

Raffina, Attique, le 02 octobre 2012

Je suis en Grèce.

Après avoir fait trembler le système financier islandais l'an dernier (!!!) en proposant aux habitants surendettés de dessiner leurs propres billets de banque que je changeais contre de vrais euros sonnants et trébuchants, j'ai rejoint le berceau de notre civilisation où je m'improvise archéologue. Unilever ayant annoncé récemment son intention de vendre ses produits en petits conditionnements pour faire face au « retour de la pauvreté en Europe du sud », j'ai décidé d'inventorier – avant que plus personne n'ai les moyens de se les offrir – les produits alimentaires des marques grecques emblématiques comme autant de vestiges d'une opulence en fin de course(s). Champollion de bazar déchiffrant laborieusement l'alphabet mystérieux de leurs étiquettes criardes, je reviens avec ironie sur la croyance en ces « promesses-produits » dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas vraiment été tenues.
En contre-point, je me suis mis également à photographier les innombrables devantures de magasins fermés du centre d'Athènes. En observant leurs vitrines figées livrées aux graffitis, aux affiches, aux pochoirs, à cette libération nécessaire de la parole dans un espace public dévasté par la précarité, j'ai l'impression de me trouver dans une Agora en ébullition, bruissante des rumeurs d'un monde en basculement. J'y suis, sur ce lieu même de la Stoa Poikilè. Et ce bon vieil Aristote trouverait sans doute que les capeloï font sacrément la gueule… Je regarde, je les questionne, j'écoute. J'assiste interdit à la montée des extrêmes, à des discours de haine qu'on croyait d'un autre âge portés par des mères de famille sympathiques drapées dans la conscience tranquille des petites commerçantes. Les optimistes prendront ça pour un moment politique intense, une vie de la citée en perpétuelle remise en question. Les autres penseront que nous vivons autre chose qu'un dangereux retour aux années 30, que le monde, la pensée qui est née ici il y a plusieurs millénaires est en train de disparaître.
Moi, je ne suis né qu'hier, en 1970. Cette année là, Jean Baudrillard publiait justement « La société de consommation ». Pendant que l'ouvrage se diffusait dans les milieux universitaires, j'apprenais à lire en déchiffrant – déjà – les noms des marques écrits sur les briques de lait, les boîtes de poudres chocolatées. Puis j'avalais mon petit déjeuner et, sans le savoir, je participais ainsi à ce nouveau modèle de société qui avalait lui les ressources de la planète, les idées, les mythes pour en faire, non seulement les objets manufacturés de tous nos désirs, mais bien un mode de relation aux autres, au monde, qui consistait finalement à nous avaler nous-mêmes avec tout le reste.
Mais restons positifs. Ici, je n'ai pas croisé la Pythie. Personne ne peut prédire l'avenir, surtout pas moi. Je ne suis qu'un petit voyageur qui, au-delà de cette autophagie sociale compulsive – pour rester dans les concepts grecs – a eu envie d'exprimer cette pesanteur eschatologique que mon naturel angoissé me fait ressentir ces derniers temps.

La conscience d'une finitude traverse depuis toujours l'esprit des artistes. Il me semble qu'elle prend aujourd'hui une densité inédite. C'est ce que je crois percevoir en filigrane dans nombre d'œuvres présentées cet été à la Documenta.
Une crise idéologique amplifiée par des « avancées » technologiques a entraîné une crise écologique qui a entraîné une crise économique qui a entraîné une crise politique… Une espèce de réaction en chaîne mondialisée qui fait qu'aujourd'hui, l'homme envisage sa disparition individuelle mais également collective. Situation dont il est, de manière probablement inédite, en grande partie responsable comme le souligne Jared Diamond. On conviendra que c'est lourd à porter.
Parfois, comme le disait Primo Lévi : « Ce qui motive l'artiste, c'est la honte d'être un homme ».
Dans notre cas, il faut probablement tout changer. Notre comportement et plus encore notre manière de voir les choses.
« On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré », Albert Einstein, ardent promoteur du projet Manhattan savait fichtrement bien de quoi il parlait…
Heureusement, la roue géopolitique s'est remise à tourner. Le monde de demain se pensera en Asie, en Afrique, par d'autres cerveaux, suivant d'autres paradigmes. Il faut leur souhaiter, nous souhaiter, bonne chance.
Pour l'instant, moi, je suis en Attique. J'y regarde nos antiques utopies occidentales couler dans l'eau chaude et transparente de la mer Egée.

Heureux comme un Ulysse qui vit un beau naufrage…

Raffina, Attica, October 2, 2012

I am in Greece.

After having shaken the Icelandic financial system last year (!!!) by offering over-indebted inhabitants the opportunity to draw their own banknotes which I exchanged for real, hard-paying euros, I returned to the cradle of our civilization where I call myself an archaeologist. Unilever having recently announced its intention to sell its products in small packages to face the "return of poverty in southern Europe", I decided to take inventory – before no one can afford them anymore – the food products of the emblematic Greek brands as so many vestiges of an opulence at the end of the race(s). Bazaar champollion laboriously deciphering the mysterious alphabet of their garish labels, I come back with irony to the belief in these "product promises" of which the least we can say is that they have not really been kept.
As a counterpoint, I also began photographing the countless closed storefronts in the center of Athens. By observing their frozen windows given over to graffiti, posters, stencils, to this necessary liberation of speech in a public space devastated by precariousness, I have the impression of finding myself in an Agora in turmoil, rustling with rumors of 'a world in flux. I am there, on this very place of the Stoa Poikilè. And good old Aristotle would no doubt find that the capeloi are quite a mouthful... I look, I question them, I listen. I am silently witnessing the rise of extremes, of hate speech that we thought was from another age carried by sympathetic mothers draped in the quiet conscience of small businesswomen. Optimists will take this for an intense political moment, a life of the city in perpetual questioning. Others will think that we are experiencing something other than a dangerous return to the 1930s, that the world, the thought that was born here several millennia ago, is disappearing.
I was only born yesterday, in 1970. That year, Jean Baudrillard published "The Consumer Society". While the work was being distributed in academic circles, I learned to read by deciphering – already – the brand names written on milk cartons and boxes of chocolate powder. Then I swallowed my breakfast and, without knowing it, I participated in this new model of society which swallowed the resources of the planet, the ideas, the myths to make them, not only the manufactured objects of all our desires, but rather a mode of relating to others, to the world, which ultimately consisted of swallowing ourselves along with everything else.

But let's stay positive. Here, I did not come across the Pythia. No one can predict the future, especially not me. I am just a little traveler who, beyond this compulsive social autophagy – to stay within the Greek concepts – wanted to express this eschatological heaviness that my naturally anguished nature has made me feel lately.
The awareness of a finitude has always crossed the minds of artists. It seems to me that today it is taking on an unprecedented density. This is what I believe I perceive implicitly in a number of works presented this summer at Documenta.
An ideological crisis amplified by technological "advances" led to an ecological crisis which led to an economic crisis which led to a political crisis… A kind of globalized chain reaction which means that today, man is contemplating his individual disappearance but also collective. A situation for which he is, in a probably unprecedented way, largely responsible, as Jared Diamond points out. We will agree that it is heavy to carry.
Sometimes, as Primo Lévi said: "What motivates the artist is the shame of being a man".
In our case, everything probably needs to be changed. Our behavior and even more so our way of seeing things.
"You don't solve a problem with the ways of thinking that created it," Albert Einstein, ardent promoter of the Manhattan Project, knew damn well what he was talking about…
Fortunately, the geopolitical wheel has started turning again. The world of tomorrow will be thought of in Asia, in Africa, by other minds, following other paradigms. We must wish them, wish us, good luck.
For the moment, I am in Attica. I watch our ancient Western utopias sink into the warm, transparent water of the Aegean Sea.

Happy as Ulysses who experiences a beautiful shipwreck...

Le silence de la rue (2012)

Montpellier, 9 novembre 2012, (anniversaire de la naissance de Raymond Hains),
Je reviens de Grèce.
Durant mon séjour là-bas, j'avais parfois l'impression de surfer sur la crête d'un Tsunami qui fonce droit sur la France. Aujourd'hui, dans mon dos, soufflent encore les échos de cette foule athénienne chauffée au cocktail Molotov, comme un vent brûlant qui continue à me porter.
Sur place, j'ai beaucoup marché, questionné, observé. J'ai pris aussi énormément de clichés.
Certains, pour mener à terme un projet conçu avant de partir – comme un bon élève qui finit toujours ses devoirs –, bien à l'aise à la fraîcheur d'un petit studio improvisé.
Mais voyager, ce n'est pas ça, c'est avoir l'humilité de changer de perspective.
Paradoxalement, ce que j'ai à « rapporter » de plus parlant sur la situation que j'ai trouvée là-bas, ce sont justement ce que l'on pourrait qualifier de « non-images ». Celles d'innombrables panneaux publicitaires géants laissés vides faute d'annonceurs, faute de clients. « The medium is the message » ; on peut prendre ça aujourd'hui au pied de la lettre.
Derrière la forme impeccable de ces contenants que dévoile l'absence de contenu, sur ces écrans qui n'arrivent plus à cacher la triste réalité, j'ai voulu projeter une interprétation personnelle, le retour brutal d'une utopie trahie : celle de ces soixante-huitards échevelés devenus entre temps fils de pub. J'ai anticipé la fin possible de la société de consommation, la fin d'une époque, d'un modèle économique.
J'en reviens conforté dans cette intuition que la crise nous oblige à nous repenser. Comme le disait Gilles Deleuze : « l'acte numéro un de la résistance, c'est d'avoir le courage de douter ».
Ces panneaux vides qui laissaient voir leur fond, c'était bien sûr une invitation à aller voir derrière les images, à taquiner le petit « faiseur d'images » que je suis, cherchant à « produire » un matériel artistique bien léché, à documenter, à inventorier un instant de basculement qui s'éprouve avant tout par le vide, par le grand choc famélique du rien…

Montpellier, November 9, 2012, (anniversary of the birth of Raymond Hains),
I'm coming back from Greece.
During my stay there, I sometimes felt like I was riding the crest of a tsunami heading straight for France. Today, behind my back, the echoes of this Athenian crowd heated with Molotov cocktails still blow, like a burning wind which continues to carry me.
On site, I walked a lot, questioned, observed. I also took a lot of photos.
Some, to complete a project conceived before leaving – like a good student who always finishes his homework – are very comfortable in the cool of a small improvised studio.
But that's not what traveling is, it's having the humility to change perspective.
Paradoxically, the most telling things I have to "report" on the situation I found there are precisely what we could describe as "non-images". Those of countless giant advertising billboards left empty for lack of advertisers, lack of customers. "The medium is the message"; today we can take that literally.
Behind the impeccable shape of these containers revealed by the absence of content, on these screens which are no longer able to hide the sad reality, I wanted to project a personal interpretation, the brutal return of a betrayed utopia: that of these sixty-eight disheveled men who have since become publicity sons. I anticipated the possible end of the consumer society, the end of an era, of an economic model.
I come away reinforced in this intuition that the crisis forces us to rethink ourselves. As Gilles Deleuze said: "the number one act of resistance is to have the courage to doubt".
These empty panels which revealed their background were of course an invitation to look behind the images, to tease the little "image maker" that I am, seeking to "produce" well-polished artistic material, to document , to inventory a moment of change which is experienced above all by emptiness, by the great starving shock of nothing...

Peintures matérialistes (2011-2013)

Porcieu, le 30 octobre 2011,

A Berlin, j'ai croisé un jour un très vieux monsieur qui avait connu l'hyperinflation de 1924. Il m'a raconté comment il allait chercher son pain avec des poignées de billets libellés en millions de marks. Il m'a décrit comment le troc avait, à l'époque, commencé à primer sur l'argent. Le moindre outil, bibelot ou kilo de jambon valait bien plus que tous les morceaux de papier aux montants abracadabrants émis par la république de Weimar. On revenait au solide, au concret.
J'y repense souvent en observant aujourd'hui les flambées de l'or, du pétrole, des matières premières induites notamment par les excès de la finance.
Force est de constater que la monnaie scripturale, qui jaillit des comptes virtuels des banques centrales pour ricocher à l'infini de chambres de compensation en ordinateurs spéculant à haute fréquence, a de quoi nous paraître évanescente. Elle se volatilise au moindre Krach et même les financiers qui s'en abreuvent à longueur de bonus ont tôt fait de la convertir en réalité concrète, en avoirs solides : montres, voitures, yachts, peintures... Si ce bling-bling est exagérément visible, audible, tangible, c'est qu'il donne à voir, en contrepoint une forme de vacuité immense, une « dématérialisation » qui ne concerne pas que la finance, mais tous les aspects de notre vie.
Aujourd'hui, on passe nos journées devant des écrans, on y travaille, puis on félicite, par exemple, un « ami » sur Facebook pour ses dernières photos, le tout en écoutant de la musique mp3 envoyée par un autre. Tout ce temps, cette énergie créatrice, cette intelligence collective étant, bien entendu, elle aussi recyclée par une économie du numérique produisant en boucle cette nouvelle forme de valeur qu'on pourrait croire immatérielle.
Dans un sens, on pourrait voir ce mode de vie contemporain comme une immense machine à dématérialiser le monde. En réalité, elle plus une broyeuse qui détruit la matérialité de ce monde.

En effet, tout n'est pas virtuel dans cette hyperconsommation technologique : un ordinateur personnel consomme de l'énergie, de la vraie. Un méga serveur comme celui de Google beaucoup plus. Chaque requête sur ce moteur produit 14 g de $C0^2$. Pire, avoir un avatar dans le jeu Second Life consomme autant d'énergie par an qu'un Brésilien moyen, soit 1 752 kilowatts-heure !! Et que dire de la quantité exponentielle de matière première nécessaire à la fabrication de nos composants électroniques à obsolescence programmée ?
Peu à peu, avec la croissance pour saint Graal, nous dilapidons avec constance les éléments irremplaçables composant notre biosphère. « Rien ne se perd, rien ne se crée » disait Lavoisier. Oui mais…
Le fameux Bulletin of the Atomic Scientists qui tient à jour « l'horloge de la fin du monde » depuis 1947, vient de prévenir officiellement l'humanité que nous sommes maintenant à 23 h 55. Il y a un risque existentiel. Nous aussi pourrions physiquement disparaître.
Face à cela, je me sens perdu. Comment penser ce monde, vers où aller dans cette ambiance postmoderne de « fin des idéologies » ? J'ai le sentiment confus qu'il y a également dans le domaine des idées un vide, une attente inassouvie que Malraux soulignait avec le fameux : « le 21 ème siècle sera spirituel ou ne sera pas ».
Et la solution ne viendra sûrement pas des prosélytes dont l'obscurantisme religieux s'engouffre dans toutes les fissures d'un béant désespoir.
Vu du bout de mon nez, à opposer à tout ce vide, je ne vois qu'un retour aux fondamentaux d'une famille de singe nus, plus turbulente que les autres. On dit notre société trop matérialiste ; j'ai le sentiment qu'elle ne l'est pas assez. Je parle d'un matérialisme de l'urgence, de la pénurie, de celui du crève la faim ou du mort de froid.
Le matérialisme de celui qui, ancré dans un présent insupportable, se fout de savoir que la matière n'est qu'un état condensé de l'énergie.
La science a ses limites, le soi-disant « progrès » m'effraye plus qu'il ne m'émerveille. Les nano-technologies, le transgénisme, l'ectogénèse, les satellites de surveillance, la dissuasion nucléaire nous livrent malgré eux ce constat empirique sans appel, le rapport de subordination qui nous lie à la matière : Et en agissant sur celle-ci de manière imprudente, plutôt que de résoudre nos problèmes, nous nous rapprochons de notre finitude individuelle et peut-être même collective…

Face à cet homme contemporain dépossédé, bientôt jusque de son intégrité corporelle, face à cette humanité qui tombe, à défaut de me consoler avec de grands idéaux, j'ai un réflexe instinctif, animal : celui de m'accrocher à la falaise, au rocher qui dépasse.
Mon caillou, depuis toujours, c'est la peinture. Ces derniers temps, j'y reviens avec soulagement. Conscient de la stabilité que celle-ci me procure.

Porcieu, October 30, 2011,

In Berlin, one day I met a very old gentleman who had experienced the hyperinflation of 1924. He told me how he went to get his bread with handfuls of notes denominated in millions of marks. He described to me how barter had, at the time, begun to take precedence over money. The smallest tool, trinket or kilo of ham was worth much more than all the pieces of paper with outrageous amounts issued by the Weimar Republic. We returned to the solid, to the concrete.
I think about it often when observing today the surges in gold, oil and raw materials caused in particular by the excesses of finance.
It is clear that scriptural money, which springs from the virtual accounts of central banks to ricochet endlessly from clearing houses to computers speculating at high frequency, must seem evanescent to us. It disappears at the slightest crash and even the financiers who drink it with plenty of bonuses quickly convert it into concrete reality, into solid assets. If this bling bling is excessively visible, audible, tangible, it is because it reveals, as a counterpoint, a form of immense emptiness, a "dematerialization" which does not only concern finance, but all aspects of our lives.

Today, we spend our days in front of screens, we work on them, then we congratulate, for example, a "friend" on Facebook for his latest photos, all while listening to mp3 music sent by another. All this time, this creative energy, this collective intelligence being, of course, also recycled by a digital economy producing in a loop this new form of… immaterial value.
In a sense, we can see this contemporary way of life as an immense machine for dematerializing the world. In reality, she is more of a grinder that destroys the materiality of this world.
Indeed, not everything is virtual in this technological hyperconsumption: a personal computer consumes real energy. A mega server like Google's much more. Each request on this engine produces 14 g of $C0^2$. Worse, having an avatar in the Second Life game consumes as much energy per year as an average Brazilian, or 1,752 kilowatt hours!! And what about the exponential quantity of raw materials needed to manufacture our electronic components with planned obsolescence?
Little by little, with growth for the Holy Grail, we are constantly squandering the irreplaceable elements making up our biosphere. "Nothing is lost, nothing is created" said Lavoisier. Yes, but…
The famous Bulletin of the Atomic Scientists, which has been updating the "doomsday clock" since 1947, has just officially warned humanity that we are now at 11:55 p.m. There is an existential risk. We too could physically disappear.
Faced with this, I feel lost. How to think about this world, where to go in this postmodern atmosphere of "end of ideologies"? I have the confused feeling that there is also a void in the field of ideas, an unfulfilled expectation that Malraux famously underlined: "the 21st century will be spiritual or it will not be".
And the solution will surely not come from the proselytes whose religious obscurantism rushes into every crack of gaping despair.
Seen from the tip of my nose, in opposition to all this emptiness, I only see a return to the fundamentals of a family of naked monkeys, more turbulent than the others. Our society is said to be too materialistic; I have the feeling that it is not enough. I am talking about a materialism of urgency, of shortage, that of starving or freezing to death.
The materialism of someone who, anchored in an unbearable present, does not care that matter is only a condensed state of energy.
Science has its limits, so-called "progress" scares me more than it amazes me. Nanotechnologies, transgenderism, ectogenesis, surveillance satellites, nuclear deterrence, despite themselves, deliver to us this unequivocal empirical observation, the relationship of subordination which binds us to matter: And by acting on it in a manner recklessly, rather than solving our problems, we get closer to our individual and perhaps even collective finitude...

Faced with this contemporary man dispossessed, soon even of his bodily integrity, faced with this humanity which is falling, failing to console myself with great ideals, I have an instinctive, animal reflex: that of clinging to the cliff, to rock that sticks out.
My rock, always, has been painting. Lately, I come back to it with relief. Aware of the stability this gives me.

Superadditum (2011)

Action consistant à inviter chaque islandais à devenir sa propre banque, à dessiner sa propre monnaie et à changer ensuite ses « billets individuels » contre des couronnes islandaises à un cours flottant négocié avec l'artiste.
L'action était conçue comme « une généreuse tentative de désendettement du pays grâce aux économies personnelles de l'artiste », lui même sérieusement affecté par la crise.
Les concepteurs de billets avaient deux choix : Changer sur place leurs devises contre des couronnes islandaises ou recevoir ultérieurement un pourcentage sur la vente de leurs billets de banque devenus « œuvres d'art ». Étant entendu que miser sur la faculté de l'artiste à les exposer et à les vendre au prix fort pouvait se comprendre comme une tentation à retomber dans les travers de la

spéculation financière qui avaient causé leur perte… Les participants, en plus de la contre-valeur en couronnes, se voyaient remettre un reçu de change « officiel » ou un double du contrat de courtage.

Reykjavik, Islande, le 10 octobre 2011.

Comme je l'ai évoqué dans un précédent courrier, je suis un peu numismate, billetophile à mes heures et cette passion me rattrape en voyage. Elle m'a d'ailleurs joué quelques mauvais tour. Le jour où, par exemple, au poste frontière d'Eilat, entre l'Egypte et Israël, j'ai posé mon sac de voyage sur le tapis roulant d'un détecteur de métal… Dans les secondes qui ont suivi, une sonnerie assourdissante a donné le signal qu'attendaient trois soldats en armes pour me serrer de près. « Qu'est-ce que c'est ? » m'a demandé une jeune douanière d'une voix blanche en pointant une forme étrange sur son moniteur à rayons X. Fusillé de regards, j'ai bien été obligé d'ouvrir le petit sac qui contenait les dizaines de pièces que je récoltais avec délectation depuis le début de mon tour du monde, quinze mois plus tôt, et qui commençaient à représenter une certaine masse de métal. Une fois le sac ouvert, les pièces ont bien entendu roulé dans toutes les directions. J'ai pris un temps fou à les ramasser pendant que la file des voyageurs impatients grossissait derrière moi dans un murmure réprobateur. C'est toujours comme ça quand on essaye d'être discret… Naïf, j'étais arrivé avec l'intention d'éviter de préciser aux douaniers que j'avais un tampon syrien sur une des pages de mon passeport. Bien sûr, ils n'ont pas été dupes et les choses ont continué à se dégrader. Mais c'est une autre histoire…

En ce moment je suis en Islande et j'ai passé la douane sans souci. Comme toujours, j'ai changé mon argent en devises locales dès l'aéroport. Je l'ai fait en pensant que c'était précisément cet acte – la découverte d'une nouvelle monnaie et de tout le folklore qui lui est attaché – qui m'avait conduit jusqu'ici. Car ma présence a un rapport direct avec l'argent, l'argent de papier, l'argent virtuel aussi.

Touché, comme tout le monde, par la violence d'une crise financière qui n'en finit pas, j'ai eu envie d'aborder le sujet. Et où le faire, sinon ici ? Dans ce petit pays qui a réagi de façon si singulière à cette crise. L'Islande nous rappelle que la monnaie a une nature éminemment politique. Permettant de quantifier nombre d'échanges interhumains, elle fait l'objet de négociations permanentes dans lesquelles se jouent la cohésion de nos sociétés. Ce n'est pas pour rien qu'on condamne bien moins sévèrement quelqu'un qui tue son prochain que quelqu'un qui imprime de faux billets. On parle ici de choses sérieuses. Et si la nature transactionnelle de la monnaie a notamment pour but de régler sans violence les conflits d'intérêt, en période de grands changements, elle peine à masquer les tensions énormes qui se font jour. Les réajustements se font hélas de manière froide et brutale.

Alors, le marbre des opulentes banques d'affaires se change en sable qui se dérobe sous nos pieds. La monnaie d'or se transforme en monnaie de singe. L'épargne de toute une vie est dévaluée en une nuit. Le petit animal qui fait la grimace, aiguillonné par le bateleur dans l'histoire qui est à l'origine de cette expression, c'est vous, vos parents, vos grands-parents… Pour des raisons que l'on ne comprend pas tout à fait, on supprime vos acquis sociaux, on taxe jusqu'à vos sodas. Après le sel, le sucre : la cicatrice laissée par la gabelle se remet à saigner. Enfin, nous prenons conscience d'une réalité qu'un statut déclinant de grande puissance nous avait trop longtemps fait oublier : En octobre 2011, nous seront sept milliards de petits êtres humains à nous battre également pour essayer de survivre dans une pagaille extraordinaire. Le défi est immense. Les réactions de peur et de replis qu'il suscite tout autant. Celui-ci nécessite sans doute la mise en place, à la juste dimension où se pensent aujourd'hui les choses – le monde – d'un nouveau contrat social. Reste à se mettre d'accord sur ses termes et sur une échelle des valeurs. C'est bien là où se situe le nœud du problème… Et celui-ci nous renvoie à la monnaie – qui matérialise justement les échanges de valeurs – et qui, plus qu'un simple élément révélateur, sera un des outils incontournables dans la mise en œuvre de cette nouvelle ère.

Une gouvernance monétaire mondialisée est-elle souhaitable ou, comme semble le penser certains économistes, le bon système serait-il plutôt d'associer cette entité, forcément lointaine et déshumanisée à une multitude de monnaies locales ou virtuelles du type SEL, BIT coin, etc ?

A la manière décalée qu'emploient toujours ceux qui se piquent de traiter d'un sujet qui les dépasse, j'ai voulu tenter l'expérience en poussant le raisonnement jusqu'à l'absurde : Imaginons que chacun

de nous crée sa propre banque, batte sa propre monnaie, décide de l'illustration de ses billets. Imaginons surtout que cette monnaie soit convertible en couronnes islandaise, mieux, qu'on puisse spéculer sur son taux de change ! Pas en anticipant sur son appréciation par rapport à d'autres monnaies, mais en misant sur la faculté de l'artiste initiateur du projet (moi) à faire monter sa côte !! Réflexion au premier degré sur les rapports entre artistes et argent, sur la valeur de l'art ou sur l'art comme valeur… Petit clin d'œil aux traders qui investissent dans l'art, placement contra-cyclique à fort rendement et machine à donner un supplément d'âme à de gros chèques pleins de zéros. Histoire d'un peintre qui paye pour que les autres peignent à sa place. Allez savoir…

*Action consisting of inviting each Icelander to become their own bank, to design their own currency and then to exchange their "individual banknotes" for Icelandic crowns at a floating rate negotiated with the artist.
The action was conceived as "a generous attempt to reduce the country's debt thanks to the personal savings of the artist", himself seriously affected by the crisis.The banknote designers had two choices: Exchange their currencies for Icelandic crowns on the spot or later receive a percentage on the sale of their banknotes which had become "works of art". It being understood that banking on the artist's ability to exhibit them and sell them at a high price could be understood as a temptation to fall back into the pitfalls of financial speculation which had caused their loss... The participants, in addition to the counter -value in crowns, were given an "official" exchange receipt or a duplicate of the brokerage contract. Reykjavik, Iceland, October 10, 2011.As I mentioned in a previous letter, I am a bit of a numismatist, a billetophile in my spare time and this passion catches up with me when I travel. She actually played a few bad tricks on me. The day when, for example, at the Eilat border crossing, between Egypt and Israel, I placed my travel bag on the conveyor belt of a metal detector... In the seconds that followed, a deafening ringtone gave the signal that three armed soldiers were waiting for to approach me closely. " What is this ? » asked me a young customs officer in a blank voice, pointing at a strange shape on her X-ray monitor. Stared at, I was forced to open the small bag which contained the dozens of coins that I collected with relish since the start of my world tour, fifteen months earlier, and which were beginning to represent a certain mass of metal. Once the bag was opened, the coins naturally rolled in all directions. I took forever to collect them while the line of impatient travelers grew behind me with a disapproving murmur. It's always like that when you try to be discreet… Naive, I arrived with the intention of avoiding telling the customs officials that I had a Syrian stamp on one of the pages of my passport. Of course, they were not fooled and things continued to deteriorate. But this is another story…At the moment I am in Iceland and I went through customs without any problem. As always, I changed my money into local currencies at the airport. I did so thinking that it was precisely this act – the discovery of a new currency and all the folklore attached to it – that had brought me here. Because my presence has a direct relationship with money, paper money, virtual money too. Touched, like everyone, by the violence of a financial crisis that never ends, I wanted to address the subject. And where to do it, if not here? In this small country which reacted in such a unique way to this crisis. Iceland reminds us that money has an eminently political nature. Making it possible to quantify a number of inter-human exchanges, it is the subject of permanent negotiations in which the cohesion of our societies is at stake. It is not for nothing that we condemn someone who kills their neighbor much less harshly than someone who prints counterfeit notes. We are talking about serious things here. And if the transactional nature of money aims in particular to resolve conflicts of interest without violence, in times of great change, it struggles to mask the enormous tensions that emerge. The readjustments are unfortunately carried out in a cold and brutal manner. Then, the marble of the opulent investment banks turns into sand which slips away beneath our feet. Gold money turns into monkey money. A lifetime's savings are devalued overnight. The little animal that grimaces, goaded by the prankster in the story that is the origin of this expression, is you, your parents, your grandparents... For reasons that we don't fully understand in fact, we are removing your social benefits, we are taxing even your sodas. After the salt, the sugar: the scar left by the gabelle begins to bleed again. Finally, we are becoming aware of a reality that the declining status of a great power had made us forget for too long: In October 2011, there will be seven billion small human beings fighting equally to try to survive in an extraordinary chaos. The*

challenge is immense. The reactions of fear and withdrawal that it arouses just as much. This undoubtedly requires the establishment, at the right size in which things – the world – are thought of today, of a new social contract. It remains to agree on its terms and on a scale of values. This is where the crux of the problem lies... And this brings us back to money - which precisely materializes the exchanges of values - and which, more than a simple revealing element, will be one of the essential tools in the implementation implementation of this new era. Is globalized monetary governance desirable or, as some economists seem to think, would the right system rather be to associate this entity, necessarily distant and dehumanized, with a multitude of local or virtual currencies such as SEL, BIT coin, etc. ?In the offbeat way that those who pride themselves on dealing with a subject that goes beyond them always use, I wanted to try the experiment by pushing the reasoning to the point of absurdity: Let's imagine that each of us creates our own bank , mints its own currency, decides on the illustration of its banknotes. Above all, let's imagine that this currency is convertible into Icelandic crowns, or even better, that we can speculate on its exchange rate! Not by anticipating its appreciation in relation to other currencies, but by banking on the ability of the artist initiating the project (me) to increase its value!! First-degree reflection on the relationship between artists and money, on the value of art or on art as value... A little nod to traders who invest in art, a counter-cyclical investment with high returns and a machine to give extra soul to big checks full of zeros. Story of a painter who pays for others to paint for him. Who knows…

Texte de travail :

« Money, money, money. Always sunny. In the rich man's world. Aha-ahaaa" ABBA, 1976.

L'argent n'est plus ce qu'il était…

Voilà longtemps que la monnaie n'est plus seulement matérialisée par des liasses de papier fabriquées et décorées par une autorité centrale qui prétendait en garantir la valeur en l'adossant à des réserves d'or. Aujourd'hui, la monnaie est un jeu d'écriture comptable. Elle prend la forme de milliards d'opérations scripturales qui, grâce aux réseaux informatiques, s'effectuent en temps réel entre banques, grâce à un système de compensations extrêmement complexe. En gros, quand nous effectuons un achat, plutôt que de se « payer » entre elles, les banques s'échangent des créances. La monnaie est donc la dette théorique d'un tiers acceptée comme moyen de paiement.
Il existe cependant quelques petites subtilités : Les banques peuvent prêter beaucoup plus qu'elles ont réellement « en caisse » en prenant simplement une assurance contre leurs défauts de paiement. Elles peuvent également transformer ces nouvelles créances en titres boursiers ; converties en portefeuilles d'actions, elles passent dans la colonne des actifs solides, leur permettant de cautionner ainsi d'autres emprunts…
En résumé, ce sont aujourd'hui les grands acteurs de la finance qui produisent de la monnaie ab nihilo, de manière asymétrique, en vendant des créances artificielles à d'autres acteurs de la finance qui font pareil. On qualifie cette activité d'ingénierie financière.
Bien sûr, cette pratique ne pourrait fonctionner sans la caution morale des États, garants de dernier recours. Elle est régie par un code international gravé dans le marbre : Les accords de Bâle 3. Nous voilà rassurés car, comme le rappelle l'étymologie du mot fiduciaire, ce système repose sur la confiance que lui portent ses acteurs. Toute monnaie, en effet, se caractérise par la foi qu'ont ses utilisateurs dans la persistance de sa valeur et dans sa capacité à servir de moyen d'échange.
Évidemment, plus les acteurs sont nombreux et interdépendants, plus le système est complexe et moins ceux-ci ont intérêt à remettre en doute cette confiance. C'est cette logique bien comprise qui, paradoxalement, incite certains esprits mal tournés à quelques dérives, qui, de manière cyclique, sèment le doute dans nos esprits cartésiens. Quand ce doute se répand, profitant lui aussi de la célérité des réseaux de communications, c'est l'éclatement d'une bulle. Métaphore magnifique illustrant la réduction à néant de certains de ces actifs ne reposant que sur du vent.

Aujourd'hui les crises financières ne sont plus physiques, elles prennent la forme d'une perte massive de confiance.
Hélas, malgré les risques potentiels, la mondialisation et le développement des réseaux numériques ont fait prendre à cette monnaie artificielle des proportions colossales. C'est ce que l'on nomme la financiarisation de l'économie. Les marchés financiers sont devenus, en quelques décennies, une sphère marchande internationale où circule des millions de ces produits dérivés. L'euphémisme de monnaie virtuelle, qualifiant ces placements (qui ne sont pas directement rattachés à des activités telles que la production de biens matériels ou leur commercialisation) ne doit pas pour autant nous faire sous-estimer l'impact terrible de leur faillite sur l'économie dite réelle.
Un jour, on sonne la fin de la partie et il y a toujours un perdant. En général, celui qui vend tout pour payer l'addition n'est pas celui qui a provoqué la crise. Il n'est pas, non plus, proche des organes de décision, loin s'en faut. Ce n'est ni le plus riche ni le mieux informé, encore moins celui qui résiste le mieux à la panique. C'est un monsieur tout le monde, d'Asie ou d'Amérique du sud par exemple, perdu dans un quotidien bien réel qui l'accable de son cortège de souffrances : La monnaie a une dimension psychologique, économique, juridique, philosophique. Mais elle a aussi et peut-être surtout, une dimension sociale et politique. Jouer avec elle a une incidence immédiate qui peut même, parfois, paraître paradoxale sur nos sociétés.
La preuve ? Aujourd'hui, les décideurs économiques ont changé d'investissements. Après les produits dérivés de dettes, dans un juste retour des choses, ils spéculent sur des valeurs sures, les matières premières dont les prix se mettent à flamber. Conséquences parmi d'autres, les ressortissants des États méditerranéens tenus tant bien que mal, depuis des décennies, par l'accord tacite : « Nous abandonnons notre liberté d'expression contre l'assurance d'avoir du pain » se révoltent au cris de : « Quitte à mourir de faim, que ce soit en hommes libres ».
Une autre conséquence apparemment paradoxale de la Crise des Subprimes, toujours au plan politique, a lieu en Islande.
Les particularités de cette collectivité peuplée de 320 000 personnes révèlent de manière particulièrement édifiante les mécanismes et les enjeux du drame qui se déroule actuellement au niveau mondial. Insulaires, peu nombreux, soumis depuis toujours à des aléas climatiques très durs, les islandais ont une position singulière. Jusqu'à ces dernières années, leur réussite économique était montrée en exemple.
Malheureusement, une partie de cette richesse était financée par des crédits, libellés en devises exotiques, proposés généreusement par des banques étrangères à des taux variables défiants toute concurrence… On connaît la suite de l'histoire, mais celle-ci ne s'arrête pas là. Au début de la crise, encore maître de sa monnaie fiduciaire (par opposition à la scripturale), l'état islandais a allégé le fardeau de sa dette en modifiant le taux de change. Cette dévaluation qui a « limité les dégâts » selon Paul Krugman, prix Nobel d'économie 2008, a été suivie par une véritable prise de conscience populaire. La nation islandaise tout entière, gravement touché par les conséquences de la crise, a refusé la faillite annoncée et tente, encore à ce jour, de mettre en place des solutions citoyennes : Le 9 avril 2011, les islandais ont une nouvelle fois refusé, par référendum, de rembourser la dette de la banque Icesave au Royaume-Uni et aux Pays-Bas. Une assemblée constituante a été formée, elle planche actuellement sur une modification de la constitution islandaise (datant de 1944 et inspirée du Danemark), celle-ci sera soumise au peuple par référendum en 2012. Jusqu'au rapport de 2250 pages sur la crise financière, publié le 12 avril 2010, qui a été lu par des dizaines de personnes, comme une véritable pièce de théâtre, sur la scène du théâtre national de Reykjavik… Révélant, une fois de plus, la dimension éminemment politique de la monnaie, la société islandaise tente de répondre à une crise financière par une avancée démocratique. Se faisant, elle rétablit l'ordre de ses priorités et cherche à remettre la monnaie à sa juste place dans une société donnée : une invention destinée à faciliter les échanges interhumains, dans la transparence et la proximité.
Sans surprise, elle porte également un regard critique sur les dérives désastreuses d'un système financier autopoïètique, opaque et déshumanisé qui, par ses coups portés aux démocraties, peut se percevoir comme la forme la plus élaborée de la barbarie.
Comme le précise Bernard Lietaer, économiste spécialiste des questions monétaires internationales :

« L'homogénéisation monétaire a incontestablement facilité les échanges à chacune des étapes historiques, le passage à l'Etat-nation, puis la mondialisation. Mais elle a aussi pénalisé la capacité de gérer les problèmes qui se manifestent dans les économies locales. En même temps, la puissance financière a tendance à se concentrer dans un nombre sans cesse plus réduit de centres de décision de plus en plus éloignés du citoyen . »
Avant de proposer une solution :
« Il faut de la diversité monétaire, comme il y a de la biodiversité dans une forêt, afin d'amortir les chocs. Les sociétés matriarcales ont toujours eu un système de double monnaie : une pour la communauté dans laquelle on vit, l'autre pour les échanges avec l'extérieur. Il nous faut créer des monnaies complémentaires qui permettent aux communautés de satisfaire leurs besoins d'échange sans dépendre d'une autorité extérieure. »
Jean-François Noubel, co-créateur d'AOL, rajoute :
« La philosophie d'Internet peut s'appliquer à la monnaie comme elle l'a fait avec les médias, où l'on passe d'un système centralisé à un système où chacun est producteur et transformateur d'information. Il y aura ainsi des millions de monnaies, comme il y a maintenant des millions de médias. Il s'agit maintenant de fabriquer les outils d'interopérabilité, les protocoles permettant de mettre en réseau ce qui est fait.
Le processus est énorme, il est dans l'air, il est en train d'arriver. On va déposséder les banques du pouvoir de faire la monnaie. »

NB : D'après Georg Simmel : « Le superadditum de la richesse n'est rien d'autre qu'une manifestation particulière de cette essence métaphysique de l'argent, en vertu de laquelle il dépasse chacune de ses utilisations singulières et, puisque moyen absolu, impose la possibilité de toutes les valeurs en tant que valeur de toutes les possibilités. ».

NB : En référence au terme théologique le Donum superadditum est la grâce divine accordée à l'être humain déchu et qui lui permet de se transcender, de créer…

Working text:

"Money, money, money. Always sunny. In the rich man's world. Aha-ahaaa" ABBA, 1976.

Money is no longer what it used to be...

For a long time now, money has no longer only been materialized by wads of paper manufactured and decorated by a central authority which claimed to guarantee its value by backing it with gold reserves. Today, money is a bookkeeping game. It takes the form of billions of scriptural transactions which, thanks to computer networks, are carried out in real time between banks, thanks to an extremely complex clearing system. Basically, when we make a purchase, rather than "paying" each other, the banks exchange debts. Money is therefore the theoretical debt of a third party accepted as a means of payment.
There are, however, some small subtleties: Banks can lend much more than they actually have "on hand" by simply taking out insurance against their payment defaults. They can also transform these new debts into stock market securities; converted into equity portfolios, they pass into the solid assets column, allowing them to guarantee other loans...
In summary, today it is the major financial players who produce money ab nihilo, asymmetrically, by selling artificial claims to other financial players who do the same. This activity is called financial engineering.
Of course, this practice could not work without the moral guarantee of States, guarantors of last resort. It is governed by an international code engraved in stone: the Basel 3 agreements. We are reassured because, as the etymology of the word fiduciary reminds us, this system is based on the

trust placed in it by its actors. All money, in fact, is characterized by the faith that its users have in the persistence of its value and in its capacity to serve as a means of exchange.
Obviously, the more numerous and interdependent the actors, the more complex the system and the less they have an interest in questioning this trust. It is this well-understood logic which, paradoxically, incites certain misguided minds to certain deviations, which, in a cyclical manner, sow doubt in our Cartesian minds. When this doubt spreads, also taking advantage of the speed of communications networks, it is the bursting of a bubble. Magnificent metaphor illustrating the reduction to nothing of some of these assets relying only on wind.
Today financial crises are no longer physical, they take the form of a massive loss of confidence.
Unfortunately, despite the potential risks, globalization and the development of digital networks have caused this artificial currency to take on colossal proportions. This is what we call the financialization of the economy. Financial markets have become, in just a few decades, an international trading sphere where millions of these derivative products circulate. The euphemism of virtual currency, describing these investments (which are not directly linked to activities such as the production of material goods or their marketing) should not make us underestimate the terrible impact of their bankruptcy on the the so-called real economy.
One day the game ends and there is always a loser. In general, the one who sells everything to pay the bill is not the one who caused the crisis. Nor is he close to the decision-making bodies, far from it. It is neither the richest nor the best informed, even less the one who best resists panic. He is an everyman, from Asia or South America for example, lost in a very real daily life which overwhelms him with its procession of suffering: Money has a psychological, economic, legal and philosophical dimension. But it also has, and perhaps above all, a social and political dimension. Playing with it has an immediate impact which can sometimes even seem paradoxical on our societies.
The proof ? Today, economic decision-makers have changed their investments. After debt derivatives, in a fair turn of events, they speculate on safe values, raw materials whose prices are starting to soar. Consequences among others, the nationals of Mediterranean States held as best they can, for decades, by the tacit agreement: "We abandon our freedom of expression in exchange for the assurance of having bread" are revolting with cries of : "Even if it means dying of hunger, let it be as free men."
Another apparently paradoxical consequence of the Subprime Crisis, still on the political level, takes place in Iceland.
The particularities of this community populated by 320,000 people reveal in a particularly edifying way the mechanisms and issues of the drama currently unfolding at the global level. Islanders, few in number, always subject to very harsh climatic hazards, the Icelanders have a unique position. Until recent years, their economic success was held up as an example.
Unfortunately, part of this wealth was financed by credits, denominated in exotic currencies, generously offered by foreign banks at unbeatable variable rates... We know the rest of the story, but it does not end. there. At the start of the crisis, still in control of its fiat currency (as opposed to cash), the Icelandic state reduced its debt burden by changing the exchange rate. This devaluation, which "limited the damage" according to Paul Krugman, 2008 Nobel Prize winner in economics, was followed by real popular awareness. The entire Icelandic nation, seriously affected by the consequences of the crisis, refused the announced bankruptcy and is still trying to put in place citizen solutions: On April 9, 2011, the Icelanders once again refused, for referendum, to repay the debt of the Icesave bank in the United Kingdom and the Netherlands. A constituent assembly has been formed, it is currently working on a modification of the Icelandic constitution (dating from 1944 and inspired by Denmark), this will be submitted to the people by referendum in 2012. Until the 2250 page report on the financial crisis , published on April 12, 2010, which was read by dozens of people, like a real play, on the stage of the national theater in Reykjavik... Revealing, once again, the eminently political dimension of currency, society Icelandic government is trying to respond to a financial crisis with democratic progress. In doing so, it re-establishes the order of its priorities and seeks to put money back in its rightful place in a given society: an invention intended to facilitate inter-human exchanges, in transparency and proximity.

Unsurprisingly, it also takes a critical look at the disastrous excesses of an autopoietic, opaque and dehumanized financial system which, through its attacks on democracies, can be perceived as the most elaborate form of barbarism.
As Bernard Lietaer, an economist specializing in international monetary issues, explains:
"Monetary homogenization has undoubtedly facilitated exchanges at each of the historical stages, the transition to the nation-state, then globalization. But it has also penalized the ability to manage the problems that manifest themselves in local economies. At the same time, financial power tends to be concentrated in an ever-smaller number of decision-making centers that are increasingly distant from the citizen. »
Before proposing a solution:
"We need monetary diversity, like there is biodiversity in a forest, in order to cushion shocks. Matriarchal societies have always had a system of dual currencies: one for the community in which we live, the other for exchanges with the outside world. We need to create complementary currencies that allow communities to satisfy their exchange needs without depending on an external authority. »
Jean-François Noubel, co-creator of AOL, adds:
"The philosophy of the Internet can be applied to money as it did with the media, where we move from a centralized system to a system where everyone is a producer and transformer of information. There will thus be millions of currencies, just as there are now millions of media. It is now a matter of manufacturing the interoperability tools, the protocols allowing what is done to be networked.
The process is enormous, it is in the air, it is happening. We are going to strip the banks of the power to make money. »

NB: According to Georg Simmel: "The superadditum of wealth is nothing other than a particular manifestation of this metaphysical essence of money, by virtue of which it exceeds each of its singular uses and, since a means absolute, imposes the possibility of all values as the value of all possibilities. ".

NB: In reference to the theological term Donum superadditum is the divine grace granted to the fallen human being and which allows him to transcend himself, to create...

Compte-Rendu (2011)

Installation réduisant les relations humaines à un échange marchand.

Parti pour un projet relationnel de deux ans autour du monde, sur le principe de la concaténation, j'en dresse à mon retour un compte rendu amer. Accentués par la crise, les inégalités, le décalage de niveau de vie, ont bien souvent réduit mon rapport aux habitants à un triste échange marchand. J'en expose les justificatifs, factures, petite monnaie, reçus, comme les pièces d'un bilan comptable.

Installation reducing human relations to a commercial exchange. Having left for a two-year relational project around the world, on the principle of concatenation, I drew up a bitter report on my return. Accentuated by the crisis, inequalities and the gap in living standards have often reduced my relationship with residents to a sad commercial exchange. I present the supporting documents, invoices, small change, receipts, like documents from an accounting balance sheet.

La nuit du 4 août (2011)

Vidéo non éthique témoignant de la misère de proximité.

Action de proposer au FRAC devant laquelle elle a été tournée d'acheter cette vidéo pour un euro symbolique. Proposition équivalant à vendre son âme pour intégrer le fond d'art contemporain.

L'été 2011, le FRAC Languedoc-Roussillon propose une exposition « sur le thème du lit ». A quelques mètres de l'entrée, des sans domicile dorment sur des cartons…
Illustrant des clichés pris sur place entre le 4 août et le 3 septembre 2011, la voix off cite simplement le texte de présentation de l'exposition.
Cette action spontanée est inspirée du principe de guérilla consistant à résister malgré le dérisoire de ses moyens à un certain ordre établi porteur d'une forme de violence à bas bruit.

Montpellier, la nuit du 4 août 2011,

C'est à Madagascar que j'ai été confronté pour la première fois à l'extrême pauvreté. Certains m'ont dit depuis : « moi, je ne pourrais pas supporter ça ». Malheureusement, ce n'est pas parce qu'on est loin d'elle que la misère n'existe pas. Mais c'est vrai qu'on la supporte mieux à bonne distance… Bon, trêve d'ironie. En ce qui me concerne, j'ai besoin de toucher les choses du doigt. C'est ma façon d'essayer de les comprendre. Pourtant il y a des cas qui dépassent l'entendement… Des cas, surtout, où l'on perd ses belles illusions… Je veux parler de la manière dont on imagine qu'on réagirait confronté à certaines situations. J'ai vu des parents jeter leur nouveau né sur un tas d'ordure faute de pouvoir le nourrir, j'ai vu des enfants avec le ventre gonflé par la famine, d'autres, partout dans le monde, m'ont suivi des heures en me demandant l'aumône. Et qu'ai-je fait : rien ou presque. J'ai continué mon chemin. Pire, j'ai dû m'endurcir pour tenter de résister à la violence quotidienne de ma position, à ce sentiment paradoxal d'envie et de répulsion que je suscitais chez ceux dont je venais, en touriste, observer d'un air gêné l'univers que j'avais sans doute contribué à détruire. Mondialisation ultra libérale, tourisme de masse, individualisme forcené. Tout a été théorisé, critiqué, mis en chiffres et en colonnes…
Mais pas de raccourcis faciles. Certains de ceux que je plaignais trouvaient normal de prostituer leur petite sœur pour se payer des cigarettes et n'auraient pas hésité à me dépouiller entièrement si l'occasion s'était présentée. Comme elle s'est présentée, c'est d'ailleurs exactement ce qu'ils ont fait ! C'était de bonne guerre, je ne leur en veux pas. C'est ce qu'on appelle, paraît-il, la loi de la nature, où ceux qui le peuvent mangent les autres pour survivre. Dans notre société policée, qui tient notre animalité à distance, on a parfois tendance à l'oublier.
Quand le vernis se craquelle, cette réalité nous rattrape…D'autres diront que la roue tourne. Allez savoir !
Aujourd'hui je ne parle plus de cet espace-temps particulier qu'est le voyage. Non, je vous demande simplement : Que feriez-vous si des gens dormaient dehors, juste en bas de chez vous ?
Pour moi, la question s'est posée de manière incongrue cet été, en se plaçant d'elle-même dans le champ de l'art. J'habite à côté du FRAC Languedoc-Roussillon qui proposait à ce moment là une exposition « sur le thème du lit ». Passant tous les jours devant, j'ai fini par remarquer qu'en face, à quelques mètres seulement, des personnes dormaient sur des cartons. Le 4 août (…) j'ai pensé que ça faisait un peu trop pour que je reste indifférent. D'autant que la note de présentation de l'exposition posait la question de l'utilité de l'art, je cite : « En d'autres termes, une œuvre d'art n'est-elle pas tout aussi inutile qu'un lit ? » à comprendre à l'envers comme: « au contraire, les deux sont probablement indispensables ». J'aurais pu poser directement cette question à ceux qui dormaient là, mais par respect pour eux, je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas non plus me contenter d'une critique de cette exposition, à priori malvenue, mais qui posait finalement quelques bonnes questions. J'ai pensé à Jacob Riis et sa série « Les Autres 50% : comment ils vivent et meurent à New York » qui avait contribué à faire changer la situation de l'époque. A Gustave Courbet, à ses peintures et plus encore à sa vie, exemple d'engagement. A d'autres encore, à l'opposé, qui ont voulu édifier les masses : « Bilder sprechen » disaient-ils. Qu'en est-il aujourd'hui où la manipulation, l'enfouissement sous l'image a atteint un stade de saturation.
Les repères sont brouillés, toute action semble suspecte, dérisoire, opportuniste, « récupérée » par un système qui s'en nourrit. Comment s'y retrouver entre des créateurs, gentiment subversifs, faire-valoir d'une industrie du luxe en quête de « plus produit », un gigolo milliardaire, Banier, qui porte plainte contre le SDF qui l'a giflé après qu'il l'eut pris en photo, des stagiaires qui travaillent

gratuitement pour des magazines d'art et qui, comme Catarina chez Flash Art, s'entendent dire par le patron « qu'avec la globalisation, même les putes parlent quatre langues et maîtrisent Indesign », des artivistes qui n'envoient pas forcément un communiqué de presse à chacune de leur opération.
Quoi qu'on en pense, la plupart des artistes ne regardent pas la misère de haut, en donnant des leçons de manière péremptoire, ils la regardent dans les yeux, au quotidien. Pourtant, s'ils paraissent légitimes pour en parler, un malaise subsiste. Celui-ci naît de la contradiction, qui me semble très parlante et qui tient au fait que dénoncer la misère des autres peut se voir comme un sujet « porteur » idéal pour se mettre en avant ? Je pense que les artistes sont en cela un excellent exemple de cette particularité de notre époque, de cette génération qui peine à se faire une place, dans un marché du travail saturé autant que dans le cœur de familles recomposées. Elle est portée par la volonté irrépressible d'exprimer son désir de reconnaissance qu'on retrouve, par exemple dans la télé-réalité, Facebook, etc. Certains sont prêts à tout sacrifier et à s'asseoir sur beaucoup de convictions pour être dans la lumière, pour se sentir un peu désirés. C'est une tentation que connaît la plupart des créateurs qui rêvent d'être « exposés ». A ce titre, je trouve particulièrement intéressant l'émergence (et d'abord le nom) du mouvement des Anonymous qui tente de mettre justement à distance cette composante égotique.
Pour autant, ce penchant narcissique n'empêche en rien que les artistes soient sincèrement préoccupés par une précarité grandissante, à commencer par la leur. Comment poser alors cette inquiétude dans le champ de l'art sans tomber dans le grandiloquent, le misérabilisme ou l'instrumentalisation.
Plus précisément, comment puis-je faire face à la situation qui m'occupe, articuler mes contradictions, comment me poser en résistance face à des solutions toutes trouvées dont la première est toujours de ne rien faire ?
Contrairement à ce que conseille l'adage, quand je n'arrive pas à réfléchir, je suis partisan d'agir. Sans idées arrêtées, j'ai voulu mettre en œuvre un principe d'action-réaction, d'effet papillon. Me laisser aller à la spontanéité. C'était ma manière de répondre par l'absurde à l'interrogation du directeur du FRAC. J'ai pris celle-ci comme un axiome de physique élémentaire : Tout ce qu'on fait entraîne des conséquences, même une exposition.
La vidéo s'est imposée à moi naturellement, peut-être un peu parce que c'est un média dont je ne maîtrise aucune des techniques, ni aucun des codes. Avec l'aide d'un ami, j'ai décidé d'aller à l'essentiel, de témoigner simplement de ces deux réalités juxtaposées.

Montpellier, the night of August 4, 2011,

It was in Madagascar that I was confronted with extreme poverty for the first time. Some people have since said to me: "I couldn't stand that". Unfortunately, it is not because we are far from it that poverty does not exist. But it's true that we can tolerate it better at a safe distance… Okay, enough of the irony. As for me, I need to touch things with my hands. This is my way of trying to understand them. However, there are cases that surpass understanding... Cases, above all, where we lose our beautiful illusions... I want to talk about the way in which we imagine that we would react when faced with certain situations. I saw parents throw their newborn babies on a garbage heap because they couldn't feed them, I saw children with bellies swollen from starvation, others, all over the world, followed me from hours asking for alms. And what did I do: nothing or almost. I continued on my way. Worse, I had to harden myself to try to resist the daily violence of my position, this paradoxical feeling of envy and repulsion that I aroused in those whom I came, as a tourist, to observe with an embarrassed air. universe that I had undoubtedly helped to destroy. Ultra liberal globalization, mass tourism, frenzied individualism. Everything has been theorized, criticized, put into figures and columns…
But no easy shortcuts. Some of those I pitied found it normal to prostitute their little sister to pay for cigarettes and would not have hesitated to strip me completely if the opportunity had presented itself. As she presented herself, that's exactly what they did! It was fair game, I don't blame them.

This is what we apparently call the law of nature, where those who can eat others to survive. In our civilized society, which keeps our animality at bay, we sometimes tend to forget it.
When the varnish cracks, this reality catches up with us...Others will say that the wheel is turning. Who knows !
Today I no longer talk about this particular space-time that is travel. No, I'm just asking you: What would you do if people were sleeping outside, right down the street from your house?
For me, the question arose in an incongruous way this summer, placing itself in the field of art. I live next to the FRAC Languedoc-Roussillon which at that time was offering an exhibition "on the theme of the bed". Passing by it every day, I ended up noticing that opposite, only a few meters away, people were sleeping on boxes. On August 4 (…) I thought it was a bit too much for me to remain indifferent. Especially since the presentation note for the exhibition raised the question of the usefulness of art, I quote: "In other words, is not a work of art just as useless as a bed ? » to be understood backwards as: "on the contrary, both are probably essential". I could have asked this question directly to those who slept there, but out of respect for them, I did not do so. I also didn't want to settle for a critique of this exhibition, which was initially unwelcome, but which ultimately posed some good questions. I thought of Jacob Riis and his series "The Other 50%: How They Live and Die in New York" which helped change the situation at the time. To Gustave Courbet, to his paintings and even more to his life, example of commitment. To still others, on the contrary, who wanted to edify the masses: "Bilder sprechen" they said. What about today where the manipulation, the burying under the image has reached a stage of saturation.
The benchmarks are blurred, any action seems suspicious, derisory, opportunistic, "recovered" by a system that feeds on it. How to find one's way between gently subversive creators, stooges of a luxury industry in search of "more product", a billionaire gigolo, Banier, who files a complaint against the homeless man who slapped him after he had taken a photo of it, interns who work for free for art magazines and who, like Catarina at Flash Art, are told by the boss "that with globalization, even the whores speak four languages and master Indesign », artivists who do not necessarily send a press release for each of their operations.
Whatever one thinks, most artists do not look down on poverty, giving lessons in a peremptory manner, they look it in the eye, on a daily basis. However, if they seem legitimate to talk about it, unease remains. This arises from the contradiction, which seems very telling to me and which is due to the fact that denouncing the misery of others can be seen as an ideal "bearing" subject to put oneself forward? I think that artists are in this an excellent example of this particularity of our time, of this generation which struggles to find a place for itself, in a saturated job market as much as in the hearts of blended families. It is driven by the irrepressible desire to express one's desire for recognition, which we find, for example, in reality TV, Facebook, etc. Some are ready to sacrifice everything and rely on a lot of convictions to be in the light, to feel a little desired. It's a temptation experienced by most creators who dream of being "exposed". In this respect, I find the emergence (and first of all the name) of the Anonymous movement particularly interesting, which attempts to put this egoistic component at bay.
However, this narcissistic inclination in no way prevents artists from being sincerely concerned about growing precariousness, starting with their own. How can we raise this concern in the field of art without falling into grandiloquence, miserabilism or instrumentalization.
More precisely, how can I face the situation that concerns me, articulate my contradictions, how can I resist ready-made solutions, the first of which is always to do nothing?
Contrary to what the adage advises, when I can't think, I am in favor of acting. Without fixed ideas, I wanted to implement a principle of action-reaction, of the butterfly effect. Let myself indulge in spontaneity. It was my way of responding with the absurd to the question from the director of the FRAC. I took this as an axiom of elementary physics: Everything you do has consequences, even exposure.
Video came naturally to me, perhaps a little because it is a medium of which I do not master any of the techniques or any of the codes. With the help of a friend, I decided to get to the point, to simply bear witness to these two juxtaposed realities.

Suventions directes (2005)

Action performed with the coordinated effort of the eponymous collective whereby a visual art adviser from the DRAC was taken hostage in exchange for a ransom rather than a government grant. At the same time in a street adjacent to the building, a demonstration was organised by associates to press for his release.This action was conceived on the model of guerilla warfare and offered an alternative way of considering the relations between the artist and the institution._

Montpellier, le 7 juin 2005.

Nous revendiquons la séquestration dans son bureau, de 17 h à 18 h 05, du chargé des arts plastiques de la D.R.A.C Languedoc-Roussillon. L'intéressé a été libéré quelques minutes après l'heure administrative de fermeture des locaux grâce à l'intervention de manifestants munis de pancartes « Libérez Rousseaux !». Situés dans la cour d'honneur du bâtiment, ceux-ci ont notamment payé une partie de la rançon fixée à 300 Giga euros.

Nos intentions étaient de :

– Basculer d'une banale demande de subvention en demande de rançon.
– Partir ainsi d'un moment de confrontation entre des porteurs de projet et une institution d'aide à la création, moment souvent lourd en charge émotionnelle, pour faire naître une situation de décalage et d'accident.
– Profiter de cette situation pour porter un regard inédit sur le milieu dans lequel nous évoluons en jouant avec ses codes :

o Utiliser ainsi les institutions culturelles comme base d'expérimentation.
o Investir physiquement l'espace du bureau du chargé des arts plastiques en tant que champs d'action.
o Détourner la fonction institutionnelle de Bernard Rousseaux en fonction pratique de matériel de création.
o Réduire le rendez-vous de présentation d'un projet, le dépôt de demande de subventions, le temps de sa réalisation, le vernissage, la communication et la monstration en un seul moment – Une unité de temps et d'espace.

– Faire d'une séquestration planifiée par un rendez-vous et donnant lieu à une collation partagée avec la victime un élément de réflexion sur la validité d'une position critique de l'artiste au sein des institutions d'aide à la création, publiques ou privées, et sur les facultés éventuelles de récupération de tout discours subversif par celle-ci.
– D'une manière plus large, proposer un moment de négociation sensé aboutir à un nouveau contrat, symbolisé par la rançon, destiné à interroger sur le rôle de l'artiste dans la société et ses éventuels moyens de rémunération.
– Insister sur les liens particuliers qui unissent les artistes et l'argent dans un contexte social où l'aptitude à adopter des stratégies commerciales et la faculté à en gagner tendent à se poser comme uniques éléments d'appréciation.
– Attirer l'attention sur les conséquences potentielles de ce système de valeur et les mettre en perspective avec les conflits d'intérêts, parfois violents, générés par une situation de marché mondialisé et d'individualisme de masse.
– Simuler un des instruments de lutte les plus radicaux pour évaluer, dans le milieu social de référence, les limites politique et éthique, mais aussi géographiques et financière de la « pulsion participative » de l'artiste.

– Conscient des enjeux et des contradictions mises à jour et en s'inspirant d'Oppenheim, proposer comme artiste tout sujet désireux de se définir, par une pratique singulière, dans cette volonté de cerner ses limites.
D'autres personnes suivront

SUBVENTIONS DIRECTES

Montpellier, June 7, 2005.

We recognize the sequestration in his office, from 5 p.m. to 6:05 p.m., of the person in charge of plastic arts of the D.R.A.C Languedoc-Roussillon. The person concerned was released a few minutes after the administrative closing time of the premises thanks to the intervention of demonstrators carrying "Free Rousseaux!" signs. Located in the main courtyard of the building, they notably paid part of the ransom set at 300 Giga euros.

Our intentions were to:

– Switch from a banal grant request to a ransom request.
– Thus starting from a moment of confrontation between project leaders and an institution supporting creation, a moment often heavy with emotional charge, to give rise to a situation of discrepancy and accident.
– Take advantage of this situation to take a unique look at the environment in which we operate by playing with its codes:

o Use cultural institutions as a basis for experimentation.
o Physically take over the office space of the plastic arts manager as a field of action.
o Divert the institutional function of Bernard Rousseaux into the practical function of creative material.
o Reduce the meeting to present a project, the submission of a grant application, the time for its completion, the opening, communication and display in a single moment – A unit of time and space.

– Make a sequestration planned by a meeting and giving rise to a snack shared with the victim an element of reflection on the validity of a critical position of the artist within public institutions supporting creation or private, and on the possible possibilities of recovery of any subversive discourse by the latter.
– In a broader sense, propose a moment of negotiation supposed to result in a new contract, symbolized by the ransom, intended to question the role of the artist in society and his possible means of remuneration.
– Emphasize the special links that unite artists and money in a social context where the ability to adopt commercial strategies and the ability to earn from them tend to be the sole elements of appreciation.
– Draw attention to the potential consequences of this value system and put them into perspective with the conflicts of interest, sometimes violent, generated by a situation of globalized market and mass individualism.
– Simulate one of the most radical instruments of struggle to evaluate, in the social environment of reference, the political and ethical, but also geographical and financial limits of the artist's "participatory impulse".
– Aware of the issues and contradictions revealed and drawing inspiration from Oppenheim, propose as an artist any subject wishing to define themselves, through a singular practice, in this desire to identify their limits.
Other people will follow

DIRECT SUBSIDIES

Prix sur le vif (2011)

De 2008 à 2010, je suis parti autour du monde pour le projet : « Le chant des pistes ». Construit sur le principe de la concaténation, celui-ci consistait à demander à mes rencontres de voyage successives de déterminer ma prochaine destination en me donnant l'adresse d'un proche à visiter de leur part.
Influencé par l'esthétique relationnelle, j'avais ainsi pour ambition de susciter des « états de rencontre » dont je gardais ensuite la trace photographique tandis que l'ensemble de mon voyage faisait l'objet d'une chronique épistolaire régulière à l'intention de personnalités du monde de l'art parisien.
Hélas, j'ai très vite mesuré la distance immense qui séparait mon idée sur le papier et la réalité d'un monde en crise que je me faisais fort de parcourir sac à dos.
A mille lieues du cube blanc des galeries, la plupart de mes contacts étaient déséquilibrées, superficiels. Je me voyais en humain empathique qui voulait parler d'art ; Pour les paysans fourbus que je côtoyais pendant mes longues heures de bus et qui me parlaient de survie, j'étais simplement un touriste. Je me prétendais artiste, mais pour eux, je n'étais guère plus qu'un étranger suffisamment riche pour se payer une balade d'agrément.
Je me suis remis en question ; Là se trouve l'essence du voyage. Oui, j'étais aussi ce touriste. Un gars en short et appareil photo en bandoulière parmi les centaines qui déferlaient dans leur pays sans rien en connaître. Pas de ceux qui reviennent en pérorant : « J'ai fait l'Inde, j'ai fait le Brésil », pas de ceux, non plus, qui ne voyagent que pour faire le cliché qu'ils ont déjà vu cent fois dans les albums de leurs voisins et dont ils veulent leur exemplaire personnel, encore moins de ceux dont le bus s'arrête juste devant les pyramides et à qui l'on dit « c'est là ».
Mais quand même, moi aussi, je suis passé souvent trop vite, je n'ai pris le temps de visiter de certaines villes que les sites incontournables, les images « de cartes postales ». Moi aussi, j'ai fait semblant de croire à ces figurants en costumes traditionnels, à ces souvenirs locaux fabriqués en série à Taiwan…

La série : « Prix sur le vif » parle de cette accumulation de clichés, à tous les sens du terme. Elle propose de belles vues proprettes qui semblent collées dans un album en moleskine désuet à la Chatwin. De l'autre côté de l'image, là aussi à tous les sens du terme, la réalité est plus grinçante. Un billet de banque, une légende absconse interroge le regardeur. Son auteur, tel un entomologiste, collectionne-t-il pareillement les billets de banque et les humains qu'il placerait ensuite sur le même plan ? La coupure est-elle simplement un repère destiné à préciser l'endroit de la prise de vue ? A quoi correspond le montant ? L'artiste a-t-il payé la somme indiquée pour avoir son cliché comme cela se pratique couramment, a-t-il plutôt acheté du temps avec le sujet pour des faveurs moins avouables, ce qui justifierait le titre « Prix sur le vif – le vivant » ?
Même si chacun est libre de construire son interprétation, de la plus innocente à la plus sordide, en puisant dans ses propres contradictions, le caractère accessible, voire naïf de cette série évoque incontestablement les sentiments ambivalents et une certaine forme de culpabilité que j'ai pu éprouver à différents moments de ce périple de deux années. Ceux-ci sont liés en partie au décalage de mode de vie existant entre mes hôtes et moi, aux effets d'acculturation du tourisme de masse, à la marchandisation des rapports humains, aux crises humanitaires dont j'ai mesuré l'ampleur malgré moi.

From 2008 to 2010, I traveled around the world for the project: "Le chant des piste". Built on the principle of concatenation, this consisted of asking my successive travel meetings to determine my next destination by giving me the address of a relative to visit on their behalf.

Influenced by relational aesthetics, my ambition was to create "states of encounter" of which I then kept a photographic trace while my entire journey was the subject of a regular epistolary chronicle intended for personalities from the Parisian art world.
Alas, I very quickly measured the immense distance that separated my idea on paper and the reality of a world in crisis that I was willing to backpack through.
A thousand miles from the white cube of the galleries, most of my contacts were unbalanced, superficial. I saw myself as an empathetic human who wanted to talk about art; For the exhausted peasants I met during my long hours on the bus and who talked to me about survival, I was simply a tourist. I claimed to be an artist, but to them I was little more than a foreigner rich enough to afford a leisurely stroll.
I questioned myself; This is the essence of the journey. Yes, I was that tourist too. A guy in shorts and a camera slung over his shoulder among the hundreds who flooded into their country without knowing anything about it. Not one of those who come back saying: "I made India, I made Brazil", nor one of those who only travel to take the shot they have already seen a hundred times in the albums from their neighbors and of whom they want their personal copy, even less from those whose bus stops right in front of the pyramids and to whom we say "it's there".
But all the same, I too often went by too quickly, I only took the time to visit certain cities only the essential sites, the "postcard" images. I too pretended to believe in these extras in traditional costumes, in these local souvenirs mass-produced in Taiwan...

The series: "Price on the spot" talks about this accumulation of clichés, in every sense of the word. It offers beautiful, clean views that seem stuck in an outdated moleskin album à la Chatwin. On the other side of the image, again in every sense of the word, the reality is more grating. A bank note, an abstruse legend questions the viewer. Does its author, like an entomologist, collect banknotes and humans in the same way that he would then place on the same level? Is the cut simply a marker intended to clarify the location of the shot? What does the amount correspond to? Did the artist pay the amount indicated to have his photo as is commonly done, did he rather buy time with the subject for less avowed favors, which would justify the title "Prize on the spot" - the living " ?
Even if everyone is free to construct their interpretation, from the most innocent to the most sordid, by drawing on their own contradictions, the accessible, even naive nature of this series undoubtedly evokes the ambivalent feelings and a certain form of guilt that I have been able to experience at different moments of this two-year journey. These are partly linked to the gap in lifestyle existing between my hosts and me, to the acculturation effects of mass tourism, to the commodification of human relationships, to the humanitarian crises of which I have measured the extent in spite of myself.

La ligne du jour (2011)

Montpellier, le 11 juin 2011,

J'ai eu cette idée dans un aéroport, celui du Caire. Par la porte d'embarquement voisine de la mienne s'engouffraient, en tenue d'irham, des groupes de pèlerins en partance pour la Mecque. Malgré plusieurs mois passés en immersion dans la culture musulmane, je n'étais pas encore, loin s'en faut, familiarisé avec tous ses usages. A vrai dire, dans les allées du terminal, j'avais pris les trois premiers fidèles que j'avais croisés dans ce très simple appareil – deux pièces de tissu blanc sans couture enroulées sur leur corps nu, une en haut, une en bas – pour les clients d'un improbable sauna situé dans les galeries marchandes. Je les imaginais attendre que leur peau sèche en se baladant, un peu hésitants, affublés de serviettes-éponges trop petites. Je précise qu'après deux ans de tribulations autour du monde, cette éventualité ne m'aurait pas plus choqué que des voyageurs sans chaussures se faisant grignoter les peaux mortes des pieds par les poissons d'un aquarium éclairé de lumière fluo. Pas plus que ne m'avaient choqué ces apprentis baroudeurs coréens

endormis sur d'énormes sièges massant qui ronronnaient ou ces ouvriers thaïs se faisant couper les cheveux par dizaines dans une gare dont les quelques rangées de sièges en plastique faisaient office de salon de coiffure.

Ce rapport spirituel au tissu m'avait rappelé, à Jérusalem, ces juifs orthodoxes dont je voyais toujours dépasser quelques fils usés de leurs habits invariablement noirs – les tsitsits qui frangent les quatre coins du Tallit et évoquent les commandements sacrés de la torah – subtiles ficelles qui m'avaient beaucoup intrigué de prime abord. Dans le même ordre d'idée, je pensais également à l'étoffe non tissée de la tunique dont certains passages de la Bible habillent Jésus. Il y a peu, j'ai lu que, pour l'époque, elles évoquaient un signe extérieur de noblesse et non, comme certains exégètes ont pu l'écrire, de pauvreté.

De manière plus profane, j'avais également en mémoire mes heures passées, dans la pénombre odorante des souqs de Damas et d'Alep (villes meurtries) à chercher, en bon « touriste », le tapis que j'imaginais déjà dérouler fièrement sur le plancher de mon salon. En me perdant dans les ruelles et les arrières-cours, j'avais fini par tomber sur des amoureux du tissage, sur des restaurateurs de pièces centenaires. Je m'étais trouvé en face d'artisans détenteurs d'un savoir-faire dont l'origine se confondait avec celle de l'humanité. Les yeux mis-clos et la peau aussi usée que les œuvres dont ils prolongeaient la vie, ces parchemins vivants me racontaient leur histoire, une histoire d'hommes nus, de nomades, une histoire qui remontait à l'enfance du monde. Une histoire dont le fil solide, fait d'éternels recommencements, se passait dans le va et vient d'une aiguille…

Quand j'avais fini par choisir mon tapis. Celui qui me l'avait vendu me l'avait « lu ». Pour se faire, il avait commencé par me parler de son enfance, celle d'un gamin de quatorze ans envoyé seul en Afghanistan à la rencontre d'un maître. Celui-ci était vieillard plus assez rentable pour travailler autre chose que de jeunes âmes. Comme Al-Farabi, jour après jour, à l'aube des montagnes, il répétait à son petit élève qui peinait à sortir du chaud sommeil de l'hiver : « Quand tu dors, tu voles ta vie ». Ainsi mon vendeur avait-il appris le langage des tapis, celui des contreforts de l'Hindou-Kouch, celui utilisé, bien avant lui, par les bergers de Mésopotamie. C'était de la part du vieux père spirituel que son disciple, cinquante ans plus tard, avait insisté pour me prouver que le tissage se confondait avec le texte, ce tissu de mots que trament nos pensées, ces mots partagés qui sont eux-mêmes des liens serrés entre les hommes.

Alors, j'ai eu envie de me pencher sur tous ces récits. J'ai eu envie d'en savoir plus sur ceux des grandes religions monothéistes, sur ceux, aussi, qu'on se raconte au bistrot, dans les cours d'école, ceux qui, en deux mots, structurent nos sociétés, donnent du sens à ce que nous vivons, nous inscrivent dans une histoire, petite ou grande.

J'ai essayé de comprendre Jean-François Lyotar, le post-modernisme et l'éclatement, selon lui, de ces grands récits, j'ai tenté de lire Jürgen Habermas et son agir communicationnel… De là, j'ai dérivé vers les Rumeurs de Jean-Noël Kapferer et le Storytelling de Christian Salmon.

J'ai constaté que les récits, comme les tapis, avaient un revers, loin de nous émanciper, ils pouvaient formater notre comportement et, pire, notre imaginaire. A quel point certains récits pouvaient être une arme d'asservissement redoutable.

Mais je ne suis pas un intellectuel, encore moins un philosophe, j'ai besoin de pratiquer, d'assembler moi-même quelques bricoles pour apprivoiser le monde qui m'entoure. Je prends plaisir à mettre en place de petites expériences humaines de proximité, juste comme ça. J'ai eu envie de le faire avec les pièces d'un jeu. Un jeu de société dans lequel le récit serait assujetti à un vote… J'ai tenu à ce que cette distraction en soit vraiment une, que les participants jouent pour de bon, qu'il y ait des surprises, de la rivalité et du suspens.

Au début, j'aime isoler les participants un à un, les voir chercher une anecdote dont ils savent qu'elle va révéler beaucoup d'eux. J'aime les entendre, pendant que je les enregistre, évoquer ce souvenir lointain, un peu intimidés, s'excusant de sa banalité. Je jubile devant ceux qui, déjà, au lieu d'enjoliver leur récit, plus ou moins consciemment- pour le rendre socialement acceptable – me demandent franchement s'ils ont le droit d'inventer une histoire, si je peux le faire à leur place…

Ensuite, la vraie partie en société commence ; chacun doit communiquer. La pression du groupe s'éprouve. Un joueur cherche à se faire comprendre par un dessin tandis que ses coéquipiers font travailler leur imagination ou – ce serait plus juste – cherchent à dépasser leur propre systèmes de représentation. Pendant ce temps, l'autre équipe, les yeux masqués, se « fait une idée » à son tour d'une histoire en tentant d'associer les interprétations qui fusent aux voix hésitantes qui les proposent.

Puis vient le vote proprement dit, moment excitant s'il en est. Certains petits malins ont bien compris qu'ils ont parfois intérêt, pour avoir des suffrages, à mentir, à convaincre les autres joueurs d'attribuer une histoire à quelqu'un dont ils savent qu'il n'en est pas l'auteur. D'ailleurs, qui a vraiment vécu ou inventé ces histoires ? C'est si troublant que les joueurs en arrivent à se demander s'ils connaissent vraiment les personnes qui les entourent. L'image qu'on s'est faite d'eux au fil des années, celle qu'ils renvoient d'eux-mêmes, celles, dessinées qui s'accumulent sur la table suivies de leurs interprétations fantaisistes : tout se brouille. Parlent-ils vraiment le même langage ? Peuvent-ils se comprendre ? Qu'importe ? Déjà, chacun raconte de nouvelles histoires, les déforment à volonté pour gagner la partie.

Encore une fois, la moisson a été riche : je repars avec des enregistrements sonores, des photos, des morceaux de toiles peintes abondamment griffonnés et, plus que tout l'échos de bons moments de rigolade…

Un soir où je rêvasse à ce projet, mon ex-copine (…), qui travaille dans la culture me demande dans son jargon formaté : « Mais qu'est-ce tu interroges, qu'est-ce que tu veux donner à voir ? Peux-tu m'expliquer ta démarche, enfin tu vois quoi ? »

Non, je ne vois pas. Pas ça en tout cas. Je n'ai pas de message à délivrer au monde.

J'essaye de lui expliquer que dans cet aéroport du Caire, des idées de peintures m'étaient passées par la tête, simplement. Bien sûr, je sais que peindre n'est pas une activité à la mode et je suis bien incapable d'expliquer pourquoi je m'entête à la poursuivre. Mais je voulais essayer de matérialiser ces idées, juste pour voir ces peintures, elles et rien de plus. Des morceaux de tissus colorés et gribouillés, cousus entre eux sur une toile par des fils qui pendaient, des lignes de textes consignées sur ces fils, comme sur de vieux rubans de machine à écrire qui déraillent. Une espèce de harde rapiécée et tendue sur un cadre, comme la peau aux milles facettes d'un Arlequin qu'on ferait sécher au soleil près d'une cabane. Je dis un Arlequin, je pense à un gueux, pour ne pas dire à un artiste… Un de ces gars, en tout cas, qui ne sert plus à grand chose et qu'on aurait bouffé un jour dans un monde devenu sans histoire… Tout ça parce qu'on avait drôlement faim.

Montpellier, June 11, 2011,

I had this idea in an airport, that of Cairo. Through the boarding gate next to mine, groups of pilgrims bound for Mecca rushed in, dressed in irham. Despite several months spent immersed in Muslim culture, I was not yet, far from it, familiar with all its uses. To tell the truth, in the aisles of the terminal, I had taken the first three believers I had encountered in this very simple device – two pieces of seamless white fabric wrapped around their naked bodies, one at the top, one at the bottom – for

customers of an improbable sauna located in shopping malls. I imagined them waiting for their skin to dry while walking around, a little hesitant, wearing terry towels that were too small. I would like to point out that after two years of tribulations around the world, this eventuality would not have shocked me any more than travelers without shoes having the dead skin on their feet nibbled by fish in an aquarium lit with fluorescent lights. No more than those Korean adventurer apprentices asleep on huge purring massage seats or the Thai workers having their hair cut by the dozen in a train station where the few rows of plastic seats served as a hairdressing salon shocked me.

This spiritual relationship with the fabric reminded me, in Jerusalem, of those Orthodox Jews of whom I always saw a few worn threads protruding from their invariably black clothes - the tsitsits which fringe the four corners of the Tallit and evoke the sacred commandments of the Torah - subtle strings which intrigued me a lot at first. In the same vein, I was also thinking of the non-woven fabric of the tunic with which certain passages in the Bible dress Jesus. Recently, I read that, for the time, they evoked an external sign of nobility and not, as some exegetes have written, of poverty.

In a more profane way, I also remembered my hours spent, in the fragrant darkness of the souqs of Damascus and Aleppo (battered cities) looking, like a good "tourist", for the carpet that I already imagined proudly rolling out on my living room floor. Getting lost in the alleys and backyards, I ended up coming across lovers of weaving, restorers of century-old pieces. I found myself face to face with craftsmen possessing know-how whose origins were intertwined with that of humanity. With eyes half-closed and skin as worn as the works whose life they prolonged, these living parchments told me their story, a story of naked men, of nomads, a story that went back to the childhood of the world. A story whose solid thread, made of eternal beginnings, passed in the back and forth of a needle...

When I finally chose my rug. The person who sold it to me "read" it to me. To do so, he began by telling me about his childhood, that of a fourteen-year-old boy sent alone to Afghanistan to meet a master. This one was an old man no longer profitable enough to work for anything other than young souls. Like Al-Farabi, day after day, at dawn in the mountains, he repeated to his little student who was struggling to emerge from the warm sleep of winter: "When you sleep, you steal your life." So my seller had learned the language of carpets, that of the foothills of the Hindu Kush, that used, long before him, by the shepherds of Mesopotamia. It was on the part of the old spiritual father that his disciple, fifty years later, insisted on proving to me that the weaving was confused with the text, this fabric of words that our thoughts weave, these shared words which are themselves tight bonds between men.

So, I wanted to look into all these stories. I wanted to know more about those of the great monotheistic religions, about those, too, that we talk about in the bistro, in the schoolyards, those who, in a few words, structure our societies, give meaning meaning to what we experience, place us in a story, small or large.

I tried to understand Jean-François Lyotar, post-modernism and the breakdown, according to him, of these great narratives, I tried to read Jürgen Habermas and his communicational actions... From there, I drifted towards the Rumors by Jean-Noël Kapferer and Storytelling by Christian Salmon.

I noticed that stories, like rugs, had a downside: far from emancipating us, they could format our behavior and, worse, our imagination. To what extent certain stories could be a formidable weapon of enslavement.

But I am not an intellectual, even less a philosopher, I need to practice, to put together a few things myself to tame the world around me. I take pleasure in setting up small, close human experiences, just like that. I wanted to do it with the pieces of a game. A board game in which the story would be

subject to a vote... I wanted this distraction to really be one, for the participants to play for well, let there be surprises, rivalry and suspense.

At the beginning, I like to isolate the participants one by one, to see them look for an anecdote which they know will reveal a lot about them. I like to hear them, while I record them, evoke this distant memory, a little intimidated, apologizing for its banality. I am jubilant in front of those who, already, instead of embellishing their story, more or less consciously - to make it socially acceptable - ask me frankly if they have the right to invent a story, if I can do it for them …

Then the real social part begins; everyone must communicate. The pressure of the group is felt. A player seeks to make himself understood through a drawing while his teammates use their imagination or – it would be more accurate – seek to go beyond their own systems of representation. Meanwhile, the other team, with their eyes masked, in turn "gets an idea" of a story by trying to associate the interpretations that arise with the hesitant voices that propose them.

Then comes the vote itself, an exciting moment if ever there was one. Some smart guys have understood that it is sometimes in their interest, to get votes, to lie, to convince other players to attribute a story to someone they know is not the author. Besides, who really lived or invented these stories? It's so disturbing that players find themselves wondering if they really know the people around them. The image we have formed of them over the years, the image they send back of themselves, the drawings that accumulate on the table followed by their fanciful interpretations: everything is blurred. Do they really speak the same language? Can they understand each other? What does it matter? Already, everyone tells new stories, distorting them at will to win the game.

Once again, the harvest was rich: I left with sound recordings, photos, pieces of painted canvas abundantly scribbled and, above all, the echoes of good times of laughter...

One evening when I was daydreaming about this project, my ex-girlfriend (…), who works in culture, asked me in his formatted jargon: "But what are you asking, what do you want to show ? Can you explain your approach to me? What do you see? »

No, I do not see. Not that anyway. I have no message to deliver to the world.

I try to explain to him that in this Cairo airport, ideas for paintings had simply crossed my mind. Of course, I know that painting is not a fashionable activity and I am unable to explain why I persist in pursuing it. But I wanted to try to materialize these ideas, just to see these paintings, them and nothing more. Pieces of colored and scribbled fabric, sewn together on a canvas by dangling threads, lines of text recorded on these threads, like on old typewriter ribbons that are going off the rails. A kind of rag patched up and stretched over a frame, like the multi-faceted skin of a Harlequin that would be dried in the sun near a cabin. I say a Harlequin, I'm thinking of a beggar, not to say an artist... One of those guys, in any case, who no longer serves much purpose and who one day would have been eaten in a world that had become without history... All because we were really hungry.

Le chant des pistes (2008-2010)

Petite Ile, La Réunion, 10 septembre 2008.

« Au moment où vous arrivez sur cette page, je suis en voyage autour du monde. Parti de France en septembre 2008, je n'ai pas d'itinéraire précis. Je me déplace au hasard des rencontres, conformément aux règles que je me suis fixées pour le projet relationnel : « Le chant des pistes ». Je m'en remets aux personnes avec qui je sympathise pour me donner l'adresse de ma prochaine étape : celle d'un proche à visiter de leur part. A l'arrivée, plus que de simples nouvelles, je délivre à ce

destinataire mystérieux tous les messages que j'ai pu glaner pendant le trajet jusqu'à lui. Dans les transports en commun, je demande à mes voisins, à mes compagnons de route, de lui adresser un mot ou un dessin, griffonné au stylo sur de petits morceaux de papier journal local, format 50 cm / 50 cm. Au fil des heures qui s'étirent dans la rêverie rythmée des essieux, nos pensées se rejoignent ainsi pour se matérialiser sur ce territoire imaginaire de quelques centimètres carrés. Comme nous, elles sont toutes différentes, mais vont toutes dans la même direction :
Vers l'Inconnu qui se tient toujours au bout de notre piste et auquel, à la mémoire de Bruce Chatwin, je dédie ces lignes. »

Petite Ile, Reunion, September 10, 2008.

"As you arrive at this page, I am traveling around the world. Having left France in September 2008, I do not have a precise itinerary. I move around at random meetings, in accordance with the rules that I have set for the relational project: "The song of the slopes". I rely on people with whom I sympathize to give me the address of my next stop: that of a relative to visit on their behalf. On arrival, more than just news, I deliver to this mysterious recipient all the messages that I was able to glean during the journey to him. On public transport, I ask my neighbors, my traveling companions, to send him a word or a drawing, scribbled in pen on small pieces of local newspaper, 50 cm / 50 cm format. Over the hours that stretch in the rhythmic reverie of the axles, our thoughts come together to materialize on this imaginary territory of a few square centimeters. Like us, they are all different, but all going in the same direction:
Towards the Unknown who always stands at the end of our trail and to whom, in memory of Bruce Chatwin, I dedicate these lines. »

Correspondances (2006)

11 Juin 2006, Perpignan, centre du monde.

Indissociable de ma pratique relationnelle, le voyage et, plus encore, le nomadisme – avec ce qu'il comporte de confrontations, de renoncements et d'errances – est une notion à laquelle je suis très attaché. Comment mieux en rendre compte qu'en s'inspirant de la manière dont le fit Monet il y a bientôt 130 ans ? La « Gare Saint-Lazare » illustre en effet magistralement sa volonté d'aller sur le terrain pour y impressionner sa toile comme certains à l'époque le font déjà avec des plaques photosensibles.
En remontant une nouvelle fois le temps, comme rêvent parfois de le faire les voyageurs pressés, j'ai pensé aussi à ces fameux « regardeurs » de Duchamp qui n'en finissent pas de « faire le tableau » et au « Je est un autre » de Rimbaud que l'on convoque à tout bout de champs. Dans un accident sémantique usagé qui n'a pas crié « gare », je l'ai transformé pour la circonstance en « Jeu est un autre ». Car j'ai l'intention de jouer, où plutôt de faire jouer les usagers d'une gare au jeu à tiroirs des correspondances.
En leur donnant des feutres pour écrire sur mes peintures des messages aux usagers d'une autre gare, j'aimerais qu'ils puissent correspondre et se correspondre. Et, à travers ce mélange de textes et de contextes qui, comme le dirait Derrida, les fait « entrer en différance », je souhaiterais que l'évolution de mes peintures figure celles qu'ils ont entrepris sur le réseau ferré.
En me rappelant enfin que la gare de Perpignan était, d'après Dali, le centre du monde, je me suis penché sur la manière dont toutes les gares donnaient à voir, de la manière la plus aigüe qui soit, les enjeux d'un être ensemble contemporain parfois difficile. Symboliquement transposés dans mes peintures que j'envisage comme un espace social, je souhaite que les traces laissées au fil de mes étapes par cette foule de voyageurs s'y croisant fortuitement, se fondent en un éloge de la diversité et du partage. En pensant aux débris encore fumants de la gare de Madrid, j'espère proposer ainsi un moment de tolérance et d'ouverture.

June 11, 2006, Perpignan, center of the world.

Inseparable from my relational practice, travel and, even more, nomadism – with what it entails of confrontations, renunciations and wanderings – is a notion to which I am very attached. How better to reflect this than by drawing inspiration from the way Monet did it almost 130 years ago? The "Gare Saint-Lazare" indeed masterfully illustrates his desire to go into the field to impress his canvas as some people at the time already did with photosensitive plates.
Going back in time once again, as busy travelers sometimes dream of doing, I also thought of those famous "lookers" of Duchamp who never stop "making the picture" and of "I is another » by Rimbaud who we summon all the time. In a used semantic accident that didn't scream "watch out", I transformed it for the occasion into "Game is another". Because I intend to play, or rather to make station users play, the drawer game of connections.
By giving them markers to write messages on my paintings to users of another station, I would like them to be able to correspond and match each other. And, through this mixture of texts and contexts which, as Derrida would say, makes them "enter into différance", I would like the evolution of my paintings to represent those that they undertook on the railway network.
Finally remembering that the Perpignan station was, according to Dali, the center of the world, I looked at the way in which all the stations showed, in the most acute way possible, the issues of a being together contemporary is sometimes difficult. Symbolically transposed into my paintings, which I envision as a social space, I hope that the traces left throughout my stages by this crowd of travelers meeting by chance, merge into a eulogy of diversity and sharing. Thinking of the still smoking debris of the Madrid station, I hope to offer a moment of tolerance and openness.

Suventions directes (2005)

Action performed with the coordinated effort of the eponymous collective whereby a visual art adviser from the DRAC was taken hostage in exchange for a ransom rather than a government grant. At the same time in a street adjacent to the building, a demonstration was organised by associates to press for his release.This action was conceived on the model of guerilla warfare and offered an alternative way of considering the relations between the artist and the institution._

Montpellier, le 7 juin 2005.

Nous revendiquons la séquestration dans son bureau, de 17 h à 18 h 05, du chargé des arts plastiques de la D.R.A.C Languedoc-Roussillon. L'intéressé a été libéré quelques minutes après l'heure administrative de fermeture des locaux grâce à l'intervention de manifestants munis de pancartes « Libérez Rousseaux !». Situés dans la cour d'honneur du bâtiment, ceux-ci ont notamment payé une partie de la rançon fixée à 300 Giga euros.

Nos intentions étaient de :

– Basculer d'une banale demande de subvention en demande de rançon.
– Partir ainsi d'un moment de confrontation entre des porteurs de projet et une institution d'aide à la création, moment souvent lourd en charge émotionnelle, pour faire naître une situation de décalage et d'accident.
– Profiter de cette situation pour porter un regard inédit sur le milieu dans lequel nous évoluons en jouant avec ses codes :

o Utiliser ainsi les institutions culturelles comme base d'expérimentation.

o Investir physiquement l'espace du bureau du chargé des arts plastiques en tant que champs d'action.
o Détourner la fonction institutionnelle de Bernard Rousseaux en fonction pratique de matériel de création.
o Réduire le rendez-vous de présentation d'un projet, le dépôt de demande de subventions, le temps de sa réalisation, le vernissage, la communication et la monstration en un seul moment – Une unité de temps et d'espace.

– Faire d'une séquestration planifiée par un rendez-vous et donnant lieu à une collation partagée avec la victime un élément de réflexion sur la validité d'une position critique de l'artiste au sein des institutions d'aide à la création, publiques ou privées, et sur les facultés éventuelles de récupération de tout discours subversif par celle-ci.
– D'une manière plus large, proposer un moment de négociation sensé aboutir à un nouveau contrat, symbolisé par la rançon, destiné à interroger sur le rôle de l'artiste dans la société et ses éventuels moyens de rémunération.
– Insister sur les liens particuliers qui unissent les artistes et l'argent dans un contexte social où l'aptitude à adopter des stratégies commerciales et la faculté à en gagner tendent à se poser comme uniques éléments d'appréciation.
– Attirer l'attention sur les conséquences potentielles de ce système de valeur et les mettre en perspective avec les conflits d'intérêts, parfois violents, générés par une situation de marché mondialisé et d'individualisme de masse.
– Simuler un des instruments de lutte les plus radicaux pour évaluer, dans le milieu social de référence, les limites politique et éthique, mais aussi géographiques et financière de la « pulsion participative » de l'artiste.
– Conscient des enjeux et des contradictions mises à jour et en s'inspirant d'Oppenheim, proposer comme artiste tout sujet désireux de se définir, par une pratique singulière, dans cette volonté de cerner ses limites.
D'autres personnes suivront

SUBVENTIONS DIRECTES

Montpellier, June 7, 2005.

We recognize the sequestration in his office, from 5 p.m. to 6:05 p.m., of the person in charge of plastic arts of the D.R.A.C Languedoc-Roussillon. The person concerned was released a few minutes after the administrative closing time of the premises thanks to the intervention of demonstrators carrying "Free Rousseaux!" signs. Located in the main courtyard of the building, they notably paid part of the ransom set at 300 Giga euros.

Our intentions were to:

– Switch from a banal grant request to a ransom request.
– Thus starting from a moment of confrontation between project leaders and an institution supporting creation, a moment often heavy with emotional charge, to give rise to a situation of discrepancy and accident.
– Take advantage of this situation to take a unique look at the environment in which we operate by playing with its codes:

o Use cultural institutions as a basis for experimentation.
o Physically take over the office space of the plastic arts manager as a field of action.

o Divert the institutional function of Bernard Rousseaux into the practical function of creative material.
o Reduce the meeting to present a project, the submission of a grant application, the time for its completion, the opening, communication and display in a single moment – A unit of time and space.

– Make a sequestration planned by a meeting and giving rise to a snack shared with the victim an element of reflection on the validity of a critical position of the artist within public institutions supporting creation or private, and on the possible possibilities of recovery of any subversive discourse by the latter.
– In a broader sense, propose a moment of negotiation supposed to result in a new contract, symbolized by the ransom, intended to question the role of the artist in society and his possible means of remuneration.
– Emphasize the special links that unite artists and money in a social context where the ability to adopt commercial strategies and the ability to earn from them tend to be the sole elements of appreciation.
– Draw attention to the potential consequences of this value system and put them into perspective with the conflicts of interest, sometimes violent, generated by a situation of globalized market and mass individualism.
– Simulate one of the most radical instruments of struggle to evaluate, in the social environment of reference, the political and ethical, but also geographical and financial limits of the artist's "participatory impulse".
– Aware of the issues and contradictions revealed and drawing inspiration from Oppenheim, propose as an artist any subject wishing to define themselves, through a singular practice, in this desire to identify their limits.
Other people will follow

DIRECT SUBSIDIES

Devine qui vient dîner ce soir ? (2005)

Montpellier, un soir de juin 2005,

Je viens de découper une de mes peintures de 2 m / 2 m en 16 parties égales. Descendu chez mes voisins Thierry et Valérie, je leur suggère d'inviter prochainement chez eux quelques amis pour les faire intervenir sur un de ces morceaux.
Ce soir là, alors que l'apéritif aidant, la première pièce du puzzle se couvre de dessins et de messages griffonnés aux feutres, j'en profite pour inciter quelqu'un à prendre le relais et à accueillir le deuxième « Rendez-vous ». Bénédicte et Marc acceptent de jouer le jeu en conviant à leur tour une dizaine de proches à une séance de « graffitage »…
Dans l'été, je renouvelle l'opération plusieurs fois et les choses se mettent en place.
Au gré des invitations successives, je pars à la découverte d'un vaste réseau de connaissances dont les ramifications s'éloignent pour mieux se retrouver. Grâce à mes peintures partagées, j'accède à des territoires intimes que je situe ensuite dans l'espace de ma ville. En suivant les traces laissées par chacun, je découvre qu'elles sont autant d'échos radar finissant par ébaucher une topographie colorée de la relation sociale.
Les contours en sont mouvants – émouvants – Car nous évoluons tous dans ce rapport à l'altérité à l'image du résultat formel que sera la grande cartographie finale recomposée. Et c'est précisément cette mutation dont ma démarche cherche à exposer les enjeux.
Ne nous y trompons pas, ouvrir sa porte à un inconnu n'est pas un acte anodin.
Le temps d'une soirée, le petit jeu en société que nous jouons révèle en contrepoint un jeu d'une autre nature : celui dans les rouages d'un monde qui ne « tourne pas très rond ».

A l'heure où nos banlieues brûlent, attisées par un vent de populisme et de xénophobie, la méfiance et la peur de l'Autre gagnent du terrain – Partout, les portes se referment. La confrontation salutaire à une diversité d'être et de penser ne va plus de soi. Depuis la pandémie redoutée de grippe aviaire jusqu'à la soi-disant : « guerre contre le terrorisme », des virus réels et virtuels s'insinuent sournoisement dans nos pensées et notre société pour en assurer le spectacle tandis que dans leur ombre, le champ de nos libertés se réduit comme peau de chagrin. Dans une tectonique mortifère, de dérives sécuritaires en replis communautaires, les sommets de notre imaginaire se dégonflent jusqu'à n'être plus que des grains de sable gênants coincés au fond de nos paupières tombantes. Pourtant, ce soir, je souhaite ouvrir les yeux.
Dans un reflet brillant, je vois les pièces réunies d'un monde multicolore. Elles se mélangent et se recomposent à l'infini, elles font de moi ce que je suis.

Vous êtes les pièces de mon puzzle. Merci d'être là…

Montpellier, one evening in June 2005,

I just cut one of my 2 m / 2 m paintings into 16 equal parts. Going down to my neighbors Thierry and Valérie, I suggest they invite a few friends to their house soon to have them perform on one of these pieces.
That evening, while the aperitif helped, the first piece of the puzzle was covered with drawings and messages scribbled in markers, I took the opportunity to encourage someone to take over and host the second "Rendez-vous" . Bénédicte and Marc agree to play the game by inviting around ten relatives to a "graffiti" session…
In the summer, I repeat the operation several times and things fall into place.
Through successive invitations, I set out to discover a vast network of knowledge whose ramifications spread out in order to better find each other. Thanks to my shared paintings, I access intimate territories which I then situate in the space of my city. By following the traces left by each person, I discover that they are so many radar echoes ending up sketching a colorful topography of social relations.
The contours are moving – moving – because we all evolve in this relationship to otherness like the formal result that will be the great final recomposed cartography. And it is precisely this mutation whose issues my approach seeks to expose.
Make no mistake, opening your door to a stranger is not a trivial act.
For the duration of an evening, the little social game that we play reveals in counterpoint a game of another nature: that in the cogs of a world which does not "go very smoothly".
At a time when our suburbs are burning, fanned by a wind of populism and xenophobia, distrust and fear of the Other are gaining ground – Everywhere, the doors are closing. The healthy confrontation with a diversity of being and thinking is no longer self-evident. From the dreaded avian flu pandemic to the so-called "war on terror", real and virtual viruses sneakily insinuate themselves into our thoughts and our society to provide spectacle while in their shadow, the field of our freedoms is shrinking like nothing else. In a deadly tectonic, of security drifts into community withdrawals, the peaks of our imagination deflate until they are nothing more than annoying grains of sand stuck at the bottom of our drooping eyelids. However, this evening, I want to open my eyes.
In a brilliant reflection, I see the joined pieces of a multi-colored world. They mix and recompose themselves endlessly, they make me what I am.

You are the pieces of my puzzle. Thank you for being here…

Rêve berlinois (2003)

Pictorial novel "Rêve berlinois", autofiction. Freely inspired by the myth of Faust, "Rêve berlinois" is the first novel by Yann Dumoget. A second-rate painter, Oscar Delage decides to leave Palavas-Les-

Flots to set out to conquer the world. A few days later, he moved to Berlin in the middle of a snowstorm. To overcome the many difficulties encountered in his new life, he regularly takes refuge in dreams of wealth and fame which, when they come true years later, turn out to be a nightmare where the disillusioned old painter finds himself involved despite himself in a wacky thriller...

Doklomenta (2002)

366 toiles pour l'an 2000 (1999)